

Gustave Le Bon (1884)

# La civilisation des Arabes

## Livre III : L'empire des Arabes

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

## Gustave Le Bon (1884)

### La civilisation des Arabes

Livre III : L'empire des Arabes

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de Gustave Le Bon (1884), **La civilisation des Arabes**. [Livre III : L'empire des Arabes] Paris : Firmin-Didot, 1884. Édition réimprimée à Paris en 1980 par Le Sycomore, Éditeur, 1980, 511 pages.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 10 octobre 2003 à Chicoutimi, Québec.

Je voudrais remercier **M. Roger Deer**, bénévole, pour avoir entièrement relu et corrigé ce livre puisque des centaines d'erreurs s'étaient glissées malgré plusieurs lectures attentives. Dans la reconnaissance de caractères du texte, aucun accent n'avait été reconnu.

**Nouvelle édition complétée le 20 octobre 2003, grâce au remarquable dévouement de M. Deer.**



# Table des matières

Introduction

## Livre premier : Le milieu et la race

Chapitre I L'Arabie

1. GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE. Limites de l'Arabie. Superficie. Population. Configuration. Montagnes. Cours d'eau. Climats. - 2. PRODUCTIONS DE L'ARABIE. Productions animales, végétales et minérales. Rôle du chameau et du cheval en Arabie. - 3. LES PROVINCES DE L'ARABIE. Connaissances des anciens relatives à l'Arabie. Époque récente à laquelle a été connue l'Arabie. Divisions anciennes et modernes de l'Arabie. Arabie Pétrée. Ses souvenirs bibliques. Nejed. Fertilité de cette province. Hedjaz. La Mecque et Medine. Pays d'Acyr. Yémen. Anciennes relations des habitants de l'Yémen avec l'Égypte, la Perse et l'Italie. Richesse et fertilité de l'Yémen. Hadramaut Mahrah, Oman et haça.

Chapitre II Les Arabes

1. L'IDÉE DE RACE D'APRÈS LA SCIENCE ACTUELLE. Valeur des mots de race et d'espèce appliqués à l'homme. Ce qu'il faut entendre par peuple et par race. Comment se forment les races. Influence du milieu, du croisement et de l'hérédité. Stabilité des caractères héréditaires. L'hérédité seule peut lutter contre l'hérédité. Les milieux n'agissent que quand les caractères héréditaires ont été dissociés par des croisements. Résultat des croisements entre les races mélangées en proportions inégales. - 2. IMPORTANCE DE L'ÉTUDE DES CARACTÈRES MORAUX ET INTELLECTUELS DANS LA CLASSIFICATION DES RACES. La langue, la religion, les groupements politiques, les caractères anatomiques ne permettent pas de classer une race. Cette classification doit reposer principalement sur l'étude des caractères moraux et intellectuels. Fixité de ces caractères. Ils déterminent l'évolution des peuples dans l'histoire. Comment le caractère d'un peuple se fixe et se transforme. Pourquoi les caractères des nations modernes sont en voie de transformation. - 3. ORIGINE DES ARABES. Communauté probable d'origine des peuples sémitiques. Ancienne parenté des Juifs et des Arabes. Leurs différences actuelles. - 4. DIVERSITÉ DES POPULATIONS ARABES. Les populations des divers pays arabes diffèrent autant entre elles que celles de l'Europe. Au centre même de l'Arabie, les populations arabes sont très différents. - 5. DESCRIPTION DES DIVERSES POPULATIONS ARABES. Division fondamentale des Arabes en sédentaires et en nomades. Caractères Physiques des Arabes. Psychologie des Arabes de l'Arabie, de la Syrie, de l'Égypte, de l'Afrique, de l'Espagne et de la Chine

Chapitre III Les Arabes avant Mahomet

1. PRÉTENDUE BARBARIE DES ARABES AVANT MAHOMET. La civilisation d'un peuple peut apparaître brusquement dans l'histoire, mais elle résulte toujours d'une élaboration fort lente. Importance de la civilisation de l'Arabie aux temps les plus reculés de l'histoire. Documents mettant en évidence l'importance de cette civilisation. - 2. HISTOIRE DES

ARABES AVANT MAHOMET. Période préhistorique. Les plus anciennes traditions de l'Arabie ne remontent pas plus haut qu'Abraham. Sources de l'histoire des Arabes avant Mahomet. Chroniques arabes. Inscriptions assyriennes. Auteurs grecs et latins. Lutttes des Arabes contre les Grecs et les latins. Expédition d'Auguste dans l'Yémen. Puissance du royaume d'Hira. L'Arabie a toujours échappé aux invasions. - 3. CIVILISATION DE L'ARABIE AVANT MAHOMET. Indications fournies par la Bible, Hérodote, Strabon, etc. Richesse des palais de Saba. Conformité des renseignements fournis par les auteurs classiques avec ceux des anciens auteurs arabes. Civilisation de l'Yémen. Importance de ses villes et de ses monuments. Ses relations commerciales aux temps bibliques avec les peuples les plus éloignés du monde. Pendant toute l'antiquité classique l'Arabie a servi de trait d'union entre l'Occident et l'Orient. Anciennes routes commerciales de l'Arabie. - 4. LES ANCIENNES RELIGIONS DE L'ARABIE. Diversité des cultes des Arabes avant Mahomet. Documents fournis par les inscriptions assyriennes et celles de Safa. Tous les cultes de l'Arabie avaient pour centre le temple de la Kaaba. Ses trois cent soixante dieux à l'époque de Mahomet. Germes d'unité que présentaient tous ces cultes

## Livre deuxième : les origines de la civilisation arabe

### Chapitre I Mahomet. Naissance de l'empire arabe.

1. LA JEUNESSE DE MAHOMET. Comment fut élevé Mahomet. Ses voyages en Syrie. Sa bonne réputation. Son mariage. - 2. PRÉDICATIONS DE MAHOMET. Visions de Mahomet à l'âge de quarante ans. Il expose sa mission à ses parents et à ses amis. Minime succès de ses prédications pendant dix ans. Persécutions qu'il endure. Il est obligé de fuir à Médine. - 3. MAHOMET DEPUIS L'HÉGIRE. Commencement des succès de Mahomet. Son influence s'étend chaque jour. Premières luttes à main armée. Mahomet s'empare de la Mecque. Il essaie de répandre sa doctrine hors de l'Arabie. Son message au roi des Perses. Derniers moments de Mahomet. - 4. CARACTÈRE ET VIE DE MAHOMET. Psychologie de Mahomet d'après les indications fournies par les chroniqueurs arabes. Sa faiblesse pour les femmes. Ses miracles. État mental de Mahomet. Ses hallucinations. Grandeur des résultats obtenus par Mahomet pendant sa vie

### Chapitre II Le coran.

1. RÉSUMÉ DU CORAN. Comment a été composé le Coran. Sa rédaction définitive. Parenté du Coran avec les livres juifs et chrétiens. Son infériorité à l'égard des livres religieux de l'Inde. Extraits divers du Coran. Définition de Dieu. La création du monde. Chute des premiers hommes. L'Enfer et le Paradis. Tolérance extrême du Coran pour les juifs et les chrétiens. Prétendu fatalisme du Coran. - 2. PHILOSOPHIE DU CORAN. SA DIFFUSION DANS LE MONDE. Monothéisme absolu du Coran. De ce monothéisme absolu dérive la simplicité très grande de la religion de Mahomet. Sa simplicité et son absence de mystères la rendent accessible à toutes les intelligences. La clarté des doctrines du Coran, son esprit de charité et de justice ont beaucoup contribué à sa rapide diffusion dans le monde. Importance de l'influence politique et civilisatrice du Coran. Il a survécu à la civilisation créée sous son influence. L'islamisme est encore une des religions les plus répandues à la surface du globe. Liens créés entre des peuples très divers par le Coran. Erreur des historiens sur les causes de la diffusion progressive du Coran dans le monde.

### Chapitre III Les conquêtes des Arabes.

1. LE MONDE À L'ÉPOQUE DE MAHOMET. État de l'empire d'Orient et de celui des Perses. État de l'Europe. Causes qui rendirent les conquêtes des Arabes faciles. Puissance de l'idéal nouveau créé par Mahomet. Comment les arabes acquièrent les connaissances militaires qui leur

manquaient. - 2. CARACTÈRES DES CONQUÊTES DES ARABES. Habilité politique des premiers successeurs de Mahomet. Leur tolérance. Modération des conditions qu'ils imposaient aux peuples soumis par eux. Leur respect des croyances, des lois et des usages des peuples envahis. Leur règle de ne jamais imposer le Coran par la force. Conduite d'Omar à Jérusalem. Grandeur de l'influence civilisatrice exercée par les Arabes. Leur religion et leur langue n'ont jamais été déracinées des pays où ils les ont introduites. - 3. LES PREMIERS SUCCESSIONS DE MAHOMET. État de l'Arabie au moment de la mort de Mahomet. Difficultés très grandes que rencontrèrent ses successeurs. Simplicité et austérité des premiers khalifes. Principes d'égalité qu'ils maintinrent d'abord entre tous les Arabes. Débuts des grandes conquêtes des Arabes. - 4. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES CONQUÊTES DES ARABES. Leurs conquêtes pendant les premiers siècles de l'hégire. Période d'organisation. Période de dislocation, puis de décadence. Invasion des Mongols. Les peuples qui renversent les Arabes adoptent leur religion et leur langue et essaient de continuer leur civilisation

## **Livre troisième : L'empire des Arabes**

### Chapitre I Les Arabes en Syrie

1. DIVERSITÉ DES CONDITIONS D'EXISTENCE AUXQUELLES SE TROUVÈRENT SOUMIS LES ARABES DANS LES CONTRÉES QU'ILS ENVAHIÈRENT. Les conditions d'existence différentes auxquelles furent soumis les Arabes ont eu pour résultat un développement très inégal de leur civilisation dans les diverses contrées. La civilisation arabe présente suivant les temps et les lieux des phases d'évolution qui ne peuvent être confondues. - 2. ÉTABLISSEMENT DES ARABES EN SYRIE. État de la Syrie lorsque les Arabes y pénétrèrent. Comment se fit la conquête. Revers d'abord subis par les Arabes. Prise de Damas, de Jérusalem et de toutes les villes importantes. Tolérance déployée par les Arabes en Syrie. - 3. CIVILISATION DE LA SYRIE SOUS LES ARABES. Prospérité de la Syrie sous les Arabes. Tranquillité dont jouissaient les chrétiens. État florissant de l'agriculture, de l'industrie, des sciences et des arts. Parallèle entre cette prospérité de la Syrie et son état de décadence actuelle. - 4. LES MONUMENTS LAISSÉS PAR LES ARABES EN SYRIE. Importance et antiquité de ces documents. Architectes étrangers employés par les arabes. Physionomie spéciale imprimée aux monuments arabes de Jérusalem et de ses environs. Tour arabe de Ramleh. Monuments arabes de Damas. Les Arabes respectent partout la civilisation existant avant eux. Ils constituent d'abord l'ancienne civilisation, mais lui impriment bientôt un cachet personnel

### Chapitre II Les Arabes à Bagdad

1. CIVILISATION DES ARABES EN ORIENT PENDANT LE KHALIFAT DE BAGDAD. L'époque du khalifat de Bagdad est une des plus brillantes de la civilisation arabe. Comment, à défaut de monuments, il est possible de reconstituer la civilisation de Bagdad. Renseignements fournis par les chroniqueurs arabes. Civilisation de Bagdad sous Haroun al Rachid et son fils Mamoun. Organisation de l'empire. Gouvernement. Postes. Finances. Administration. Police. Agriculture. Industrie. Universités. Luxe et puissance des khalifes. Ils obligent l'empereur de Constantinople à leur payer tribut. Décadence du khalifat. Ses causes. Fin de la dynastie des Abassides. Influence de la civilisation arabe en Orient. Elle subjugué bientôt les peuples qui avaient tenté de la renverser

### Chapitre III Les Arabes en Perse et dans L'Inde

1. LES ARABES EN PERSE. Les matériaux qui permettent de reconstituer la civilisation des Arabes varient dans chaque pays. Conquête de la Perse par les Arabes. L'Histoire de la Perse sous leur domination se confond avec celle de Bagdad. Destruction de la puissance des Arabes par les Mongols et les Turcomans. Destruction de tous les anciens monuments de la Perse.

Preuve, de l'influence exercée par la civilisation arabe sur la Perse. Influence de leur religion, de leur langue, de leurs connaissances scientifiques et de leur architecture. L'influence des Arabes en Perse fut plus faible que dans la plupart des autres contrées. - 2. [LES ARABES DANS L'INDE](#). Importance très faible de la puissance politique des Arabes dans l'Inde et importance très grande de leur influence civilisatrice. 50 millions d'Hindous adoptèrent la loi du prophète. Puissance et antiquité des civilisations rencontrées par les Arabes dans l'Inde. La civilisation arabe ne se substitue pas dans l'Inde à celle du peuple envahi, mais se fusionne avec elle. Les Arabes sont bientôt remplacés dans l'Inde par diverses dynasties asiatiques qui continuent leurs traditions. L'étude des monuments dans l'Inde montre comment se sont combinées les influences hindoue, perse et arabe. L'importance de chacun de ces éléments varie suivant les époques. Exemples divers. Tour du Koutab. Porte d'Aladin. Mausolée d'Altamesh. Mausolée d'Akbar, à Secundra. Le Tadj Mahal et la mosquée des Perles, à Agra, Palais du grand mogol, à Delhi

#### Chapitre IV [Les Arabes en Égypte](#)

1. [L'ÉGYPTE AU MOMENT DE L'INVASION DES ARABES](#). Importance particulière de l'étude des Arabes en ÉGYPTE. L'Égypte est une des contrées où la civilisation arabe s'est entièrement substituée à celle existant avant elle. Solidité et durée de l'ancienne civilisation égyptienne. Les Grecs et les Romains n'avaient pas réussi à la renverser. État de l'Égypte avant les Arabes. Conditions particulières d'existence qu'elle présente. Le sol, le climat et les habitants. - 2. [CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE PAR LES ARABES](#). Faible résistance que les arabes rencontrèrent en ÉGYPTE de la part de la population. Résistance de l'armée grecque. Longueur du siège d'Alexandrie. Conduite bienveillante d'Amrou à l'égard des vaincus. Il respecte leurs lois, leurs coutumes et leurs croyances. Protection particulière accordée aux chrétiens. Organisation de la justice, de l'administration, des travaux publics, etc. Résumé de l'histoire de l'Égypte pendant la période arabe. - 3. [CIVILISATION DES ARABES EN ÉGYPTE](#). Éléments d'où fut tirée cette civilisation. Développement des arts et de l'industrie sous les Fatimites. Sources de la richesse des khalifes. L'Égypte était le centre des relations entre l'Orient et l'Occident. Cette source de richesse dura jusqu'à la découverte d'une route par le Cap de Bonne-Espérance. - 4. [MONUMENTS LAISSÉS PAR LES ARABES EN ÉGYPTE](#). Importance de ces monuments. Ils présentent des spécimens variés de toutes les époques, depuis les premiers temps de l'Islamisme. La ville du Caire. Mosquées d'Amrou, de Touloun, d'el Azhar, de Kalaoun, d'Hassan, de l'émir Akhor, d'el Barqouq, de Mouaiad, de Kaït bey. Mosquées modernes du Caire. Autres monuments arabes du Caire. Portes de la ville. Citadelle. Puits de Joseph, etc.

#### Chapitre V [Les Arabes dans l'Afrique septentrionale](#)

1. [L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE AVANT LES ARABES](#). Anciennes populations de l'Afrique. Toutes les populations désignées sous les noms de Maures, Numides, Libyens, etc., étaient constituées par des Berbères. Dans l'ancienne Afrique tout ce qui n'était pas nègre était berbère. Origine des Berbères. Invasions venues de l'Orient et de l'Occident ayant contribué à les former. Anthropologie des Berbères. Leur langue, leurs coutumes et leurs mœurs. Leurs institutions politiques et sociales. Psychologie des Berbères. Les Berbères se divisent, comme les Arabes, en nomades et sédentaires, et forment aussi deux populations très distinctes. Erreurs professées à l'égard de la nature des différences existant entre les Arabes et les Berbères. Prétendue aptitude spéciale du Berbère à la civilisation. - 2. [ÉTABLISSEMENT DES ARABES EN AFRIQUE](#). Difficultés que présenta aux Arabes la conquête de l'Afrique. Lenteur de la conquête. La conquête de l'Afrique par les Arabes comprend deux périodes distinctes. Immigration d'une population arabe en Afrique au XIe siècle. Désastreuse influence de cette invasion. Division de l'Afrique en royaumes indépendants. - 3. [MONUMENTS LAISSÉS PAR LES ARABES DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE](#). Ces monuments sont très inférieurs à ceux qu'ils ont laissés en ÉGYPTE et en Espagne. Mosquées de Biskra, de Kairouan, de Tlemcen, d'Alger et du Maroc

## Chapitre VI [Les Arabes en Espagne](#)

1. [L'ESPAGNE AVANT LES ARABES](#). But des Arabes en entreprenant la conquête de l'Espagne. Nécessité d'occuper au dehors les Berbères. État de l'Espagne au moment des invasions arabes. Faiblesses de la monarchie des Goths. - 2. [ÉTABLISSEMENT DES ARABES EN ESPAGNE](#). Rapidité de la conquête de l'Espagne par les Arabes. Leur modération à l'égard des populations soumises. Les armées envahissantes furent composées d'Arabes et de Berbères. Mélanges en Espagne des Arabes, des Berbères et des chrétiens. Résultats de ce mélange. Résumé de l'histoire politique de l'Espagne pendant la domination arabe. Faiblesse du génie politique des Arabes en Espagne. Grandeur de leur influence civilisatrice. Leur expulsion par les chrétiens. Décadence profonde qui résultait de cette expulsion. - 3. [CIVILISATION DES ARABES EN ESPAGNE](#). Les Arabes transforment entièrement l'Espagne en moins d'un siècle. État prospère de l'industrie, de l'agriculture, du commerce, des sciences, des lettres et des arts sous la domination. Ils placent l'Espagne au premier rang des nations civilisées au moyen âge. Leur influence morale fut aussi grande que leur influence intellectuelle. Parallèle entre les mœurs chevaleresques et celles des Européens de la même époque. Protection accordée aux chrétiens et aux Juifs. - 4. [MONUMENTS LAISSÉS PAR LES ARABES EN ESPAGNE](#). En quoi les classifications actuelles des monuments de l'Espagne ne sauraient être admises. Comment les Arabes, après avoir subi l'influence byzantine, s'y soustraient bientôt. Les monuments des Arabes dans les divers pays présentent des caractères communs, mais diffèrent notablement entre eux. Monuments arabes de Cordoue, Tolède, Séville, Grenade, etc.

## Chapitre VII [Les Arabes en Sicile, en Italie et en France](#)

1. [LES ARABES EN SICILE ET EN FRANCE](#). Caractères différents des invasions arabes dans les divers pays où elles se sont produites. Pourquoi elles ne furent pas civilisatrices en France et ne le devinrent qu'au bout d'un certain temps en Italie et en Sicile. Histoire de l'établissement des Arabes en Sicile. Invasion des Normands, leurs luttes avec la papauté et avec les Arabes. Caractère particulier des guerres de l'époque. Conquête définitive de la Sicile par les Normands. L'influence des Arabes se continue longtemps après la conquête. - 2. [CIVILISATION DES ARABES EN SICILE](#). Prospérité de la Sicile sous les Arabes. Constitution politique de la Sicile. Situation des chrétiens. Agriculture, industrie et commerce. Villes et monuments. - 3. [INVASION PAR LES ARABES EN FRANCE](#). But des nombreuses incursions des Arabes en France. Ils ne cherchent pas à s'y établir d'une façon définitive. Caractère réel de l'invasion d'Abdérâme. Sa défaite à Poitiers par Charles Martel. Faibles conséquences de cette défaite. Les chrétiens s'allient bientôt avec les Arabes pour repousser Charles Martel. Après la bataille de Poitiers, les Arabes continuent à occuper pendant deux siècles les villes qu'ils possédaient auparavant. Erreur générale des historiens sur les résultats de la bataille de Poitiers. Pourquoi le cours de l'histoire n'eût pas changé si Charles Martel eût été vaincu. Traces laissées par les Arabes en France dans la langue et dans le sang. Populations françaises descendant des Arabes

## Chapitre VIII [Luttes du christianisme contre l'islamisme. Les croisades.](#)

1. [ORIGINE DES CROISADES](#). Terreur qu'inspiraient en Europe les Mahométans à l'époque des croisades. État de l'Europe et de l'Orient au moment des croisades. Difficultés des pèlerinages chrétiens à Jérusalem lorsque les Turcs eurent remplacé les Arabes en Syrie. Prédications de Pierre l'Ermite. - 2. [RÉSUMÉ DES CROISADES](#). Causes qui déterminèrent les populations européennes à s'engager pour la première croisade. Une grande partie de l'Europe valide se précipite sur l'Asie. Prise de Jérusalem. Destruction de la totalité des habitants de la ville. Récits des chroniqueurs chrétiens ; leur opinion sur les croisés. Fondation du royaume de Jérusalem. Décadence rapide de la Syrie sous la domination chrétienne. Jérusalem est reprise par les Mahométans malgré la seconde croisade. Les six nouvelles croisades entreprises par l'Europe pour reprendre Jérusalem échouent complètement. - 3. [RÉSULTATS DES](#)

CROISADES. Résultats avantageux et résultats nuisibles. Impuissance de l'Europe barbare contre l'Orient civilisé. Influence qu'exerce la civilisation arabe sur l'Europe par l'intermédiaire des croisades. Les croisades accroissent la puissance spirituelle des papes. Comment elles établirent pour plusieurs siècles l'intolérance en Europe. Elles affaiblissent la puissance féodale en France, mais la fortifient en Angleterre et en Allemagne. Extension considérable donnée aux communes par les croisades. Relations commerciales de l'Orient consécutives aux croisades. Ces relations sont l'origine de la puissance de Venise. Influence très grande des croisades sur l'industrie et les arts en Europe. Elles n'exercent qu'une influence très faible sur la propagation des oeuvres scientifiques et littéraires. Le résultat définitif des croisades fut de préparer l'Europe à sortir de la barbarie

## **Livre quatrième : Les mœurs et les institutions des Arabes.**

### Chapitre I Les Arabes nomades et Arabes sédentaires des campagnes.

1. RECONSTITUTION DE LA VIE DES ANCIENS. Comment il est possible de reconstituer la vie des anciens Arabes. Les changements sociaux importants n'affectent que les couches supérieures d'une population. Pourquoi, arrivés à une certaine phase de leur civilisation, les Arabes ont fini par ne plus changer. - 2. VIE DES ARABES NOMADES. Simplicité de l'existence. Absence de besoins. Invariabilité de l'existence des nomades depuis les temps les plus reculés. Leur vie au désert. Occupations habituelles. Travaux des femmes, Campements, etc. - 3. VIE DES ARABES SÉDENTAIRES DES CAMPAGNES. Vie sociale des Arabes sédentaires. Fixité de leurs mœurs et coutumes. Description détaillée d'une population choisie pour type. Mœurs patriarcales. Communauté des biens. Vie de famille. Domesticité. Identité de certaines coutumes avec celles existant déjà aux temps bibliques. Régime légal. Polygamie. Nécessités impérieuses qui empêchent les communautés de se dissoudre. Relations avec les nomades. Obligation de leur payer un tribut pour empêcher leur déprédations, et les avoir pour alliés. Ce tribut représente ce que dépenserait une société civilisée pour l'entretien de magistrats et de gendarmes. Vie domestique des Arabes sédentaires de divers pays. Demeures. Alimentation et repas. Costumes

### Chapitre II Les Arabes des villes. - Mœurs et coutumes.

1. LA SOCIÉTÉ ARABE. Différences profondes qui séparent les sociétés de l'Occident de celles de l'Orient. Agitation fébrile des unes, sérénité des autres. Absence de rivalités sociales en Orient. Politesse et tolérance très grande pour les hommes et les choses. Modération dans les besoins. Dignité dans toutes les classes. Comment l'état actuel des Arabes des villes peut fournir d'utiles renseignements pour la reconstruction de leur état passé. - 2. LES VILLES ARABES. HABITATIONS. BAZARS etc. Physionomie des villes arabes. La vie extérieure cesse avec le coucher du soleil. La soirée est exclusivement consacrée à la vie de famille. Rues de l'Orient. Douceur des Orientaux à l'égard de tous les animaux. Moyens de transport. Habitations. Description d'un palais de Damas. Maisons d'Algérie, du Maroc et d'Égypte. Pourquoi les demeures arabes présentent des types assez différents dans les diverses contrées. Bazars de l'Orient. 3. FÊTES ET CÉRÉMONIES. Naissances. Circoncision. Mariage, enterrements, etc. 4. COUTUMES ARABES DIVERSES. Bains. Cafés. Usage du tabac et du haschisch, etc. 5. JEUX ET SPECTACLES. Jeux divers des Arabes. Chants et musique. Danses. Almées, etc. - 6. L'ESCLAVAGE EN ORIENT. Idées erronées des Européens sur l'esclavage en Orient. La situation des esclaves en Orient est supérieure à celle des domestiques en Europe. Ils peuvent s'élever aux plus hautes fonctions. Ils refusent la liberté que les lois leur accordent. Opinion des Orientaux sur les motifs des l'intervention européenne dans la traite des nègres. Cette traite est moins funeste que l'importation forcée de l'opium en Chine par les Européens



### Chapitre III Institutions politiques et sociales des Arabes

1. ORIGINE DES INSTITUTIONS DES ARABES. Nécessités qui déterminent les institutions politiques et sociales d'un peuple. Elles sont la simple expression de sentiments et de besoins héréditaires. Impossibilité d'imposer à un peuple des institutions qui n'ont pas été engendrées par son passé. Le Coran ne put être imposé qu'aux peuples dont les mœurs et coutumes étaient très voisines de celles des Arabes. Comment peuvent se transformer les institutions d'un peuple. Lenteur extrême de ces transformations. Le Coran n'a pas modifié sensiblement les institutions des Arabes. Le livre de Mahomet est un recueil d'anciennes coutumes déjà fixées par l'opinion. Son étude révèle très bien l'état social de la nation où il a pris naissance. - 2. INSTITUTIONS SOCIALES DES ARABES. Sources de la jurisprudence musulmane. Rite hanéfite, schaféite, malékite et hanbalite. Droit coutumier. Droit criminel. Peine du talion. Son utilité dans toutes les sociétés primitives. Introduction de la compensation. Prix du sang. Droit civil. Propriété. Successions. Étude comparée des codes français, anglais et arabe au point de vue du droit de succession. Organisation judiciaire, et procédure des Arabes. Sentiment d'égalité qui règne dans toutes les institutions arabes. - 3. INSTITUTIONS POLITIQUES DES ARABES. Le régime politique des Arabes est une démocratie sous un maître absolu. Pourquoi ce système politique très faible fit les Arabes très grands. Les mêmes institutions peuvent, suivant les temps et les races, amener la grandeur d'un peuple ou sa décadence

### Chapitre IV Les femmes en Orient.

1. CAUSE DE LA POLYGAMIE EN ORIENT. Erreurs professées en Europe sur les causes de la polygamie en Orient. Elle est très antérieure à l'islamisme et est la conséquence nécessaire du climat, du genre de vie et du tempérament. Supériorité de la polygamie légale des Orientaux sur la polygamie hypocrite des Européens. Absence de rivalité et de jalousie dans les mariages polygames. - 2. INFLUENCE DE L'ISLAMISME SUR LA CONDITION DES FEMMES EN ORIENT. Influence heureuse exercée par le Coran sur la condition sociale des femmes en Orient. État des femmes avant et après Mahomet. Les mœurs chevaleresque obligeant à traiter les femmes avec du respect sont dues aux Arabes. Comment elles étaient traitées du temps de Charlemagne. Oeuvres littéraires des femmes arabes pendant la période brillante de l'islamisme. La région de Mahomet est la première qui ait relevé la condition des femmes. - 3. LE MARIAGE CHEZ LES ARABES. Prescriptions légales du Coran relatives au mariage. Possibilité du divorce mais nécessité d'assurer le sort de la femme divorcée. Moralité des mariages en Orient. Rareté du célibat. Autorité du père dans la famille orientale. La situation légale de la femme mariée est bien plus avantageuse pour elle en Orient qu'en Europe. La femme est plus respectée et plus heureuse en Orient qu'en Europe. Elle y est généralement plus instruite. - 4. LES HAREMS DE L'ORIENT. La vie de famille au harem. Avantages et inconvénients des harems.

### Chapitre V Religion et morale.

1. INFLUENCE DE LA RELIGION CHEZ LES MUSULMANS. Les croyances religieuses ont été chez les Arabes un facteur capital de leur évolution. Influence profonde du Coran sur les Arabes. Aucun musulman n'oserait se soustraire à ses prescriptions. Ce n'est que par la religion qu'il est possible d'agir sur l'esprit des Orientaux. - 2. SECTES ET CÉRÉMONIES RELIGIEUSES DE L'ISLAMISME. Sectes diverses : chiites et sunnites, etc. Cérémonies religieuses. Prières. Jeûnes. Fêtes religieuses. Pèlerinage à la Mecque. Cérémonies pratiquées par les derviches. Monuments religieux : Mosquées, couvent, écoles - 3. LA MORALE DANS L'ISLAMISME. Analyse des prescriptions morales du Coran et de celles de l'Évangile. Indépendance de la religion et de la morale. Variabilité de la moralité des Orientaux suivant les temps et les races. Moralité comparée des Orientaux chrétiens et mahométans. Puissance de certains morts

## Livre cinquième : La civilisation des Arabes.

Chapitre I Origine des connaissances des Arabes. Leur enseignement et leurs méthodes.

1. SOURCES DES CONNAISSANCES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES DES ARABES. Influence civilisatrice des Perses et des Byzantins sur les Arabes. Comment la science grecque pénétra en Orient. Traductions des auteurs grecs ordonnées par les khalifes. Ardeur apportée par les Arabes dans les études scientifiques et littéraires. Fondations de bibliothèques, d'universités, de laboratoires et d'observatoires. - 2. MÉTHODE SCIENTIFIQUES DES ARABES. Parti que surent tirer les Arabes des matériaux qu'ils avaient entre les mains. Ils substituent bientôt l'expérience et l'observation à l'étude des livres. Ils furent les premiers qui introduisirent l'expérimentation dans l'étude des sciences. Précision que cette méthode donna à leurs travaux. Elle leur rendit possibles des découvertes importantes

Chapitre II Langue, philosophie, littérature et histoire.

1. LA LANGUE ARABE. Parenté de l'arabe avec les langues sémitiques. L'écriture arabe. L'idiome adopté pour la rédaction du Coran fixa la langue. L'arabe est devenu la langue universelle de tous les peuples professant l'islamisme. Traces laissées par l'arabe dans l'espagnol et le français. - 2. PHILOSOPHIE DES ARABES. Elle dérive de la philosophie grecque. Culture de la philosophie dans les universités musulmanes. Scepticisme général des philosophes arabes. - 3. LITTÉRATURE DES ARABES. Poésie des Arabes avant Mahomet. Extraits de quelques poèmes. Influence considérable des poètes chez les Arabes. Culture de la poésie pendant toute la durée de la civilisation arabe. Invention des rimes par les Arabes. Romans et nouvelles. Les séances d'Hariri. Les Mille et une nuits. Indications psychologiques fournies par l'étude de cet ouvrage pour la reconstitution de certains sentiments chez les Orientaux. Fables et proverbes. Leur importance. Énumération des plus remarquables. Histoire. Les Historiens Arabes : Tabari, Maçoudi, Aboulfarage, Ibn Khaldoun, Makrisi, Howairi, etc. La rhétorique et l'éloquence chez les Arabes.

Chapitre III Mathématiques et astronomie.

1. MATHÉMATIQUES. L'étude des mathématiques, et notamment de l'algèbre fut très répandue chez les Arabes. Importance de leurs découvertes en trigonométrie et en Algèbre. - 2. L'ASTRONOMIE CHEZ LES ARABES. Écoles d'astronomie fondées par les Arabes. École de Bagdad. Résumé des travaux des principaux astronomes de cette école : mesure de l'obliquité de l'écliptique, d'un arc du méridien. Étude des mouvements de la lune. Détermination exacte de la durée de l'année, etc. L'influence de cette école survit à la chute de Bagdad. Les astronomes arabes deviennent les maîtres des Mongols. Leurs ouvrages sont introduits en Chine et y deviennent la base de l'astronomie chinoise. Les derniers ouvrages de l'école de Bagdad sont du XVe siècle de notre ère. Ils relient l'ancienne astronomie à celle de nos jours. Écoles d'astronomie du Caire. Publication de la table hakémitte. Richesse de l'ancienne bibliothèque astronomique du Caire. Écoles d'astronomie d'Espagne et du Maroc. Instruments astronomique du Caire. Résumé des découvertes astronomiques des Arabes.

Chapitre IV Sciences géographiques.

1. EXPLORATIONS GÉOGRAPHIQUES DES ARABES. Relations des Arabes avec les contrées les plus éloignées du globe. Relations avec la Chine au IXe siècle de notre ère. Voyages de Maçoudi, Haukal, Albirouni, Batoutah, etc., à travers le monde. - 2. PROGRÈS GÉOGRAPHIQUES RÉALISÉS PAR LES ARABES. Travaux de géographie astronomique. Rectification des erreurs considérables de Ptolémée. Comparaison des positions astronomiques déterminées par les Grecs sur la longueur de la Méditerranée. Importance des ouvrages de

géographie des Arabes. Traité d'Edrisi. Il a été recopié par tous les géographes européens pendant plusieurs siècles. Connaissance d'Edrisi sur les sources du Nil. Résumé des travaux géographiques des Arabes

#### Chapitre V Sciences physiques et leurs applications.

1. PHYSIQUE ET. MÉCANIQUE. Travaux des Arabes en physique et en mécanique. Traité d'optique d'Alhazen. Connaissances des Arabes en mécanique appliquée. Description de la grande horloge de la mosquée de Damas. Description de divers appareils mécaniques. - 2. CHIMIE. Les bases de la chimie sont dues aux Arabes. Ils découvrent les corps les plus importants, tels que l'acide sulfurique, l'alcool, etc. Les opérations fondamentales de la chimie, comme la distillation leur sont dues. Travaux des principaux chimistes arabes. Leurs théories alchimiques. - 3. SCIENCES APPLIQUÉES, DÉCOUVERTES. Connaissances industrielles des Arabes. Applications de la chimie à l'extraction des métaux, la fabrication de l'acier, la teinture, etc. Inventions de la poudre et des armes à feu. Travaux modernes démontrant que cette découverte leur est due. Recherches de MM. Reinaud et Favé. Différence entre la poudre et le feu grégeois. Innocuité de ce dernier. Chroniques des Arabes prouvant que les armes à feu furent employées par eux bien avant les Européens. Invention du papier de soie par le Chinois et du papier de coton et de chiffons par les Arabes. Application de la boussole à la navigation. Résumé des découvertes Arabes

#### Chapitre VI Science naturelles et médicales.

1. SCIENCES NATURELLES CHEZ LES ARABES. Ils publièrent de nombreux ouvrages sur les plantes, les métaux, les fossiles, etc. Plusieurs théories toutes modernes sont déjà indiquées dans leurs livres. - 2. SCIENCES MÉDICALES. Importance des sciences chez les Arabes. Indication des ouvrages de médecine et de découvertes des principaux médecins arabes. Aaron, Rhazès, Ali Abbas, Avicenne, Albucacis, Averroès, etc. Hygiène des Arabes. Les préceptes de l'école de Salerne sont extraits des livres arabes. Progrès réalisés par les Arabes dans les sciences médicales. Introduction de nombreux médicaments nouveaux dans la thérapeutique. Les Arabes sont les véritables créateurs de la pharmacie. Leurs découvertes chirurgicales

#### Chapitre VII Les arts Arabes. Peinture, sculpture, arts industriels.

1. IMPORTANCE DES OEUVRES D'ART POUR LA RECONSTITUTION D'UNE ÉPOQUE. Les oeuvres d'art ne font qu'exprimer les sentiments, croyances, besoins d'une époque, et se transforment avec elle. On doit les ranger parmi les documents historiques les plus importants. L'art d'un peuple se transforme immédiatement aussitôt qu'il est adopté par un autre peuple. Exemple fourni par l'art musulman. Facteurs qui déterminent l'évolution des oeuvres d'art. Conditions nécessaires pour que les œuvres d'art constituent une langue d'une lecture facile. - 2. LES ORIGINES DE L'ART ARABE. Les arts de tous les peuples dérivent toujours de ceux qui les ont précédés. Exemple fournis par les Grecs et les diverses nations européennes. Ce qui constitue l'originalité d'un peuple dans l'art. Création d'un art nouveau avec des éléments antérieurs. Les éléments empruntés par les Arabes aux Byzantins et aux Perses forment bientôt un art entièrement original. En quoi certains peuples n'ont jamais pu s'élever à l'originalité dans l'art. Exemples fournis par les Turcs et les Mongols. Les éléments des arts antérieurs sont superposés chez ces derniers, mais non combinés. - 3. VALEUR ESTHÉTIQUE DES ARTS ARABES. Impossibilité de trouver une échelle absolue pour déterminer la valeur d'une oeuvre d'art. Valeur relative de la beauté et de la laideur. Origine de nos sentiments esthétiques. Origine de nos illusions sur la valeur absolue des oeuvres d'art. L'art n'a pas pour objet de reproduire fidèlement la nature. Caractéristique des arts arabes. - 4. LES ARTS ARABES. Peinture et sculpture. Travail des métaux et des pierres précieuses. Orfèvrerie, bijouterie, damasquinerie, ciselerie. Travail du bois et de l'ivoire. Mosaïques, verrerie, céramique. Étoffes, tapis et tentures

## Chapitre VIII L'architecture des Arabes.

1. ÉTAT ACTUEL DE NOS CONNAISSANCES RELATIVES À L'ARCHITECTURE DES ARABES. Extrême insuffisance de ces connaissances. Absence complète de travail d'ensemble sur l'architecture arabe. Importance d'une étude comparée des arts arabes dans les diverses contrées. - 2. ÉLÉMENTS CARACTÉRISTIQUES DE L'ART ARABE. Matériaux de construction. Colonnes et chapiteaux. Arcades. Minarets. Coupoles. Pendentifs. Arabesques et détails d'ornementation. Décoration polychrome. - 3. ÉTUDE COMPARÉE DES DIVERS MONUMENTS D'ARCHITECTURE ARABE. Classification et description des monuments de la Syrie, de l'Égypte, de l'Afrique septentrionale, de l'Espagne, de l'Inde et de la Perse à diverses époques. Analogies et différences de ces monuments. Nouvelle classification des monuments arabes,

## Chapitre IX Commerce des Arabes. - Leur relation avec divers pays.

1. RELATIONS DES ARABES AVEC L'INDE. Ancienneté de ces relations. Routes terrestres et maritimes. Importance des relations commerciales des Arabes avec l'Inde. L'Égypte était l'entrepôt de ce commerce et servait de trait d'union entre l'Occident et l'Orient. - 2. RELATIONS DES ARABES AVEC LA CHINE. Routes terrestres et maritimes. Voyages en Chine des Arabes au Xe siècle. Objet de leur trafic. - 3. RELATIONS DES ARABES AVEC L'AFRIQUE. Importance des explorations des Arabes en Afrique. Elles s'étendaient jusqu'à des régions qu'on commence seulement à explorer aujourd'hui. - 4. RELATIONS DES ARABES AVEC L'EUROPE. Relations avec les régions limitrophes de la Méditerranée. Relations avec la Russie, le Danemark, la Norvège. Routes qui conduisaient dans le nord de l'Europe

## Chapitre X Civilisation de l'Europe par les Arabes. Leur influence en Occident et en Orient

1. INFLUENCE DES ARABES EN ORIENT. Cette influence fut beaucoup plus considérable que celle des Perses, des Grecs et des Romains. Les Arabes furent les seuls conquérants qui réussirent à faire accepter en Orient leur religion, leur langue et leurs arts. Leur influence en Égypte, en Syrie, en Perse, en Chine et dans l'Inde. - 2. INFLUENCE DES ARABES EN OCCIDENT. Barbarie de l'Europe lorsque les Arabes y pénétrèrent. Comment ils civilisèrent l'Europe. Le moyen âge ne vécut que des traductions d'ouvrages arabes. Importance de ces traductions du XIIe au XVe siècle. Ce n'est qu'aux Arabes que l'Europe doit la connaissance des écrivains de l'antiquité. Emprunts que font à leurs livres tous les savants européens antérieurs à la Renaissance. Leur influence dans les universités de France et d'Italie. L'islamisme, considéré comme religion n'exerça aucune influence sur les doctrines scientifiques des Arabes et sur leur propagation. Influence de l'architecture arabe en Europe. Elle fut moins grande sur l'architecture gothique qu'on le croit généralement. Influence des Arabes sur les mœurs de l'Europe. Ils substituent les usages de la chevalerie à la barbarie. Pourquoi l'influence des Arabes sur l'Europe est si généralement méconnue

# Livre sixième : La décadence de la civilisation arabe.

## Chapitre I Les successeurs des arabes. – Influence des européens en Orient.

1. LES SUCCESSEURS DES ARABES EN ESPAGNE. Causes de la puissance de la monarchie espagnole après la conquête de l'Espagne. Position que les Arabes continuèrent à occuper en Espagne pendant les premiers temps qui suivirent la conquête. Leur expulsion. Écroulement immédiat de la civilisation espagnole après l'expulsion des Arabes. Dépopulation des villes et des campagnes. Disparition de l'agriculture et de l'industrie. Abaissement considérable du niveau intellectuel de l'Espagne. Elle en est réduite à se faire gouverner par des

étranger et à tout emprunter au dehors. L'Espagne n'a jamais pu se relever de la décadence qui suivit le départ des Arabes. - 2. LES SUCCESSEURS DES ARABES EN ÉGYPTTE ET EN ORIENT. Résultats de la substitution des Turcs aux Arabes en Orient. Faiblesses des institutions politiques de ces derniers. Leur impuissance à utiliser la civilisation qui leur était léguée. Les derniers successeurs des Arabes en Égypte. Influence des Européens en Égypte. Destruction actuelle des monuments. - 3. SUCCESSEURS DES ARABES DANS L'INDE. Les Mongols et les Anglais. Prospérité de l'Inde sous les Mongols. Misère actuelle de l'Inde. - 4. Cause de l'impuissance des Européens à faire accepter leur civilisation en Orient. Opinion des Orientaux sur notre morale. Résultats des tentatives de civilisation européenne au Japon

## Chapitre II Causes de la grandeur et de la décadence des Arabes. État actuel de l'islamisme.

1. CAUSES DE LA GRANDEUR DES ARABES. Influence du moment. Les mêmes qualités produisent des résultats différents suivant les époques. La race. Importance du caractère sur l'évolution d'un peuple. Variation apparente de ces effets. Influence de l'idéal. Il est le plus puissant facteur de l'évolution des sociétés humaines. Puissance de l'idéal créé par Mahomet. La décadence commence pour un peuple quand il n'a plus d'idéal à défendre. Causes des conquêtes des Arabes. Comment elles furent facilitées par une extrême tolérance pour les vaincus. Pourquoi leurs croyances leur survécurent. Facteurs de la civilisation des Arabes. Influence de leurs aptitudes intellectuelles. - 2. CAUSES DE LA DÉCADENCE DES ARABES. Plusieurs des causes de grandeur peuvent être invoquées comme causes de décadence. Influence du caractère. Influence des institutions politiques et sociales. Pourquoi elles arrêtaient l'évolution des Arabes à un certain moment. Influence des invasions étrangères. Influence de la diversité des races soumises à l'islamisme. Impossibilité de soumettre pendant longtemps à un même régime des peuples différents. Influence funeste des croisements. - 3. RANG DES ARABES DANS L'HISTOIRE. Difficulté de trouver une échelle pour mesurer la valeur des individus et des peuples. Cette échelle varie à chaque époque. Importance du caractère. Il détermine le succès bien plus sûrement que l'intelligence. Ce qui constitue la supériorité d'un peuple. Comparaison entre les couches moyennes des Orientaux et les couches européennes correspondantes. - 4. État ACTUEL DE L'ISLAMISME. Progrès constants de l'islamisme. Peuples soumis à ses lois. Action bienfaisante qu'il exerce partout où il pénètre. Conclusion

## [Table des figures](#) (par ordre numérique)

## [Table méthodique des cartes, planches en couleurs et illustrations](#)

## Table des figures (ordre numérique)

Voir les gravures sur le site internet : Les Classiques des sciences sociales :  
[Gustave Le Bon](#)

[Retour à la table des matières](#)

### Planches couleurs :

- Planche 1 : Décoration polychrome d'un pavillon de l'Alhambra à Grenade. Restitution par M. Garcia et le Dr. Gustave Le Bon
- Planche 2 : Table de bronze incrustée d'argent du sultan Mohammed Ben Kalouum. XIIIe siècle (Musée arabe du Caire). D'après une photographie et une aquarelle du Dr. Gustave Le Bon.
- Planche 3 : Mosquée d'Omar à Jérusalem ; d'après une photographie et une aquarelle de Dr. Gustave Le Bon.
- Planche 4 : Sanctuaire de la mosquée Al Acza à Jérusalem. D'après une photographie et une aquarelle de Dr. Gustave Le Bon.
- Planche 5 : Grande mosquée d'Ispahan. D'après un dessin de Coste.
- Planche 6 : Ornementation polychrome d'un plafond de l'ancienne Mosquée de Cordoue (Style Byzantin-Arabe) (Monuments architect. de l'Espagne).
- Planche 7 : Plafond d'une maison moderne à Damas. Dessiné d'après nature par Bourgoïn.
- Planche 8 : I. Pavement en marbre d'une ancienne maison du Caire. II. Mosaïque en marbre et nacre de la Grande Mosquée de Damas.
- Planche 9 : Vitraux du Sanctuaire de la Mosquée El Acza à Jérusalem. D'après une photographie et une aquarelle du Dr. Gustave Le Bon.
- Planche 10 : Anciennes lampes arabes de mosquées en verre émaillé (Musée du Caire) D'après une photographie et une aquarelle du Dr. Gustave Le Bon.

### Cartes :

- Carte 1 : Carte de l'Arabie et de l'Égypte, d'après les documents les plus récents ;
- Carte 2 : Carte de l'empire des Arabes à l'époque de leur plus grande puissance et de l'Islamisme à l'époque actuelle, dressée sous la direction du Dr. Gustave le Bon
- Figure 233 : Carte arabe du milieu du XIIe siècle, dessinée au Caire, par Prisse d'Avesne.
- Figure 234 : Carte arabe d'Edrisi (1160) ; d'après V. de Saint-Martin.

### Figures :

## Introduction

Figure du début de l' "Introduction"

### Livre 1 : Le milieu et la race (figures 1 à 19 bis.)

La figure du début du "Livre I".

- Fig. 1 : Le désert ; d'après une photographie.
- Fig. 2 : Campement de pèlerins près de la Mecque, à l'époque du pèlerinage ; d'après une photographie instantanée.
- Fig. 3 : Vue prise du sommet du Sinaï (Dessin de M. de Laborde).
- Fig. 4 : Oasis de Dahab, sur le golfe Élanitique. - Arabie pétrée. - (Dessin de M. de Laborde.)
- Fig. 5 : Ville et mosquée de la Mecque ; d'après une photographie du colonel égyptien Sadik bey.
- Fig. 6 : La Kaaba, dans la mosquée de la Mecque, pendant le pèlerinage ; d'après une photographie.
- Fig. 7 : Nomades et chefs nomades de tribus arabes indépendantes voisines de la mer Morte, photographiés par l'auteur.
- Fig. 8 : Bédouins nomades de la Syrie, photographiés à Jéricho par l'auteur.
- Fig. 9 : Arabes sédentaires de la Syrie, photographiés à Damas par l'auteur.
- Fig. 10 : Arabe sédentaire de la Syrie, photographiés à Damas par l'auteur.
- Fig. 11 : Arabes de la Haute Égypte, photographiés près de Thèbes par l'auteur.
- Fig. 12 : Femmes arabes des environs du Caire, d'après une photographie.
- Fig. 13 : Musulmans de la Nubie ; d'après des photographies de l'auteur.
- Fig. 14 : Musulmanes de la Nubie ; d'après des photographies de l'auteur.
- Fig. 15 : Mendians marocains ; d'après une photographie.
- Fig. 16 : Marchand d'eau marocain de Tanger ; d'après une photographie.
- Fig. 17 : Arabes nomades du désert de la Syrie ; d'après une photographie.
- Fig. 18 : Femmes bédouines du désert de la Syrie ; d'après une photographie.
- Fig. 19 : Chameliers de l'Arabie pétrée.
- Fig. 19 bis : Agate.

### Livre 2 : Les origines de la civilisation arabe : figures 20 à 58.

La figure du début du "Livre II".

- Fig. 20 : Vue de Médine ; d'après une photographie.
- Fig. 21 : Campement des pèlerins aux portes de Médine ; d'après une photographie instantanée.
- Fig. 22 : Ablutions au puits sacré de Zem-Zem pendant le pèlerinage de la Mecque ; d'après une photographie instantanée.
- Fig. 23 : Tombeau de Fatime, fille de Mahomet, dans le grand cimetière de Damas ; d'après une photographie.
- Fig. 24 : Ornaments extraits d'un ancien coran du Caire (Ebers).
- Fig. 25 : Chiffre de Mahomet ; d'après une ancienne inscription de la Mosquée de Touloun, relevée par M. Marcel.
- Fig. 26 : Dernière page d'un ancien coran de la Bibliothèque de l'Escurial (Musée espagnol).
- Fig. 27 : Dernière page d'un ancien coran de la Bibliothèque de l'Escurial (Musée espagnol).

- Fig. 28 à 30 : Monnaies des premiers khalife. (Ces monnaies et les suivantes proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 31 : Monnaie de khalife ommiade de Damas, Echâm, 107 de l'hégire (725 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 32 : Monnaie de khalife el Mahady, 162 de l'hégire (779 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 33 : Monnaie de khalife el Mamoun, 218 de l'hégire (833 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel)
- Fig. 34 : Monnaie de Touloun, 157 de l'hégire (870 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 35 : Monnaie du khalife Raddy, 328 de l'hégire (933 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 36-37 : Monnaie en or du khalife fatimite Mostanser, 442 et 465 de l'hégire (1050 et 1072 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 38 : Monnaie du sultan Saladin frappée à Damas, l'an 583 de l'hégire (1187 de Jésus-Christ). Elle porte sur son revers le nom du khalife abisside de Bagdad. (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 39 : Autre monnaie de Saladin. (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 40 : Monnaie du khalife el Melck-el-Kamel du commencement du XIIIe siècle. Elles portent au revers le nom du khalife abbasside de Bagdad. (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 41 : Monnaie du sultan Beybars. (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 42 à 50 : Monnaie des Arabes d'Espagne. (Musée espagnol d'antiquités.) (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
- Fig. 51 : Enseigne arabe des Almohades. (Musée espagnol d'antiquités.)
- Fig. 52 : Clefs arabes de villes et de châteaux. (Musée espagnol d'antiquités.)
- Fig. 53 : Casse-tête d'un prince arabe d'Égypte. Cette arme et les quatre suivantes ont été dessinées par Prisse d'Avesnes. Elles sont de style persan-arabe.
- Fig. 54 : Poignard d'un prince arabe d'Égypte. Cette arme a été dessinée par Prisse d'Avesnes. Elle est de style persan-arabe.
- Fig. 55 : Lance d'un prince arabe d'Égypte. Cette arme a été dessinée par Prisse d'Avesnes. Elle est de style persan-arabe.
- Fig. 56 et 57 : Haches d'un prince arabe d'Égypte. Cette arme a été dessinée par Prisse d'Avesnes. Elle est de style persan-arabe.
- Fig. 58 : Casque d'un prince arabe d'Égypte. (Style persan-arabe).

### Livre 3 : L'empire des Arabes : figures 59 à 163.

#### La figure du début du "Livre III".

- Fig. 59 : Murs de Damas ; d'après une photographie.
- Fig. 60 : Faubourg du Meidan à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 61 : Rue de Damas ; d'après une photographie.
- Fig. 62 : Cour de la grande mosquée de Damas ; d'après une photographie.
- Fig. 63 : Minaret de Jésus (grande mosquée de Damas).
- Fig. 64 : École et maître d'école, à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 65 : Mosquée d'Omar (temple de Jérusalem) ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 66 : Intérieur de la mosquée d'Omar (temple de Jérusalem) ; d'après une photographie de l'auteur.



- Fig. 67 : Plafonds de la première galerie intérieure de la mosquée d'Omar (temple de Jérusalem) ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 68 : Mihrab de Zacharie, dans la mosquée El-Akza ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 69 : Oratoire d'Omar dans la mosquée El-Akza ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 70 : Tour de Ramlch ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 71 : Mosquée d'Orfa (Mésopotamie) ; d'après un dessin de Flandin.
- Fig. 72 : Passage de l'Euphrate à Bin-Hadjik ; d'après un dessin de Flandin.
- Fig. 73 : Vue prise dans Bagdad, près de la mosquée Ahmet-Kiaïa ; d'après un dessin de Flandin.
- Fig. 74 : Vue prise dans Bagdad ; d'après un dessin de Flandin.
- Fig. 75 : Vue prise dans Bagdad ; d'après un dessin de Flandin.
- Fig. 76 : Pavillon Tchéel-Soutoun à Ispahan ; d'après un dessin de Coste.
- Fig. 77 : Intérieur d'une mosquée d'Ispahan ; d'après un dessin de Coste.
- Fig. 78 : Pavillon des miroirs, à Ispahan ; d'après un dessin de Coste.
- Fig. 79 : Portail de la mosquée du Kautab, près de Delhi, et colonne de fer du roi Dhava ; d'après une photographie de Frith.
- Fig. 80 : Tour de Kautab, près de Delhi ; d'après une photographie.
- Fig. 81 : Porte d'Aladin, au Kautabs, près de Delhi ; d'après une photographie de Frith.
- Fig. 82 : Tombeau d'Akbar, à Secundra ; d'après une photographie.
- Fig. 83 : Temple de Binderaboun près de Muttra ; d'après une photographie.
- Fig. 84 : Le Tâdj Mahal à Agra ; d'après une photographie.
- Fig. 85 : Grande salle octogone et dôme dans l'intérieur du Tâdj.
- Fig. 86 : Balustrade en marbre blanc ciselé entourant les cénotaphes de Shah Jehan et de sa femme, au Tâdj.
- Fig. 87 : Jumma-Musjid, grande mosquée de Delhi ; d'après une photographie.
- Fig. 88 : Intérieur de l'une des salles du palais des rois Mogols à Delhi ; d'après une photographie.
- Fig. 89 : Arabes des bords du Nil (Haute Égypte) ; d'après une photographie une photographie instantanée de l'auteur.
- Fig. 90 : Palmiers de Gizèh) ; d'après une photographie.
- Fig. 91 : Ile de Rodah au Caire (Ebers).
- Fig. 92 : Vue du Caire ; d'après une photographie. On voit la mosquée de Kaït bey au premier plan.
- Fig. 93 : Le Caire. Vue de la citadelle et de la mosquée Mehamet Ali ; d'après une photographie.
- Fig. 94 : Intérieur de la mosquée d'Amrou ; d'après un dessin de Coste.
- Fig. 95 : Cour intérieure, fontaine et minaret de la mosquée de Touloun (Ebers).
- Fig. 96 : Sanctuaire de la mosquée de Touloun (Ebers).
- Fig. 97 : Porte El-Saydet à la mosquée El-Azhar ; d'après un dessin de Coste.
- Fig. 98 : Partie supérieure des minarets de la mosquée El-Azhar ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 99 : Fenêtre de la mosquée de Kalaoun.
- Fig. 100 : Rue du Caire ; d'après une photographie.
- Fig. 101 : Vue de la mosquée Hassan (Ebers).
- Fig. 102 : Fontaine aux ablutions de la mosquée Hassan. État actuel ; d'après une photographie.
- Fig. 103 : Mosquée Akhor au Caire ; d'après une photographie.
- Fig. 104 : Mosquée funéraire el Barqouq aux tombeaux des khalifes ; d'après une photographie.
- Fig. 105 : Le Caire. Plaine des tombeaux, au pied de la citadelle et de la mosquée Méhémet Ali ; d'après une photographie.

- Fig. 106 : Intérieur de la mosquée Mouaïyad ; d'après un dessin de Coste.  
Fig. 107 : Mosquée sépulturale de Kaït bey ; d'après une photographie.  
Fig. 108 : Chaire et sanctuaire de la mosquée de Kaït bey ; d'après une photographie.  
Fig. 109 : Porte-Bab-el-Fotouh (Ebers).  
Fig. 110 : Puits de Joseph construit au Caire par les Arabes ; d'après un dessin de Coste.  
Fig. 111 : Salon de réception arabe au Caire ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.  
Fig. 112 : Vue de Tunis ; d'après une photographie.  
Fig. 113 : Village berbère ; d'après une photographie de Geysler, à Alger.  
Fig. 114 : Berbère de l'Algérie ; d'après une photographie.  
Fig. 115 : Femme berbère fabriquant le kouskoussou ; d'après une photographie.  
Fig. 116 : Une des portes de la grande mosquée de Sidi Okba à Kairouan ; d'après une photographie.  
Fig. 117 : Vue du minaret de la grande mosquée de Sidi Okba ; d'après une photographie.  
Fig. 118 : Ancienne mosquée de Kairouan ; d'après une photographie.  
Fig. 119 : Ornaments en faïence émaillée pris dans une mosquée de Kairouan ; d'après une photographie.  
Fig. 120 : Sculpture d'un panneau pris dans une mosquée de Kairouan ; d'après une photographie.  
Fig. 121 : Mihrab de la mosquée Si-el-Habbib, à Kairouan ; d'après une photographie.  
Fig. 122 : Façade de la mosquée Djâma-el-Kebir, à Alger.  
Fig. 123 : Minaret de la grande mosquée de Tanger ; d'après une photographie.  
Fig. 124 : Intérieur de la mosquée Sidi Bou Médine, à Tlemcem ; d'après une photographie.  
Fig. 125 : Vue générale de Tanger (Maroc) ; d'après une photographie.  
Fig. 126 : Bras d'une croix en or ornée de pierreries provenant des Visigoths de Tolède (VIIe siècle) ; d'après une photographie.  
Fig. 127 : Intérieur de la mosquée de Cordoue  
Fig. 128 : Façade du mihrab de la mosquée de Cordoue ; d'après un dessin de Murphy.  
Fig. 129 : Plan de la mosquée de Cordoue ; d'après les anciens auteurs arabes.  
Fig. 130 : Porte du Soleil à Tolède ; d'après une photographie.  
Fig. 131 : Façade de l'Alcazar de Séville ; d'après une photographie.  
Fig. 132 : Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar de Séville ; d'après une photographie.  
Fig. 133 : Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar de Séville ; d'après une photographie.  
Fig. 134 : Salle des rois Maures à l'Alcazar de Séville ; d'après une photographie  
Fig. 135 : La Giralda de Séville ; d'après un dessin de G. de Prangey.  
Fig. 136 : Élévation du mihrab de la mosquée de l'Alhambra ; d'après un dessin de O. Jones.  
Fig. 137 : Façade de la mosquée de l'Alhambra de Grenade.  
Fig. 138 : Cour de l'Alberca ; d'après un dessin de O. Jones.  
Fig. 139 : Vue prise dans la salle des deux Sœurs ; d'après un dessin de O. Jones.  
Fig. 140 : Salle des Abencerrages, à l'Alhambra ; d'après un dessin de Murphy.  
Fig. 141 : Intérieur du cabinet de Linderaja, à l'Alhambra.  
Fig. 142 : Cours des Lions, à l'Alhambra ; d'après une photographie.  
Fig. 143 : Détails de l'une des fenêtres de la mosquée de l'Alhambra.  
Fig. 144 : Alcazar de Ségovie ; d'après une photographie.  
Fig. 145 : Alcazar de Ségovie ; d'après une photographie.  
Fig. 146 : Façade principale du château arabe de la Ziza en Sicile ; d'après une photographie

- Fig. 147 : Vue intérieure du château arabe de la Ziza en Sicile ; d'après un dessin de Girault de Prangey.
- Fig. 148 : Détail d'architecture de l'une des façades du palais arabe de la Cuba en Sicile ; d'après une photographie.
- Fig. 149-151 : Monnaies chrétiennes-arabes des rois normands de Sicile.
- Fig. 152 : Buire arabe du Xe siècle, en cristal de roche, du musée du Louvre. (Gazette des Beaux-Arts).
- Fig. 153 : Armes arabes de diverses époques ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 154 : Gaines et fourreaux d'armes arabes ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 155 : Porte de Damas, à Jérusalem ; d'après une photographie.
- Fig. 156 : Vue d'une partie des murs de Jérusalem ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 157 : Vue Jérusalem ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 158 : Le Haram-ech-Chérif. Intérieur de l'enceinte où se trouve la mosquée d'Omar à Jérusalem et où se trouvait autrefois le temple de Solomon ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 159 : Chaire de marbre, dite chaire d'Omar, dans l'enceinte du Haram à Jérusalem ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 160 : Porte de Jaffa à Jérusalem ; d'après une photographie instantanée de l'auteur.
- Fig. 161 : Verre arabe, dit de Charlemagne, probablement rapporté d'Orient à l'époque des Croisades (Musée de Chartres).
- Fig. 162 : Vase arabe de cuivre damasquiné, connu sous le nom de baptistère de Saint Louis. (Musée du Louvre).
- Fig. 163 : Ancien plat arabe en cuivre.

#### Livre 4 : Les mœurs et les institutions des Arabes : figures 164 à 214

##### La figure du début du "Livre IV".

- Fig. 163 bis : Oasis de Biskra (Algérie) ; d'après une photographie.
- Fig. 164 : Campement d'Arabes nomades en Algérie ; d'après une photographie instantanée.
- Fig. 165 : Un marché au Maroc ; d'après une photographie instantanée.
- Fig. 166 : Campement de nomades aux portes de Tanger ; d'après une photographie instantanée.
- Fig. 167 : Chameliers d'Égypte ; d'après une photographie.
- Fig. 168 : Arabes nomades faits prisonniers aux environs de Tunis ; d'après une photographie.
- Fig. 169 : Femmes bédouines des environs de Baallbech (Syrie) ; d'après une photographie.
- Fig. 170 : Une ancienne rue du Caire ; d'après une photographie.
- Fig. 171 : Une rue de Tanger (Maroc) ; d'après une photographie instantanée.
- Fig. 172 : Monture du Caire ; d'après une photographie de Sébah.
- Fig. 173 : Porte d'une ancienne maison du Caire ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 174 : Plafond d'une ancienne maison arabe du Caire ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 175 : Vitrail du harem du palais d'Azhad pacha, à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 176 : Un cortège nuptial au Caire ; d'après une photographie de Sébah.
- Fig. 177 : Narghilé arabe en cuivre incrusté d'argent ; d'après une photographie de l'auteur.

- Fig. 178 : Narghilé persan-arabe ; d'après une photographie de l'auteur.  
 Fig. 179 : Boutique d'armurier arabe en Syrie ; d'après une photographie.  
 Fig. 180 : Vendeurs ambulants, au Caire ; d'après une photographie de Sebah.  
 Fig. 181 : Écrivain public à Jérusalem ; d'après une photographie.  
 Fig. 182 : Marchands d'eau, au Caire ; d'après une photographie.  
 Fig. 183 : Intérieur d'une cour arabe, au Caire ; d'après une photographie.  
 Fig. 184 : Ancienne coupe arabe en verre (Ebers).  
 Fig. 185 : Ancien vase arabe en cuivre.  
 Fig. 186-187 : Cadenas arabe.  
 Fig. 188 : Coffret du sultan Kalaoum ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.  
 Fig. 189 : Fragment de sculpture arabe sur pierre, photographié au Caire par l'auteur.  
 Fig. 190 : Lampe de moquée du Caire.  
 Fig. 191 : Une rue de Tanger ; d'après une photographie.  
 Fig. 192 : Grand marché de Tanger (Maroc) ; d'après une photographie instantanée.  
 Fig. 193 : Marchande de poterie de la haute Égypte (Ebers).  
 Fig. 194 : Jeune fille copte (Ebers).  
 Fig. 195 : Femme berbère de l'Algérie ; d'après une photographie.  
 Fig. 196 : Femme berbère des environs de Biskra ; d'après une photographie.  
 Fig. 197 : Jeune fille marocaine ; d'après une photographie.  
 Fig. 198 : Jeune femme arabe d'Alger ; d'après une photographie.  
 Fig. 199 : Jeune fille syrienne ; d'après une photographie.  
 Fig. 200 : Jeune dame turque en costume de ville ; d'après une photographie.  
 Fig. 201 : Intérieur du harem du palais d'Azhad pacha, à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.  
 Fig. 202 : Plateau de cuivre incrusté d'argent à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.  
 Fig. 203 : Un des mihrabs de la mosquée El Azhar, au Caire ; d'après une photographie de l'auteur.  
 Fig. 204 : Tombeau d'un saint arabe dans le bois sacré de Blidah (Algérie) ; d'après une photographie.  
 Fig. 205 : Partie supérieure de la chapelle sépulcrale des khalifes abassides récemment découverte au Caire ; d'après une photographie.  
 Fig. 206 : Plafond de la mosquée Mouaïad au Caire ; d'après un dessin de Coste.  
 Fig. 207 : Vitrail d'une mosquée arabe du Caire ; d'après une photographie de l'auteur.  
 Fig. 208 : Vitraux d'une mosquée du Caire ; d'après une photographie de l'auteur.  
 Fig. 209 : Vitrail d'une mosquée arabe ; d'après une photographie de l'auteur.  
 Fig. 210 : Flambeau du sultan Kalaoun ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.  
 Fig. 211 : Flambeau du sultan Kalaoun ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.  
 Fig. 212 : Ancienne lampe de mosquée, en bronze ; photographiée au Caire par l'auteur.  
 Fig. 213 : Ancienne lampe arabe provenant de la mosquée de l'Alhambra. Le modèle original a 2 mètres 15 de hauteur. (Musée espagnol d'antiquités).  
 Fig. 214 : Derviches tourneurs ; d'après un croquis.

**Livre 5 : La civilisation des Arabes** : figures 215 à 353.

**La figure du début du "Livre V".**

- Fig. 215 : Porte d'une petite moquée-école, à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.  
 Fig. 216 : Ancien couvent de derviches, école et fontaine publique au Caire ; d'après un dessin de Coste.  
 Fig. 217 : Encrier en cuivre repoussé (style persan-arabe) ; d'après une photographie de l'auteur.

- Fig. 218 : Inscriptions de la couverture d'un ancien coran (Ebers).
- Fig. 219 : Inscription ornementale formée par la combinaison de caractères koufiques.
- Fig. 220-223 : Sceau des quatre premiers khalifes Abou-Bekr, Omar, Othman et Ali.
- Fig. 224 : Frise d'une coupe arabe formant inscription par la déformation de la partie inférieure des personnages.
- Fig. 225 : Inscription arabe moderne relevée dans une maison de Damas par l'auteur.
- Fig. 226 : Inscription arabe moderne relevée dans une maison de Damas par l'auteur.
- Fig. 227 : Fragment d'une inscription d'un coffret persan incrusté de nacre (collection Schefer) ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 228 : Ancien astrolabe arabe (Musée espagnol d'antiquités).
- Fig. 229 : Ancien astrolabe arabe (autre face de l'instrument précédent) (Musée espagnol d'antiquités).
- Fig. 230 : Face antérieure d'un astrolabe arabe, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris ; d'après une photographie.
- Fig. 231 : Face postérieure du même astrolabe arabe, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris ; d'après une photographie.
- Fig. 232 : Astrolabe arabe de Philippe II d'Espagne (Musée espagnol d'antiquités).
- Fig. 233 : Carte arabe du milieu du XIIe siècle, dessinée au Caire, par Prisse d'Avesne.
- Fig. 234 : Carte arabe d'Edrisi (1160) ; d'après V. de Saint-Martin.
- Fig. 235-236 : Cavaliers arabes lançant le feu grégeois ; d'après un ancien manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris.
- Fig. 237 : Projectiles incendiaires employés par les Arabes au XIIIe siècle. Cavalier porteur d'une lance à feu. Il est recouvert comme ses servants d'une chemise de drap épais semé d'étoupes, destinée à être imbibée de naphte qu'on allumait ensuite, pour semer l'épouvante parmi les ennemis ; d'après un ancien manuscrit arabe conservé à Saint-Pétersbourg.
- Fig. 238 : Armes à feu employées par les Arabes au XIIIe siècle. Artilleur tenant à la main un petit canon, qu'il approche d'une flamme pour mettre le feu à la charge et faire partir le boulet ; d'après un ancien manuscrit arabe conservé à Saint-Pétersbourg.
- Fig. 239 : Fragment d'ancienne étoffe (Ebers).
- Fig. 240 : Fragment d'ancienne étoffe arabe.
- Fig. 241 : Fragment d'ancienne étoffe arabe ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne
- Fig. 242 : Fragment d'ancienne étoffe arabe ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.
- Fig. 243 : Ancienne selle arabe (Musée royal de Madrid) ; d'après une photographie de Laurent.
- Fig. 244 : Entrée de l'une des salles de l'université El Azhar, au Caire (Ebers).
- Fig. 245-281 : Joyaux et pierres gravées arabes. (Musée espagnol d'antiquités).
- Fig. 282 : Détails d'architecture d'une porte de l'Alhambra ; d'après une photographie.
- Fig. 283 : Margelle en pierre d'un puits arabe, à Cordoue ; d'après une photographie.
- Fig. 284-285 : Monnaies du khalife Omar.
- Fig. 286 : Broche arabe (Syrie) ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 287 : Parure arabe en argent (Syrie) ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 288 : Guéridon arabe en bronze incrusté d'argent ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 289 : Partie supérieure d'un guéridon en bronze incrusté d'argent du XIIIe siècle ; photographié au Caire par l'auteur.
- Fig. 290 : Ancienne porte arabe du Caire ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 291 : Ancien panneau de bois incrusté d'ivoire pris dans une porte du Caire (collection Schefer) ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 292 : Panneau d'une porte en bois du salon des Ambassadeurs, à l'Alcazar de Séville (Musée espagnol d'antiquités).

- Fig. 293 : Table en bois incrusté, du Caire ; d'après une photographie.
- Fig. 294 : Guéridon arabe en bois, du Caire ; d'après une photographie.
- Fig. 295 : Marque arabe en bois, d'un boulanger
- Fig. 296 : Coffret du XIe siècle ; style persan-arabe. (Musée espagnol d'antiquités).
- Fig. 297 : Ancien coffre arabe, en bois incrusté, du Caire ; d'après une photographie.
- Fig. 298 : Coffret d'ivoire sculpté du XIIe siècle (Musée de Kensington) ; d'après une photographie de M. Ch. Relvas.
- Fig. 299 : Coffret d'ivoire sculpté de Cordoue du Xe siècle (Musée de Kensington).
- Fig. 300 : Vase arabe de l'Alhambra.
- Fig. 301 : Faïence émaillée de la porte principale du mausolée du Tamerlan ; d'après l'Album photographique du général Kaufman.
- Fig. 302 : Arcades de la mosquée de Cordoue.
- Fig. 303-307 : Tours de diverses églises de Tolède copiées sur d'anciens minarets arabes.
- Fig. 308-309 : Tours d'églises de Tolède copiées sur d'anciens minarets arabes.
- Fig. 310 : Tour arabe de l'église Santiago à Tolède ; d'après une photographie.
- Fig. 311 : Porte de Bisagra, à Tolède.
- Fig. 312 : Vue prise dans l'Alhambra ; d'après une photographie.
- Fig. 313 : Détails d'ornementation d'un chapiteau et d'une colonne de l'Alhambra.
- Fig. 314 : Détails de l'étage supérieur de la Salle des deux Sœurs, à l'Alhambra ; d'après un dessin de O. Jones.
- Fig. 315 : Galerie supérieure de l'une des cours de l'alcazar de Séville ; d'après une photographie de Laurent.
- Fig. 316 : L'une des portes de la cour des demoiselles à l'alcazar de Séville ; d'après une photographie de Laurent.
- Fig. 317 : Ancienne mosquée d'Hamaadan (Perse) ; d'après un dessin de Coste.
- Fig. 318 : Mosquée et tombeau de Shah-Koda, à Sultanieh, Perse XVIe siècle ; d'après un dessin de Textier.
- Fig. 319 : Mausolée de Tamerlan, à Samarkand ; d'après une photographie de l'album du général Kaufman.
- Fig. 320 : Élévation restituée de la mosquée des Sunni, à Tabriz (Perse) ; d'après un dessin de Textier.
- Fig. 321 : Une mosquée d'Ispahan ; d'après un dessin de Coste.
- Fig. 322 : Palais du Rajah de Goverdhum (Inde) ; d'après une photographie.
- Fig. 322 bis : Bracelet en or repoussé du XIVe siècle. Style hispano-arabe ; d'après une photographie (Musée archéologique de Madrid)
- Fig. 323 : Coffret en ivoire sculpté du Xe siècle. Style indo-arabe (Musée de Kensington) ; d'après une photographie.
- Fig. 324 : Coffret arabe du Maroc, en ivoire sculpté, du XIe siècle ; d'après une ancienne gravure.
- Fig. 325 : Vase de bronze de style chinois-arabe (collection Schéfer) ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 326 : Vase de bronze chinois-arabe (collection Schéfer) ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 327-329 : Vases de bronze de style chinois-arabe (collection Schéfer) ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 330 : Vase de cuivre incrusté d'argent. Style moderne de Damas ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 331 : Façade de l'alcazar de Ségovie, état actuel ; d'après une photographie.
- Fig. 332 : Alcazar de Ségovie (style hispano-arabe) ; d'après un ancien dessin de Wiesener.
- Fig. 333 : Tour de Bélemm, Portugal (style hispano-arabe) ; d'après une photographie.

- Fig. 334 : Abside de l'église de Saint-Pierre, à Calatayud (style hispano-arabe) ; d'après une ancienne gravure.
- Fig. 335-343 : Chapiteaux arabes et de style hispano-arabe (Musée espagnol d'antiquités).
- Fig. 344 : Arcade de la Aljaféria de Sarragosse.
- Fig. 345 : Arcade de style hispano-arabe (Tolède) (Musée espagnol d'antiquités).
- Fig. 346 : Détails de la décoration de l'église El Transito (ancienne synagogue de Tolède) ; style judéo-arabe.
- Fig. 347 : Détails de décoration de l'église El Transito (ancienne synagogue de Tolède) ; style judéo-arabe.
- Fig. 348 : Fragment de l'ancienne arcade de l'église du couvent des religieuses du Corps du Christ, à Ségovie ; style hispano-arabe.
- Fig. 349 : Porte du pardon, à Cordoue (style hispano-arabe) ; d'après une photographie.
- Fig. 350 : Battant d la porte du pardon, à Cordoue.
- Fig. 351 : Porte de la sacristie du maître autel de la cathédrale de Séville (Style hispano-arabe).
- Fig. 352 : Collier en or fabriqué à Grenade, style hispano-arabe du XIV<sup>e</sup> siècle (Musée archéologique de Madrid) ; d'après une photographie.
- Fig. 353 : Lampe en verre émaillé ; d'après Prisse d'Avesne.
- Fig. 354 : inexistante

**Livre 6 : La décadence de la civilisation des Arabes** : figures 355 à 366.

**La figure du début du "Livre VI".**

- Fig. 355 : Château moderne de la Penha (Portugal), style hispano-araabe ; d'après une photographie.
- Fig. 356 : Bouclier de Philippe II d'Espagne ; d'après une photographie de Laurent.
- Fig. 357 : Ancien bouclier en cuir d'un roi de Grenade ; d'après une photographie.
- Fig. 358 : Marteau du portail de la cathédrale de Taragone ; style hispano-arabe.
- Fig. 359 : Place royale à Ispahan ; d'après un dessin de Coste.
- Fig. 360 : Façade principale de la mosquée du sultan Achmet, à Constantinople ; d'après une photographie.
- Fig. 361 : La mosquée du sultan Achmet, à Constantinople, vue du Bosphore ; d'après une photographie.
- Fig. 362 : Arabe marchand de pains ambulant, à Jérusalem ; d'après une photographie instantanée.
- Fig. 363 : Arabes des environs d'Assouan (haute Égypte) ; d'après une photographie instantanée de l'auteur.
- Fig. 364 : Jeune Arabe de la haute Égypte ; d'après une photographie de l'auteur.
- Fig. 365 : Marchand tunisien ; d'après une photographie.
- Fig. 366 : Tabouret de bois incrusté de nacre de Damas ; d'après une photographie de l'auteur.

La figure "fin du volume".

# Table méthodique des figures, cartes et planches en couleurs.

Voir la table méthodique des gravures sur le site internet : Les Classiques des sciences sociales :  
[Gustave Le Bon](#)

[Retour à la table des matières](#)

La table suivante a pour but de permettre de trouver immédiatement les gravures concernant un sujet donné. C'est ainsi par exemple que tous les types d'arabes des divers pays se trouvent réunis dans un paragraphe spécial. Les diverses parties d'un même édifice souvent représentées dans des chapitres différents se trouvent rapprochés dans le paragraphe architecture où tous les monuments se trouvent en outre classés par contrée. Qu'il s'agisse de types de races, d'armes, de bijoux ou d'objets quelconques toutes les gravures concernant le même sujet ont été rapprochées. Ce n'est que pour les monuments qu'il a paru utile d'adopter une première division par contrées.

## 1. TYPES DE RACES

Les 34 figures de cette série représentent plus de 150 individus. À l'exception de 2 portraits de femmes empruntés à Ebers, elles ont toutes été exécutées d'après des photographies.

Chameliers de l'Arabie pétrée ([figure 19](#))  
Arabes nomades du désert de la Syrie ([figure 17](#))  
Nomades et chefs nomades de tribus arabes indépendantes, voisins de la mer Morte ([figure 7](#))  
Bédouins nomades de la Syrie, voisins de Jécho ([figure 8](#))  
Arabes sédentaires de Damas ([figure 9](#))  
Arabe sédentaire de la Syrie ([figure 10](#))  
Écrivain public, à Jérusalem ([figure 181](#))  
Arabe marchand de pain ambulant, à Jérusalem ([figure 362](#))  
Femmes bédouines du désert de la Syrie ([figure 18](#))  
Femmes bédouines des environs de Baalbeck (Syrie) ([figure 169](#))  
Jeune fille syrienne ([figure 199](#))  
Chameliers d'Égypte ([figure 167](#))  
Marchands d'eau, au Caire ([figure 182](#))



Arabe d'un cortège nuptial, au Caire (figure 176)  
 Types divers d'Arabes, au Caire (figure 183)  
 Arabes de la haute Égypte (figure 11)  
 Jeune Arabe de la haute Égypte (figure 364)  
 Arabes des bords du Nil (haute Égypte) (figure 89)  
 Arabes des environs d'Assouan (haute Égypte) (figure 363)  
 Femmes arabes des environs du Caire (figure 12)  
 Marchande de poterie de la haute Égypte (figure 193)  
 Jeune fille copte (figure 194)  
 Musulmans de la Nubie (figure 13)  
 Musulmanes de la Nubie (figure 14)  
 Mendiants marocains (figure 15)  
 Marchand d'eau marocain, à Tanger (figure 16)  
 Jeune fille marocaine (figure 197)  
 Arabes nomades faits prisonniers aux environs de Tunis (figure 168)  
 Jeune femme arabe d'Alger (figure 198)  
 Berbère de l'Algérie (figure 114)  
 Femme berbère des environs de Biskra (figure 196)  
 Femme berbère de l'Algérie (figure 195)  
 Femme berbère fabriquant le kouskoussou (figure 115)  
 Jeune dame turque en costume de ville (figure 200)

## 2. VUES ET PAYSAGES.

Le désert de l'Arabie (figure 5)  
 Vue prise du Sinaï (figure 7)  
 Oasis de Dahab, sur le golfe Élanitique (Arabie pétérée) (figure 4)  
 Passage de l'Euphrate, à Bin-Hadjik (figure 72)  
 Vue prise dans Bagdad (figure 74)  
 Oasis de Biskra (Algérie) (figure 163)  
 Village berbère (figure 113)  
 Vue générale du Caire (figure 93)  
 Ile de Rodah, au Caire (figure 91)  
 Palmiers de Gizeh (figure 90)

## 3. SCÈNES DE MŒURS, VUES PITTORQUES.

Presque toutes les figures de cette série ont été exécutées d'après des photographies instantanées.

Ablutions au puits sacré de Zem-Zem pendant le pèlerinage de la Mecque (figure 22)  
 Campement de pèlerins près de la Mecque (figure 2)  
 Campement de pèlerins aux portes de Médine (figure 21)  
 Boutique de marchand tunisien (figure 365)  
 Écrivain public, à Jérusalem (figure 181)  
 Boutique d'armurier arabe, en Syrie (figure 179)  
 Une rue de Jérusalem (figure 160)  
 Maître d'école et ses élèves, à Damas (figure 64)  
 Femme berbère fabriquant le kouskoussou (figure 115)  
 Campement d'Arabes nomades en Algérie (figure 164)  
 Campement de nomades aux portes de Tanger (figure 166)  
 Un marché au Maroc (figure 165)

Grand marché de Tanger (Maroc) (figure 192)  
 Une rue de Tanger (Maroc) (figure 171)  
 Marchands d'eau au Caire (figure 182)  
 Une rue du Caire (figure 100)  
 Vendeurs ambulants au Caire (figure 180)  
 Cortège nuptial au Caire (figure 176)  
 Monture du Caire (figure 172)  
 Groupe d'Arabes au bord du Nil (figure 89)  
 Derviches tourneurs (figure 214)

## 4. ARCHITECTURE.

Cette série comprend environ 150 figures représentant des vues d'ensemble ou de détail d'environ 70 monuments arabes ou mélangés d'influence arabe existant actuellement dans les diverses parties de l'ancien empire des khalifes. Pour faciliter les recherches on les a classés par contrées.

### ARABIE

La Mecque. Vue de la mosquée (figure 5)  
 La Mecque. Intérieur de la mosquée et vue de la Kaaba pendant le pèlerinage (figure 6)  
 Médine. Vue de la ville (figure 20)

### JÉRUSALEM ET SES ENVIRONS

Jérusalem. Vue de la ville (figure 157)  
 Jérusalem. Partie des murailles (figure 156)  
 Jérusalem. Porte de Damas (figure 155)  
 Le Haram-ech-chérif. Intérieur de l'enceinte où se trouve la mosquée d'Omar, à Jérusalem, et où se trouvait autrefois le temple de Salomon (figure 158)  
 Chaire de marbre, dite chaire d'Omar, dans l'enceinte du Harm, à Jérusalem (figure 159)  
 Mosquée d'Omar (figure 65)  
 Intérieur de la mosquée d'Omar (figure 66)  
 Plafonds de la première galerie intérieure de la mosquée d'Omar (figure 67)  
 Mihrab de Zacharie, dans la mosquée el-Akza (figure 68)  
 Oratoire d'Omar, dans la mosquée el-Akza (figure 69)  
 Tour arabe de Ramleh (figure 70)

### DAMAS

Damas. Murs de la ville (figure 59)  
 Rue, à Damas (figure 61)  
 Faubourg du Meïdan, à Damas (figure 60)  
 Grande mosquée de Damas. Cour intérieure (figure 62)  
 Minaret de Jésus (grande mosquée de Damas) (figure 63)  
 Mosquée école, à Damas (figure 215)  
 Tombeau de Fatime, fille du prophète, dans le grand cimetière de Damas (figure 23)  
 Palais d'Azhad pacha, à Damas. Intérieur du harem (figure 201)

### LE CAIRE

Mosquée d'Amrou (cour intérieure) (figure 94)

Mosquée de Touloun, sanctuaire (figure 96)  
Mosquée de Touloun (cour, fontaine et minaret) (figure 95)  
Chapelle sépulcrale des khalifes Abassides (figure 205)  
Mosquée el-Azhar. Porte el-Saydet (figure 97)  
Mosquée el-Azhar. Minarets (figure 98)  
Mosquée el-Azhar. Entrée de l'une des salles où se font les cours (figure 244)  
Mosquée el-Azhar. Un des mihrabs (figure 203)  
Porte Bab-el-Fotouh (figure 109)  
Citadelle du Caire (figure 93)  
Puits dit de Joseph (figure 110)  
Ancien couvent de derviches et fontaine publique (figure 216)  
Mosquée de Kalaoun. Une des fenêtres (figure 99)  
Mosquée Hassan. Vue d'ensemble (figure 101)  
Mosquée Hassan. Fontaine aux ablutions (figure 102)  
Mosquée funéraire d'el-Barquouq (figure 104)  
Mosquée Mouaiad. Intérieur (figure 106)  
Mosquée funéraire de Kaït bey (figure 107)  
Chaire et sanctuaire de la mosquée de Kaït bey (figure 108)  
Mosquée de Kagh bey et vue du Caire (figure 92)  
Mosquée de l'émir Akhor (figure 103)  
Plaine des tombeaux au pied de la citadelle (figure 105)  
Ancienne maison du Caire (figure 170)  
Porte d'une ancienne maison du Caire (figure 173)  
Salon de réception du Caire (figure 111)

## TUNIS ET KAIROUAN

Tunis. Vue de la ville (figure 112)  
Minaret de la grande mosquée Sidi-Okba à Kairouan (figure 117)  
Porte de la grande mosquée Sidi-Okba, à Kairouan (figure 116)  
Ancienne mosquée de Kairouan (figure 118)  
Mihrab de la mosquée Sidi-el-Habib, à Kairouan (figure 121)  
Panneau en bois sculpté d'une mosquée de Kairouan (figure 120)  
Panneau en faïence émaillée d'une mosquée de Kairouan (figure 119)

## ALGÉRIE ET MAROC

Façade de la mosquée Djama-el-Kébir, à Alger (figure 122)  
Intérieur de la mosquée de Sidi-Bou-Médine, à Tlemcen (figure 124)  
Tombeau d'un saint arabe dans le bois sacré de Blidah (Algérie) (figure 204)  
Vue générale de Tanger (Maroc) (figure 125)  
Minaret de la grande mosquée de Tanger (figure 123)  
Maisons de Tanger (figure 191)

## SICILE

Façade principale du château arabe de la Ziza, en Sicile (figure 146)  
Vue intérieure du château de la Ziza (figure 147)  
Détails d'architecture de l'une des façades du palais arabe de la Cuba (figure 148)

## CORDOUE

Plan de la mosquée de Cordoue (figure 129)  
Intérieur de la mosquée de Cordoue (figure 127)

Arcades de la mosquée de Cordoue (figure 302)  
 Mihrab de la mosquée de Cordoue (figure 128)  
**Plafond du mihrab de la mosquée de Cordoue** (planche en couleur) (planche # 07)  
 Porte du pardon, à Cordoue (figure 340)  
 Battant de la porte du pardon, à Cordoue (figure 350)

## TOLÈDE

Porte du soleil, à Tolède (figure 130)  
 Porte de Bisagra (figure 311)  
 Tour arabe de l'église de Santiago, à Tolède (figure 310)  
 Sept tours de diverses églises de Tolède copiées sur d'anciens minarets (figures 303-307; 308-309)  
 Détails de décoration de l'église el-Transito (figure 347)  
 Arcade de style hispano-arabe (figure 345)

## SÉVILLE

La Giralda de Séville (figure 135)  
 Façade de l'Alcazar (figure 131)  
 Salle des rois maures, à l'Alcazar (figure 134)  
 Une porte de la cour des demoiselles à l'Alcazar (figure 316)  
 Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar (figure 132)  
 Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar (figure 133)  
 Galerie supérieure de l'une des cours de l'Alcazar (figure 315)  
 Porte de la sacristie du maître autel de la cathédrale de Séville (figure 351)

## GRENADE

Vue prise dans l'Alhambra (figure 312)  
 Cour de l'Alberca, à l'Alhambra (figure 139)  
 Cour des Lions, à l'Alhambra (figure 142)  
 Salle des deux sœurs, à l'Alhambra (figure 140)  
 Détails de l'étage supérieur de la salle des deux sœurs (figure 314)  
 Intérieur du cabinet de Lindaraja (figure 141)  
 Élévation du mihrab de la mosquée de l'Alhambra (figure 136)  
 Façade de la mosquée de l'Alhambra. (figure 136)  
 Détails d'une fenêtre de la mosquée de l'Alhambra (figure 143)  
 Détails d'architecture d'une porte de l'Alhambra (figure 282)  
 Détail d'ornementation d'un chapiteau et d'une colonne de l'Alhambra (figure 313)

## SÉGOVIE

Vues diverses de l'alcazar de Ségovie (figures 144, 145, 331, 332)  
 Ornementation arabe d'un couvent de Ségovie (figure 348)

## SARRAGOSSE, BELEM, ETC.

Neuf chapiteaux arabes de diverses provenances (figures 335 à 343)  
 Arcade arabe de l'Aljaferia, à Sarragosse (figure 344)  
 Abside hispano-arabe de l'église Saint-Pierre, à Calatayud (figure 334)  
 Tour hispano-arabe de Bélem (Portugal) (figure 333)  
 Château de la Penha (Portugal) (figure 355)

**PERSE**

Ancienne mosquée d'Hamadan (figure 317)  
 Mosquée et tombeau de Shah-Koda, à Sultanich (figure 318)  
 Une mosquée d'Hispan (figure 321)  
 Intérieur d'une mosquée d'Hispan (figure 77)  
 Place royale à Ispahan (figure 359)  
 Pavillon de Tcheel-Soutoun, à Ispahan (figure 76)  
 Pavillon des miroirs, à Ispahan (figure 78)  
 Mosquée des Sunni, à Tabriz (figure 320)

**SAMARCANDE**

Mausolée de Tamerlan (figure 319)  
 Faïences émaillées du mausolée de Tamerlan (figure 301)

**BAGDAD ET SES ENVIRONS.**

Vue prise dans Bagdad, près de la mosquée Ahmet-Kiaïa (figure 73)  
 Vue prise à Bagdad (figure 75)  
 Mosquée d'Orfa (Mésopotamie) (figure 71)

**CONSTANTINOPLE**

Façade principale de la mosquée du sultan Achmet, à Constantinople (type des mosquées turques) (figure 360)  
 Même mosquée que la précédente vue du côté du Bosphore (figure 361)

**INDE**

Tour du Koutab, près de Delhi (figure 80)  
 Portail de la mosquée du Koutab près de Delhi, et colonne de fer du roi Dhava (figure 79)  
 Temple de Benderaboun, près de Muttra (figure 83)  
 Jumma-Musjid, grande mosquée de Delhi (figure 87)  
 Le Tadj Mahal, à Agra (figure 84)  
 Grande salle octogone et dôme dans l'intérieur du Tadj (figure 85)  
 Balustrade en marbre blanc ciselé entourant les cénotaphes de Shah Jehan et de sa femme, au Tadj (figure 2)  
 Intérieur de l'une des salles du palais des rois mongols, à Delhi (figure 88)  
 Tombeau d'Akbar, à Secundra (figure 82)  
 Palais du rajah de Goverdhum (figure 322)

**5. MONNAIES.**

Deux monnaies du khalife Omar (figures 284-285)  
 Trois monnaies des premiers khalifes (figure 28-30)  
 Monnaie d'un khalife omme de Damas (figure 31)  
 Monnaie du khalife el-Mahady (figure 32)  
 Monnaie du khalife el-Mamoun (figure 33)  
 Monnaie de Touloun (figure 34)  
 Monnaie du khalife Raddy (figure 35)  
 Monnaie en or du khalife fatimite Mostanser (figures 36-37)

- Monnaie du sultan Saladin, frappée à Damas. Elle porte sur son revers le nom du khalife abasside de Bagdad (figure 38)  
 Autre monnaie de Saladin (figure 39)  
 Monnaie du khalife el Mekel-el-Kamel, portant au revers le nom du khalife abasside de Bagdad (figure 40)  
 Monnaie du sultan Beybars (figure 41)  
 Neuf monnaies des Arabes d'Espagne (figures 42-50)  
 Deux monnaies chrétiennes-arabes des rois normands de Sicile (figures 149-151)

## 6. BEAUX-ARTS ET ARTS INDUSTRIELS.

Les 120 gravures de cette série forment une collection des objets les plus typiques d'art et d'art industriel laissés par les Arabes. On les a classés d'abord suivant la matière travaillée (pierres précieuses, métaux, etc.), puis suivant la nature des objets. Tous les bijoux par exemple se trouvent réunis ensemble ; de même pour les armes, les vitraux, les coffrets, les portes, etc.

### BIJOUTERIE ET PIERRES PRÉCIEUSES.

- Bras d'une croix en or ornée de pierreries provenant des Visigoths de Tolède (figure 126)  
 Buire arabe du dixième siècle en cristal de roche (figure 152)  
 Bracelet en or repoussé de style hispano-arabe (figure 322 bis)  
 Collier en or de style hispano-arabe (figure 352)  
 Broche d'argent (Syrie) (figure 286)  
 Parure arabe en argent (Syrie) (figure 287)  
 Agate gravée (figure 19 bis)  
 Reproduction de 37 bijoux et pierres précieuses gravés en or, argent, cornaline, agate, calcédoine, etc. (figures 245-281)

### SCULPTURE SUR PIERRE.

- Margelle en pierre d'un puits arabe, à Cordoue (figure 283)  
 Fragment de sculpture arabe sur pierre (figure 189)  
 Porte en pierre sculptée d'une ancienne maison du Caire (figure 173)  
 Porte en pierre sculptée d'Aladin, au Koutab (figure 81)

### TRAVAIL DES MÉTAUX, DAMASQUINERIE, CISELURE, ETC.

- Casse tête (figure 53)  
 Poignard (figure 54)  
 Lance (figure 55)  
 Haches d'armes (figure 56-57)  
 Casque (figure 58)  
 Panoplies d'armes arabes de diverses époques (figure 153)  
 Gaines et fourreaux d'armes arabes (figure 154)  
 Bouclier de Philippe II d'Espagne (figure 356)  
 Ancien astrolabe arabe (figure 228)  
 Autre face du même instrument (figure 229)  
 Face antérieure d'un astrolabe arabe, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris (figure 230)  
 Face postérieure du même astrolabe (figure 231)  
 Astrolabe arabe de Philippe II d'Espagne (figure 232)  
 Ancienne lampe de mosquée en bronze (figure 212)

Lampe de mosquée du Caire, en bronze (figure 190)  
 Ancienne lampe arabe provenant de la mosquée de l'Alhambra (figure 213)  
 Flambeau du sultan Kalaoun (figure 210)  
 Flambeau du sultan Kalaoun (figure 211)  
 Coffret du sultan Kalaoun (figure 188)  
 Guéridon en bronze incrusté d'argent (figure 288)  
 Partie supérieure du guéridon précédent (figure 289)  
 Ancien vase de cuivre arabe (figure 185)  
 Vase arabe de cuivre damasquiné, connu sous le nom de Baptistère de saint Louis (figure 162)  
 Vase de cuivre incrusté d'argent (figure 330)  
 Vase de bronze chinois-arabe (figure 326)  
 Vases de bronze chinois-arabe (figures 327-329)  
 Vase de bronze chinois-arabe (figure 325)  
 Ancien plat arabe en cuivre (figure 163)  
 Encrier en cuivre repoussé (figure 217)  
 Narghilé arabe incrusté d'argent (figure 177)  
 Clefs arabes de villes et de châteaux (figure 52)  
 Cadenas arabe (figure 186-187)  
 Marteau du portail de la cathédrale de Tarragone (figure 358)  
 Plateau de cuivre incrusté d'argent, de Damas (figure 202)

## TRAVAIL DU BOIS ET DE L'IVOIRE.

Coffret d'ivoire sculpté, de Cordoue, du dixième siècle (figure 299)  
 Coffret en ivoire sculpté, du dixième siècle (figure 323)  
 Coffret du onzième siècle, style persan-arabe (figure 406)  
 Coffret marocain en ivoire sculpté, du onzième siècle (figure 324)  
 Coffret d'ivoire sculpté, du douzième siècle. (figure 298)  
 Ancien coffret arabe du Caire (figure 297)  
 Coffret persan incrusté de nacre (figure 227)  
 Tabouret de bois incrusté de nacre, de Damas (figure 366)  
 Marque arabe, en bois, d'un boulanger (figure 295)  
 Table en bois, incrusté, du Caire (figure 293)  
 Guéridon arabe, en bois, du Caire (figure 294)  
 Plafond de la mosquée Mouaiad, au Caire (figure 206)  
 Plafond d'une ancienne maison arabe du Caire (figure 174)

D'autres plafonds se trouvent représentés sur divers dessins de monuments de cet ouvrage, notamment sur les suivants :

Galerie intérieure de la mosquée d'Omar (figure 66)  
 Pavillon des Miroirs, à Ispahan (figure 78)  
 Ancienne porte arabe du Caire (figure 290)  
 Panneau de bois incrusté d'ivoire, pris dans une porte du Caire (figure 291)  
 Panneau d'une porte en bois du salon des ambassadeurs, à l'Alcazar de Séville (figure 292)  
 Panneau de bois sculpté d'une mosquée de Kairouan (figure 120)

D'autres portes arabes en bois ont été représentées dans diverses parties de cet ouvrage et se trouvent mentionnées à l'article architecture. Les plus remarquables sont les suivants :

Porte du pardon, à Cordoue (figure 349)  
 Porte de la cour des demoiselles, à Séville (figure 316)

Porte de la sacristie de la cathédrale de Séville (figure 351)

Détails d'une porte de l'Alhambra (figure 282)

## VERRERIE, CÉRAMIQUE, MOSAÏQUES.

Ancienne coupe arabe en verre (figure 184)

Lampe en verre émaillé (figure 353)

Verre arabe dit de Charlemagne (figure 161)

Vitrail du harem du palais d'Azhad pacha, à Damas (figure 175)

Vitrail de mosquées arabes du Caire (figure 207)

Vitrail de mosquée (figure 208)

Vitrail de mosquée (figure 209)

Ornements en faïence émaillée, pris dans une mosquée de Kairouan (figure 119)

Faïences émaillées de la porte principale du mausolée de Tamerlan (figure 301)

Vase arabe de l'Alhambra (figure 300)

Narghilé persan-arabe (figure 178)

## TRAVAIL DU CUIR ET DES ÉTOFFES.

Ancien bouclier en cuir d'un roide Grenade (figure 357)

Ancienne selle arabe (figure 243)

Ancienne reliure de Coran (figure 218)

Enseigne arabe des Almohades (figure 51)

Anciennes étoffes arabes (figures 239; 240; 241; 242)

## 7. MANUSCRITS. INSCRIPTIONS.

Gardes d'un ancien Coran de la bibliothèque de l'Escurial (figure 26)

Dernière page d'un ancien Coran de la bibliothèque de l'Escurial (figure 27)

Ornements extraits d'un ancien Coran du Caire (figure 24)

Couverture d'un ancien Coran (figure 218)

Sceaux des quatre premiers khalifes : Abou Bekr, Omar, Othman et Ali (figure 220 à 223)

Chiffre de Mahomet ; d'après une ancienne inscription de la mosquée de Touloun (figure 25)

Inscription ornementale formée par la combinaison de caractères koufiques (figure 219)

Frise d'une coupe arabe formant inscription par la déformation de la partie inférieure des personnages (figure 224)

Inscription arabe moderne, relevée dans une maison de Damas (figure 225)

Inscription arabe moderne, relevée dans une maison de Damas (figure 226)

Dessins d'un ancien manuscrit arabe représentant des cavaliers lançant le feu grégeois (figure 235-236)

Dessin d'un ancien manuscrit représentant les projectiles incendiaires employés par les Arabes au treizième siècle (figure 237)

Dessin d'un ancien manuscrit représentant les armes à feu employées par les Arabes au treizième siècle (figure 238)

## 8. CARTES.

Carte de l'Arabie et des régions voisines (carte # 1)

Carte arabe du douzième siècle (figure 233)

Carte du géographe arabe Edrisi (figure 234)



Carte de l'empire des Arabes à l'époque de leur plus grande puissance et des pro actuels de l'islamisme (carte # 2)

## 9. PLANCHES EN COULEUR.

Table de bronze incrustée d'argent du sultan Mahomed ben Kalaoun (treizième siècle)  
(Frontispice.) (planche 2)

Mosquée d'Omar, à Jérusalem (planche 3)

Sanctuaire de la mosquée el-Akza, à Jérusalem (planche 4)

Grande mosquée d'Ispahan (planche 5)

Plafond du mihrab de la mosquée de Cordoue (planche 6)

Ornementation polychrome d'un pavillon de l'Alhambra (planche 1

Plafond d'une maison moderne, à Damas (planche 7)

Vitraux du sanctuaire de la mosquée el-Akza, à Jérusalem (planche 9)

Pavement en marbre d'une ancienne maison du Caire. Mosaïques en marbre et nacre de la grande  
mosquée de Damas (planche 8)

Anciennes lampes en verre émaillé des mosquées du Caire (planche 10)

Dr Gustave Le Bon (1884)

## La civilisation des Arabes

Ouvrage illustré  
de 10 photolithographies, 4 cartes et 366 gravures  
dont 70 grandes planches,

d'après les photographies de l'auteur  
ou d'après les documents les plus authentiques.

Le Sycomore  
102 Bd. Beaumarchais  
75011 Paris

[Retour à la table des matières](#)

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)

## *Livre troisième*

# **L'empire des Arabes**

[Retour à la table des matières](#)

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)  
Livre troisième: L'empire des Arabes

# Chapitre I

---

## Les Arabes en Syrie

### 1. – Diversité des milieux que rencontrèrent les Arabes

[Retour à la table des matières](#)

En consacrant ce chapitre et ceux qui vont suivre à l'étude des Arabes dans les divers pays qu'ils ont occupés, nous voulons donner d'abord une idée générale de leur civilisation, et montrer leur influence sur les peuples avec lesquels ils se sont trouvés en contact ainsi que celle exercée sur eux par ces derniers. Ce sera surtout par l'examen des oeuvres laissées dans chaque contrée par les Arabes que nous essaierons d'apprécier leur civilisation. Après cette vue d'ensemble, il sera plus facile d'aborder ensuite un à un dans divers chapitres, les éléments variés dont la réunion constitue une civilisation.

Lorsque les Arabes s'établirent dans les diverses contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe qui contribuèrent à former leur gigantesque empire, ils y rencontrèrent des peuples arrivés à tous les degrés de la civilisation, depuis la demi-barbarie, comme dans certaines parties de l'Afrique, jusqu'à la civilisation grecque et latine la plus avancée, comme en Syrie.

Les conditions d'existence auxquelles se trouvèrent soumis les Arabes furent donc fort diverses suivant les lieux, et nous devons par conséquent nous attendre à voir leur civilisation elle-même s'élever, dans ces divers milieux, à des niveaux différents.

C'est là précisément ce que nous montre l'histoire de la civilisation arabe aussitôt qu'on l'aborde dans ses détails. Cette civilisation, qui dura huit siècles, et dont les historiens parlent habituellement comme s'il ne s'agissait que d'une seule époque et d'un seul peuple, comprend des phases très diverses. Architecture, littérature, sciences, philosophie, religion même, présentèrent dans les diverses contrées soumises à la puissance arabe des phases d'évolution notablement différentes. La religion, et la langue étant semblables, les Arabes des diverses contrées eurent un fonds commun identique ; mais on ne peut pas plus confondre entre elles les civilisations des divers pays soumis à la loi de Mahomet, qu'on ne pourrait confondre la civilisation du moyen âge avec celle de la renaissance ou des temps modernes chez les peuples chrétiens.

## 2. - Établissements des Arabes en Syrie

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque les Arabes se montrèrent en Syrie, cette riche province était devenue romaine depuis près de sept cents ans.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 94

la figure # 59

[Murs de Damas](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Le récit des premières luttes qui amenèrent l'occupation de la Syrie est assez confus. Les chroniqueurs arabes, tels que Wakedi, auquel on se réfère généralement, donnent de cette période des récits trop romanesques pour mériter grande confiance. Dans chacune de leurs guerres, les Arabes auraient accompli, suivant lui, des exploits dignes des héros d'Homère ; les femmes elles-mêmes se seraient signalées par leur valeur dans les combats. Quant aux historiens byzantins, ils gardent un silence prudent sur une conquête fort humiliante pour le puissant empire de Constantinople.

Quels que soient les détails de la conquête de la Syrie, il est certain qu'après une série de combats où les succès se mêlèrent d'abord aux revers, cette contrée fut entièrement soumise.

Une des premières et des plus importantes conquêtes des Arabes en Syrie fut la ville de Damas. Cette cité célèbre devait bientôt, sous les premiers khalifes Ommiades, dépouiller Médine de son titre de capitale de l'empire.

Ce fut la treizième année de l'hégire (634 de J.-C.), le jour même de la mort du khalife Abou-Bekr, le premier successeur de Mahomet, que les Arabes s'emparèrent de Damas : « Adieu la Syrie ! » s'écria Héraclius, quand il apprit cette perte.

La Syrie était perdue, en effet. Après la bataille d'Yarmouk, qui dura trois jours, et où les Byzantins furent défaits, les Arabes s'emparèrent successivement de toutes les villes de la Syrie : Palmyre, Baalbeck, Antioche, Tibériade, Naplouse, Jérusalem, Tyr, Tripoli, etc., tombèrent entre leurs mains. L'empereur dut quitter pour toujours la Syrie, que ses prédécesseurs occupaient depuis sept siècles.

Parmi les villes dont s'emparèrent les Arabes, Jérusalem fut celle dont la prise eut le plus de retentissement. Les disciples du prophète attachaient une importance très grande à la possession de cette cité, qui était aussi sacrée pour eux que pour les chrétiens. Elle avait, en effet, vu mourir Jésus, un des plus grands prophètes de l'islamisme, et renfermait le fameux rocher d'où Mahomet était parti pour le ciel.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 95

la figure # 60

[Faubourg du Meidan à Damas](#) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

L'attaque de la ville sainte par les Arabes fut aussi énergique que sa défense. Stimulés par le patriarche Sophronius, les chrétiens disputèrent avec vigueur le tombeau de leur Dieu ; mais il était écrit qu'ils n'empêcheraient pas l'emblème de l'Islamisme de remplacer la croix sur le tombeau du Christ. Après quatre mois de siège, Sophronius dut capituler. Il mit comme condition de la capitulation que la ville serait rendue au khalife Omar en personne, et cette condition fut acceptée. Omar quitta Médine, presque seul, monté sur un chameau, et n'ayant pour tout bagage qu'une outre pleine d'eau et un sac contenant de l'orge, du riz et des fruits secs. Il marcha nuit et jour pour arriver à Jérusalem. Introduit dans la ville, il montra la plus grande tolérance envers ses habitants, leur laissa leur religion, leurs usages et leurs biens, et ne leur imposa qu'un faible tribut.

Les Arabes firent preuve de la même tolérance envers toutes les villes de la Syrie ; aussi les habitants acceptèrent-ils bientôt avec empressement leur domination. Ils finirent même, la plupart, par renoncer au christianisme pour adopter la religion de leurs conquérants et apprendre leur langue. Depuis cette époque, la Syrie a plusieurs fois changé de maîtres, mais la religion et la langue des Arabes y sont aussi vivantes qu'aux premiers temps de leur conquête.

Les défaites répétées des Byzantins en Syrie avaient fini par leur inspirer une terreur profonde. Les Arabes en étaient arrivés à les traiter avec le plus insolent mépris. On peut en juger par la lettre suivante qu'Omar écrivit un jour à l'empereur Héraclius pour lui réclamer un de ses généraux fait prisonnier dans une rencontre :

« Au nom de Dieu clément, miséricordieux. Louange à Dieu, maître des mondes. Que la bénédiction de Dieu soit sur son prophète ! Le serviteur de Dieu Omar, à Héraclius, empereur des Grecs. Dès que vous aurez reçu cette lettre, ne manquez pas de me renvoyer le prisonnier musulman qui est auprès de vous, et qui se nomme Abd-Allah-Ebn-Hodafah. Si vous faites cela, j'aurai l'espérance que Dieu vous conduira dans le droit chemin. Si vous le refusez, j'aurai soin d'envoyer contre vous des gens que le négoce et la marchandise ne détournent pas du service de Dieu. Que la santé et le bonheur soient sur celui qui marche dans le droit chemin ! »

Loin de s'indigner de cette dure épître, l'empereur rendit le prisonnier et lui remit d'importants présents pour le khalife. Les maîtres de Constantinople étaient pourtant les héritiers de ces guerriers redoutés qui avaient autrefois conquis le monde ; mais les sentiments qui avaient assuré leur grandeur étaient morts depuis longtemps.

Lorsque la conquête de la Syrie fut entièrement terminée, Omar retourna à Médine, organisa son nouvel empire, et laissa à ses généraux le soin d'étendre ses conquêtes. Les richesses prises sur les Grecs et les Perses étaient telles, qu'il fit distribuer à tous ses compagnons des revenus annuels variant trente mille et cinq mille dirrhems, suivant l'ancienneté de leurs services.

### 3. - Civilisation de la Syrie sous les arabes

[Retour à la table des matières](#)

La Syrie recouvra bientôt, sous les Arabes, une prospérité dont elle avait perdu depuis longtemps le souvenir. Sous les Ommiades et les premiers Abassides, elle fut un des pays où la civilisation atteignit le plus grand développement. Les nouveaux maîtres traitaient leurs vaincus avec une grande équité et leur laissaient la liberté religieuse la plus complète. Sous leur bienveillante protection, les évêques grecs et latins jouissaient d'une tranquillité qu'ils n'avaient jamais connue. Toutes les grandes villes de la Syrie : Jérusalem, Tyr, Sidon, Damas, redevinrent bientôt florissantes ; l'industrie et l'agriculture, extrêmement prospères.

La Syrie a toujours été un des plus riches pays du monde, tant que l'homme ne la ravagea pas. La terre y donnait autrefois, presque sans culture, le froment, le coton, l'orge, le riz, le mûrier, l'olivier, le citronnier et l'oranger. Les montagnes du Liban étaient recouvertes des arbres les plus précieux : chênes, platanes, sycomores, etc. Sans l'homme, cet antique foyer de tant de luttes serait un véritable paradis terrestre, et justifierait son titre de « terre promise » des Hébreux. Pays merveilleux où, suivant un poète arabe, « chaque montagne porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne dans son sein, tandis que l'été dort nonchalamment à ses pieds. »

Les preuves de l'état de la civilisation en Syrie sous les Arabes nous sont fournies par les récits des écrivains et les monuments qui existent encore.

Les écrits des historiens montrent qu'aussitôt que la conquête fut terminée, la civilisation prit un vif essor. Les Arabes se passionnèrent bientôt autant pour les auteurs grecs et latins qu'ils s'étaient passionnés pour les batailles. Les écoles se multiplièrent partout. D'écoliers ils devinrent bientôt des maîtres, et les sciences, la poésie et les beaux-arts furent cultivés avec éclat.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 96

Planche couleurs # 4

[SANCTUAIRE DE LA MOSQUÉE AL ACZA À JÉRUSALEM](#)

D'après une photographie et une aquarelle du Dr Gustave Le Bon

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

La prospérité de la Syrie dura jusqu'aux divisions qui ébranlèrent l'empire des khalifes. Elle commença alors à décroître, mais ne s'éteignit entièrement que quand cette contrée tomba sous l'empire des Turcs. La ruine fut alors absolue. La plupart des merveilles du luxe, des arts et de l'industrie accumulées par les Arabes disparurent. D'anciennes métropoles, comme Tyr et Sidon, devinrent bientôt de misérables villages. Les montagnes furent dénudées entièrement. Les campagnes autrefois si riches se dépeuplèrent. Dans ces lieux, jadis si fertiles, l'herbe ne pousse plus depuis que la main des Turcs s'est appesantie sur eux. « En vain, écrit M. David dans son histoire de la Syrie, la civilisation des khalifes avait-elle accumulé, en deux siècles, autant de merveilles que les Grecs et les Romains une architecture délicieuse, un luxe éblouissant, une langue pittoresque, une grammaire chef-d'œuvre de logique, une poésie, chef-d'œuvre d'éloquence ; en vain Damas trempait-il ses aciers les plus fins ; en vain Alep filait-il ses soies les plus éclatantes ; en vain le Hauran voyait-il ses collines reprendre leur parure, ses arbres leurs fruits d'or, sa population son industrielle activité ; les hordes caucasiennes, plus ignorantes, plus farouches, plus avides que tous les anciens conquérants, incendièrent sans remords les monuments de



l'art et de la science, détruisirent les manufactures, massacrèrent les ouvriers et pulvérisèrent ce qu'elles ne pouvaient emporter. »

La Syrie n'est plus aujourd'hui qu'une terre désolée et stérile. L'excessive rareté de la végétation m'a vivement frappé lorsque je l'ai visitée. Il semble que cette terre, jadis si fertile, soit devenue si pauvre qu'elle ne puisse plus nourrir quelques brins d'herbes. J'ai parcouru cette longue route qui s'étend de Beyrouth à Damas sans rencontrer ailleurs qu'aux portes mêmes des villes des traces de végétation. Le Liban et l'Anti-Liban ne sont que des masses de rochers absolument nus. Aux portes mêmes de Jérusalem, la désolation n'est pas moins grande. Des pierres et des rochers partout, de l'herbe nulle part <sup>1</sup>.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 97

la figure # 61

[Rue de Damas](#); d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

<sup>1</sup> L'état misérable de l'agriculture en Syrie résulte de plusieurs causes, parmi lesquelles il faut mettre aux premiers rangs la sécheresse résultant des déboisements, les déprédations des bédouins et surtout les exactions des pachas. Le paysan, sachant que le moindre gain lui sera extorqué, renonce à tout travail. Quelques capitaux, protégés par une administration simplement demi-honnête, pourraient faire de la Syrie une contrée agricole aussi productive que les plus riches de l'Europe. Le blé, le mûrier, l'olivier y viennent admirablement et presque sans culture. Pour donner une idée de ce que le pays pourrait produire, je citerai le fait suivant que j'ai recueilli sur les lieux. Il y a environ quarante ans, quelques industriels eurent l'idée d'entreprendre à Jaffa et à Sidon de vastes exploitations d'orangers, et aujourd'hui elles sont devenues une des richesses du pays. Jaffa possède environ 350 jardins renfermant 2 à 3,000 orangers chacun. Le prix de chaque jardin est de 40 à 50,000 francs, et son rapport de 4 à 5,000 francs par an. Les oranges, qui atteignent une taille énorme, sont exportées en Égypte, en Turquie et en Europe. Leur prix de vente est d'environ 40 francs le mille. Pour montrer quelle extension pourrait prendre cette industrie, il suffira de dire que les terres aptes à la culture de l'oranger mais non plantées valent 12,000 francs l'acre près de Jaffa, et seulement quelques francs à deux ou trois heures de la ville. Des travaux d'irrigation très simples, qui seraient bien faciles avec l'eau de l'Aoudjé, rendraient des terres, sans valeur aujourd'hui, aptes à la même culture.

## 4. - Monuments laissés par les Arabes en Syrie

[Retour à la table des matières](#)

Les monuments laissés par les Arabes en Syrie ne sont pas bien nombreux ; mais comme ils sont anciens et forts remarquables, leur étude présente un intérêt très grand.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 98

la figure # 62

[Cour de la grande mosquée de Damas](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Nous avons montré qu'avant Mahomet, les Arabes possédaient les villes importantes, et que le fameux temple de la Mecque, où figuraient plus de trois cents statues de dieux, était bien antérieur à l'islamisme. Nous ignorons malheureusement ce qu'était cette architecture, car la mosquée de la Mecque, le seul monument important de l'ancienne Arabie actuellement connu, a été tellement restaurée, qu'il est difficile de dire ce qu'elle fut d'abord. La seule indication probable, c'est qu'une partie de son ordonnance primitive a été respectée.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les monuments arabes des premiers temps de l'islamisme ne furent pas construits par les Arabes. Les modifications qu'ils firent d'abord subir aux églises pour les adapter à leur culte, ou les monuments qu'ils construisirent avec les débris de ces églises, furent exécutés par les ouvriers des pays où ils dominaient. Les ouvriers persans et byzantins furent ceux qu'ils eurent le plus fréquemment occasion d'employer en Syrie, en attendant de s'être formés eux-mêmes.

Les Arabes se trouvaient, à l'égard des architectes étrangers qu'ils employèrent pendant les premiers temps de leur conquête, dans la condition d'un riche particulier qui fait élever à ses frais une construction quelconque. Quel que soit l'architecte employé, elle portera forcément les traces du goût de son propriétaire. Les architectes

byzantins durent naturellement obéir au goût des Arabes. Dès les premiers monuments qu'ils construisirent, l'action de leur génie se révéla nettement. Bientôt dégagée des influences étrangères, la plastique arabe affecta des formes tellement spéciales et des motifs de décoration tellement caractéristiques, qu'il devint impossible de la confondre avec d'autres. Les détails de décoration pourront être byzantins, persans ou hindous, mais l'ensemble du monument lui-même portera toujours son cachet arabe.

Examinons maintenant quelques-uns des monuments les plus importants laissés en Syrie par les Arabes.

*Mosquée d'Omar.* - La célèbre mosquée d'Omar, à Jérusalem, est pour les mahométans le lieu le plus sacré de la terre après la Mecque et Médine ; et, jusqu'à ces dernières années, aucun Européen ne pouvait, sous peine de mort, y pénétrer. Elle fut un des monuments qui frappèrent le plus les croisés quand ils entrèrent à Jérusalem. Ils la prenaient pour le temple de Salomon restauré ; et sa réputation devint si grande en Europe que plusieurs églises s'édifièrent sur le modèle de cette mosquée. Elle est peut-être le seul monument religieux également sacré pour les mahométans, les juifs et les chrétiens.

La mosquée d'Omar est construite sur l'emplacement du temple célèbre de Salomon, réédifié par Hérode, et dont Titus put un instant admirer la splendeur pendant qu'il essayait de le soustraire aux flammes. C'est sur le rocher sacré qu'elle abrite aujourd'hui, qu'Abraham s'apprêtait, suivant la tradition, à immoler son fils pour obéir au Seigneur. Peu d'endroits au monde réunissent donc autant de souvenirs et aucun lieu sans doute ne vit de cultes plus divers : Salomon y adora le puissant dieu des juifs ; les Romains y vénérèrent le grand Jupiter, roi des dieux et des hommes ; les croisés y placèrent l'image du Christ ; et aujourd'hui les disciples du Coran y adorent le dieu dont Mahomet fut le prophète.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 100

la figure # 63

[Minaret de Jésus](#) (grande mosquée de Damas).

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Mais la mosquée d'Omar n'est pas intéressante seulement à raison des souvenirs évoqués par elle ; c'est une oeuvre d'art des plus remarquables, et certainement le monument le plus frappant de toute la Palestine.

Elle est située sur une vaste esplanade de près de 500 mètres de longueur, dont la superficie occupe presque le quart de Jérusalem, et est entourée d'une enceinte, nommée par les Arabes *Haram ech chérif*, qui renferme plusieurs constructions importantes, la mosquée El Aksa, notamment.

Les recherches de l'archéologie moderne ont nettement prouvé que la surface du Haram est formée par le sommet du mont Moriah que Salomon nivela et prolongea par des remblais pour y édifier son temple. Les rois de Juda, et notamment Hérode, agrandirent cette enceinte à plusieurs reprises. Le rocher sacré, qui se trouve au centre de la mosquée, est probablement le sommet même du mont Moriah qui fut respecté par le roi Salomon dans ses nivellements.

La mosquée d'Omar repose sur une plate-forme rectangulaire en marbre, élevée de 3 mètres au-dessus de la surface du Haram. Elle occupe l'emplacement précis du temple d'Israël. On y accède par plusieurs escaliers de quelques marches surmontés d'arcades ovales soutenues par des colonnes de marbre d'un fort bel effet.

Toute la plate-forme du Haram est parsemée de petites constructions diverses : chaires à prêcher, niches à prières, etc., dont quelques-unes sont fort curieuses.

C'est par erreur qu'on donne généralement en Europe le nom de mosquée d'Omar à ce monument. Ce n'est pas en effet une mosquée, et elle ne fut pas construite par Omar. Ce khalife resta très peu de temps à Jérusalem, et ne fit qu'indiquer la place où il voulait faire édifier un temple. Sa construction, d'après les recherches de M. de Vogué, remonte à l'an 72 de l'hégire (691 de J.-C.), date très postérieure à Omar. Les Arabes ne la désignent que sous le nom de *Koubbet es Sakhra*, c'est-à-dire coupole du rocher. Elle peut être considérée en effet comme une immense coupole recouvrant le rocher sacré dont nous avons parlé.

Cet antique monument de l'Islam rappelle par son ensemble le style byzantin, mais il a été restauré et complété par des souverains musulmans d'époques très variées ; aussi présente-t-il de remarquables spécimens de l'art arabe à diverses périodes <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans notre description de la mosquée d'Omar, de même que dans celle des autres monuments arabes, nous sommes obligés de nous borner à des indications fort succinctes, mais suffisantes cependant pour compléter nos dessins très exacts. La plupart des monuments arabes que nous mentionnerons dans cet ouvrage exigeraient chacun au moins un volume pour être décrits complètement. M. de Vogué a consacré tout un livre à la description de la mosquée d'Omar. Il a fallu deux énormes volumes grand in-folio de planches et de texte à Owen Jones pour décrire seulement l'Alhambra, et trois volumes à Prisse d'Avesnes pour décrire les monuments du Caire. Un grand nombre de monuments arabes n'ont été encore l'objet d'aucune description détaillée, et sont simplement mentionnés, le plus souvent sans figures à l'appui, par les auteurs. C'est surtout à leur égard qu'on peut dire qu'une bonne figure remplace facilement cent pages de texte. Nous pouvons donc espérer que, grâce à nos gravures, le lecteur aura des monuments arabes une idée d'ensemble suffisamment exacte. En ce qui concerne la mosquée d'Omar, notamment, les vues de son intérieur que nous donnons sont beaucoup plus fidèles que les croquis divers publiés jusqu'ici, car ce sont les premières, croyons-nous, qui aient été exécutées d'après des photographies. Des photographies seules en effet pouvaient reproduire les mille détails de l'intérieur de la mosquée, mais leur exécution était fort difficile en raison de l'inégalité excessive d'éclairage de l'intérieur du monument, et de l'impossibilité d'avoir un recul suffisant pour l'appareil. Ce n'est pas sans de grandes difficultés que nous avons réussi à obtenir celles dont la reproduction se trouve dans cet ouvrage.

La forme de la mosquée d'Omar est octogonale ; on y pénètre par quatre portes, dont chacune regarde un des points cardinaux.

Ses parois sont revêtues de marbre à leur partie inférieure, et de plaques de faïence émaillée, formant d'admirables dessins, à partir d'une certaine hauteur. Ces plaques, d'origine persane, sont d'une époque très postérieure à la construction de la mosquée : elles datent en effet du temps de Soliman le Magnifique (1561 de J.-C.).

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 101

la figure # 64

[École et maître d'école, à Damas](#) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Lorsque le soleil darde ses rayons sur ce monument, les plaques émaillées dont il est recouvert brillent comme des pierres précieuses, et lui donnent un aspect véritablement magique. Rien dans les sombres murailles de nos édifices européens ne peut être comparé aux éclatants et chatoyants reflets des murs de cette mosquée. L'effet est fantastique. Involontairement, on se prend à songer à ces palais enchantés qu'on entrevoit parfois en rêve ; mais pour la mosquée d'Omar, le rêve est au-dessous de la réalité.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 102

la figure # 65

[Mosquée d'Omar \(temple de Jérusalem\)](#) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Son plan intérieur est très simple. Deux enceintes octogonales concentriques entourent une sorte de balustrade circulaire disposée autour du rocher sacré, placé lui-même au centre de l'édifice.

L'ornementation intérieure du monument est d'une grande richesse. Les fûts des colonnes de la première enceinte sont des monolithes de marbre de formes et de hauteurs différentes provenant d'édifices plus anciens. Les chapiteaux ont également des formes assez différentes et remontent, la plupart, aux débuts de l'époque byzantine. Les murs sont ornés à leur partie supérieure de splendides mosaïques, qu'on suppose du dixième siècle. La base de la coupole est entourée d'une large bande sur laquelle on lit, en lettres d'or, des inscriptions arabes en caractères koufiques composées de versets du Coran relatifs à Jésus-Christ.

La coupole du monument fut refaite en l'an 1022, et par conséquent en pleine époque de la floraison de l'art arabe. Son ornementation intérieure est splendide : elle est recouverte de peintures et de mosaïques, et les dessins compliqués de l'art arabe s'y enchevêtrent à l'infini.

Tout l'intérieur de la mosquée est d'un luxe extrême. Ses parois sont recouvertes d'émaux, de mosaïques, de dorures, de plaques de bronze repoussé. Les fenêtres sont ornées de vitraux du seizième siècle composés de morceaux de verres de couleurs assemblés avec du plâtre, et non avec des lames de plomb comme en Europe. Il résulte de cet assemblage des effets d'ombre et de lumière bien supérieurs à ceux produits par les vitraux de nos cathédrales.

Au centre de la mosquée d'Omar se trouve le fameux rocher sacré, *l'el Sakhra*, comme disent les Arabes, sur lequel Melchisédech, Abraham, David et Salomon auraient fait des sacrifices.

Il paraît démontré aujourd'hui que ce rocher est bien, comme nous le disions plus haut, le sommet même du mont Moriah, respecté par Salomon dans le nivellement de la montagne. Déjà sacré de son temps, il servit sans doute d'autel dans son temple.

Le rocher sacré a 17 mètres dans sa plus grande longueur et s'élève à 2 mètres au-dessus du sol ; il est entouré d'une grille de fer du temps des croisades. Dans une grotte située au-dessous, on montre des endroits où auraient prié David et Salomon.

Suivant la tradition arabe, c'est du sommet d'un rocher sacré qu'est parti Mahomet, sur la monture fantastique dont nous avons parlé, pour aller converser avec Dieu. La réalité de la tradition est prouvée clairement par la présence de la selle de marbre de l'animal encore incrustée dans la voûte. Ce n'est au surplus que par un pur hasard que le rocher est demeuré en place, car il tenait absolument à accompagner Mahomet dans son voyage, et il fallut l'intervention de l'ange Gabriel pour le retenir. Ce dernier n'arriva malheureusement que quand le monolithe avait déjà quitté la terre et s'était élevé de quelques mètres. Ne pouvant aller au ciel et ne voulant pas reprendre sa position primitive, le rocher resta en l'air et s'y maintient depuis cette époque sans reposer sur rien. Cette tradition est répétée fidèlement aux visiteurs, mais le cheik de la mosquée, avec lequel j'eus l'occasion de causer fréquemment pendant les longues heures consacrées à étudier ce monument et que je consultai sur la question de savoir si le rocher sacré restait réellement suspendu en l'air sans point d'appui, me parut faiblement convaincu de l'exactitude de la tradition. Il paraîtrait même que le pacha actuel de Jérusalem aurait défendu de relater devant des chrétiens toutes ces légendes.

Le dôme de la mosquée d'Omar est surmonté d'un gigantesque croissant.

Dans l'enceinte même du Haram, en face de la mosquée d'Omar, se trouve une belle chaire arabe en marbre blanc, surmontée d'un petit dôme supporté par des arceaux en fer à cheval : on lui donne le nom de chaire d'Omar, mais son seul aspect indique qu'elle est bien postérieure à ce khalife. Sa construction est en effet du quinzième siècle.

Parmi les constructions remarquables que contient l'enceinte du Haram, je citerai encore le petit édifice appelé *Koubbet es Silseleh* (le dôme de la chaîne), ou tribunal de David : c'est un gracieux kiosque de pierre, de style byzantin, recouvert de faïences persanes. La tradition rapporte que David avait son tribunal dans cet endroit.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 104

la figure # 66

[Intérieur de la mosquée d'Omar](#) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

*Mosquée el Aksa*. - Dans l'enceinte même du Haram se trouve la mosquée el Aksa, également fort ancienne. C'est une basilique chrétienne, construite par l'empereur Justinien en l'honneur de la sainte Vierge, et dont les Arabes, d'après l'ordre d'Omar, ont fait une mosquée. Détruite par un tremblement de terre, elle fut reconstruite en 785, et complétée à diverses époques par des modifications qui lui ont donné de plus en plus, - du moins dans les détails - le caractère arabe. Elle fut restaurée par Saladin en 583 de l'hégire (1187 de J.-C.). D'autres parties, comme le porche, ont été refaites au quinzième siècle.

L'intérieur de cette mosquée contient des colonnes empruntées à divers monuments, les nefs centrales sont byzantines, et probablement du septième siècle. Les arcades sont généralement ogivales. El-Aksa fut habitée par les croisés, et renferme une galerie qui servit de salle d'armes aux chevaliers du Temple.

La mosquée el Aksa renferme un mihrab fort joli, tapissé de mosaïques, construit comme le dit l'inscription qui le surmonte sous Saladin en 583 de l'hégire (1187), et une chaire merveilleuse en bois sculpté incrusté d'ivoire et de nacre, exécutée en 564 de l'hégire (1168), d'après l'inscription dont elle est ornée. Les vitraux des fenêtres qui surmontent le mihrab sont du seizième siècle. Dans les parties latérales de la mosquée, on voit deux niches à prière, assez curieuses. L'une à colonnes torsées et à arcades ogivales, est nommée oratoire d'Omar, et on assure qu'elle a servi de lieu de

prière à ce khalife ; l'autre est désignée habituellement sous le nom d'oratoire de Zacharie. <sup>1</sup>

*Autres monuments arabes de Jérusalem.* - Les autres monuments arabes de Jérusalem sont beaucoup moins importants, et nous ne mentionnerons parmi eux que la belle porte de Damas, construite, ou plutôt restaurée par Soliman, en 944 de l'hégire (1537 de J.-C.)

En dehors des monuments dont je viens de parler, et d'un très petit nombre d'autres, comme le Saint-Sépulcre <sup>2</sup>, Jérusalem ne possède guère que des édifices modernes. L'influence des Européens y est aujourd'hui très grande, et tend de plus en plus à lui enlever son ancien cachet oriental.

Quand on approche de la ville sainte par la route de Jaffa, on éprouve une désillusion très vive. Les constructions européennes : couvents, hôpitaux, consulats, etc., sont si nombreuses, qu'on se croirait dans la banlieue d'une grande ville. Ce n'est que contemplée de certains points, et notamment du haut de la montagne des Oliviers, que Jérusalem présente, avec ses dômes, ses minarets, ses maisons à terrasse, sa ceinture, ses murs et ses tours crénelées, un aspect vraiment imposant.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 106

la figure # 67

[Plafonds de la première galerie intérieure de la mosquée d'Omar](#) ; d'après une photographie

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Les souvenirs dont l'antique cité est pleine suffiraient du reste à eux seuls à en faire un objet de vénération pour les pèlerins venus des plus lointaines contrées du globe. Quelle magie dans ces souvenirs et quelle émotion profonde doivent éprouver les âmes imprégnées des vieilles croyances, en visitant des lieux comme le Saint-Sépulcre, les mont des Oliviers, le torrent de Cédron, la vallée de Josaphat, le tombeau de la Vierge, la sépulture des rois de Juda, la voie sacrée, la montagne de Sion et

<sup>1</sup> Tous les dessins et planches coloriées que nous donnons des diverses parties de l'intérieur de la mosquée el Aksa et de la mosquée d'Omar ont été exécutés d'après nos photographies et n'avaient figuré encore dans aucun ouvrage. M. Malpertuy, chancelier du consulat de France à Jérusalem, nous a prêté le plus utile concours pour colorier sur place nos photographies des vitraux et du Mihrab.

<sup>2</sup> La remarquable façade sud du Saint-Sépulcre présente des ogives se rapprochant du fer à cheval et des dessins géométriques qui me la feraient volontiers classer parmi les monuments arabes ou au moins parmi les monuments inspirés par le style arabe.



bien d'autres dont les environs sont remplis ! Qu'il soit sceptique ou croyant, le visiteur ne saurait contempler d'un oeil indifférent cet antique foyer de l'une des plus puissantes religions qu'ait connues le monde. La grande ombre du Christ semble planer encore sur la cité qui le vit mourir, et tout y est plein de son nom.

Il ne faut pas sans doute projeter d'une façon trop vive les froides lueurs de l'analyse sur ces lieux vénérés, car leur prestige diminuerait bien vite. Les emplacements que la tradition a consacrés n'ont été consacrés par elle qu'à une époque où l'imagination seule, guidée par une foi ardente, pouvait retrouver des traces dont le souvenir s'était effacé depuis longtemps. Ce jardin des Oliviers fut-il celui où Jésus déplora l'amertume de sa destinée ? Cette voie sacrée fut-elle bien celle qu'il suivit pour aller au calvaire ? Ce sépulcre que toute la chrétienté vénère, fut-il bien celui où le corps fut déposé après sa mort ?

L'archéologie moderne est sévère dans ses réponses à toutes ces questions. Elle montre que la Jérusalem actuelle se trouve à plusieurs mètres au-dessus de l'ancienne ville ; qu'elle a été construite sur les monceaux de ruines de l'antique cité entièrement détruite par Titus, et qu'il n'y a vraiment aucun moyen de reconstituer exactement son ancienne topographie. Mais la croyance suffit au croyant. L'homme ne vénère guère en définitive que des fictions, et les plus anciennes sont les plus respectables, parce qu'elles sont les plus respectées.

*Tour arabe de Ramleh.* - Parmi le petit nombre d'anciens monuments arabes que possède la Syrie, je mentionnerai encore la tour située auprès de la petite ville de Ramleh, entre Jaffa et Jérusalem.

La tour de Ramleh est désignée par les Arabes sous le nom de Tour des quarante martyrs. Ils assurent que quarante mahométans victimes de leur foi y furent enterrés.

Cet édifice est un bel échantillon de l'architecture sarrazine. Sa forme est carrée. Il prend jour par des fenêtres ogivales. On arrive à son sommet par un escalier de cent vingt marches en très bon état, sauf les dernières.

On a considéré la tour de Ramleh comme une oeuvre des croisés, et, en effet, elle rappelle bien le style importé par eux en Europe, mais son origine arabe n'est pas douteuse : elle est prouvée, non seulement par certains détails, d'architecture, mais encore par une inscription parfaitement conservée, et qui indique qu'elle fut construite en 700 de l'hégire (1310 de J.-C.). Cette inscription concorde avec les indications données par un historien arabe, qui nous apprend que la tour fut construite par le fils du sultan Kalaoum. La disposition de la pierre sur laquelle est gravée l'inscription est du reste telle, qu'il me semble impossible qu'elle ait été ajoutée après coup.

*Monuments arabes de Damas.* - En parlant des Arabes avant Mahomet, nous avons vu qu'en ces temps reculés où blanchit l'aube de l'histoire, Damas était déjà l'entrepôt commercial de l'Orient. Les Arabes la connaissaient, bien des siècles avant Mahomet ; car elle était une des villes où ils apportaient les produits de leur pays. C'était pour eux le paradis du monde. Elle était alors, comme elle l'est encore

aujourd'hui, une des plus imposantes cités du globe - la lumière de l'Orient -, ainsi que le disait l'empereur Justinien.

L'importance de Damas était si grande que les Arabes en firent la capitale de leur empire, titre qui appartenait d'abord à Médine et qui ne fut donné que bien plus tard à Bagdad.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 108

la figure # 68

[Mihrab de Zacharie, dans la mosquée El-Akza](#) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Tant qu'elle resta la capitale de l'empire arabe, et même longtemps après, Damas fut le grand centre commercial, scientifique et industriel de l'Orient : son école de médecine, son observatoire astronomique, ses palais, ses mosquées étaient célèbres dans le monde entier.

Cette vieille cité, contemporaine des Pyramides, où ont régné les Assyriens, les Mèdes, les Égyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes et les Turcs, est encore debout ; mais les sacs et les incendies ont détruit la presque totalité de ses monuments.

Bien que les Arabes n'en soient plus les maîtres, leur religion, leurs coutumes et leur langue y règnent encore ; et elle est peut-être une des villes du monde qui possède le plus le cachet arabe. Alors que tout le reste de la Syrie a subi l'influence européenne, Damas, où l'Européen pénètre rarement, y a entièrement échappé. Le Caire, fondé par les Arabes, et où ils régnèrent pendant de longs siècles, possède des monuments beaucoup plus importants assurément que ceux de Damas, mais la vieille cité égyptienne s'eupéanise chaque jour. C'est encore à Damas qu'il faut aller pour bien comprendre les mœurs de l'Orient, remonter le cours de l'histoire, et vivre dans le passé.

Vue de loin, émergeant avec ses beaux minarets d'une oasis de verdure, Damas a un aspect féérique justement vanté par tous les voyageurs, mais qui ne vaut pas cependant, suivant moi, la vue magique que présente le Caire des hauteurs de sa citadelle. « Damas offre au voyageur qui s'en approche, écrit M. David, le spectacle le plus grandiose, le plus original et le plus féérique à la fois. Au-dessous de vous apparaissent des faubourgs tout verdoyants de jardins ; ces faubourgs s'éparpillent en groupes d'arbres et de maisons, tout à travers une large plaine, et tout autour d'une enceinte de murailles la plus singulière du monde. Ces murailles, en effet, au lieu d'avoir la teinte terreuse, sale triste des fortifications occidentales, brillent au contraire

de la façon la plus merveilleuse. Composés de pierres jaunes et noires, alternées de mille façons, les unes rondes, les autres carrées, d'autres triangulaires, mais toutes disposées avec art, ces remparts crénelés ont réellement l'air d'une ceinture de velours parsemée de topazes, ainsi que le disent les poètes d'Orient. Cette enceinte, d'ailleurs, n'est pas la seule qui se présente aux regards ; en voici d'autres à l'intérieur de la ville qui séparent les divers quartiers, celles-ci remarquables par les tours carrées qui les flanquent, celles-là par les ornements, sous formes de turbans, qui les surmontent. Mais ce n'est ici que le premier plan du tableau, le fond est bien plus éclatant et plus curieux encore. Il se compose de presque autant d'arbres que de maisons : ici une ligne de cyprès, c'est une promenade ; là une suite prolongée d'arcades mauresques, c'est un bazar ; puis un groupe de palmiers qui balancent leurs têtes gracieuses au-dessus du bassin en demi-cercle d'une fontaine monumentale ; puis des quinconces d'arbres fruitiers dans l'intérieur d'un palais musulman ; enfin plus de mille coupoles avec leurs croissants de cuivre à leur sommet, et leurs minarets sur leurs flancs. Ce labyrinthe de terrasses fleuries, de grands arbres et de beaux jardins, produit un effet d'autant plus prestigieux que la lumière d'un soleil ardent et les reflets argentés des sept branches sinueuses de la rivière Barradah lui prêtent toute la magie des couleurs. C'est Damas, Al-Cham, comme l'appellent les Arabes, en lui donnant le nom de la Syrie elle-même. »

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 109

la figure # 69

[Oratoire d'Omar dans la mosquée El-Aksa](#) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Quand on entre dans la ville, le coup d'œil est d'abord peu enchanteur, du moins pour un Européen, car Damas est toujours restée pour l'Arabe, la perle de l'Orient. Des rues tortueuses et malpropres, bordées de maisons délabrées aux murailles de boue et de paille ; une poussière aveuglante dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vue, produisent d'abord une assez mauvaise impression, et cette impression ne s'efface que quand on commence à s'acclimater.

Le commerce considérable que fait Damas avec le reste de l'Orient lui donne une animation très grande et un cachet oriental tout spécial. Elle reçoit, par les caravanes venues de Bagdad, les produits de la Perse et de l'Inde, et leur envoie ses célèbres soieries, ses étoffes, ses maroquins, ses cuivres incrustés d'argent.

C'est à Damas qu'il faut aller, je le répète, pour contempler le véritable Orient avec ses éblouissantes couleurs. Les rues de l'antique cité, son curieux bazar, y offrent le plus intéressant et le plus changeant des spectacles. On peut y voir défiler en quelques heures tous les peuples de l'Orient : Persans aux bonnets de fourrures, le

poignard à la ceinture ; Syriens vêtus de manteaux rayés en forme de dalmatique, le front ceint d'un kouffieh retenu par une corde en poils de chameau ; femmes arabes enveloppées des pieds à la tête d'un voile blanc sous les replis duquel scintillent des yeux ardents ; Damasquins couverts d'une robe de soie noire et jaune serrée à la ceinture, le fez rouge ou le turban blanc sur la tête ; soldats turcs, le cimenterre à côté, pèlerins de la Mecque fièrement drapés dans leurs haillons ; cawas consulaires dont l'uniforme bleu disparaît sous les broderies, et qui s'avancent gravement, la courbache à la main ; fonctionnaires ottomans sanglés dans la redingote du Nizam ; guerriers druses à la mine altière, la ceinture hérissée d'armes et montés sur de magnifiques chevaux, dont les selles de maroquin écarlate brodées d'or et d'argent scintillent au soleil ; longues files de chameaux pesamment chargés qu'escortent des marchands venus de Caramanie, de l'Anatolie ou des bords de l'Euphrate : Kurdes, Bédouins, Arméniens, Maronites, juifs et jusqu'à des Grecs de l'Archipel. Toute cette foule bigarrée forme un inextricable fouillis de couleurs éclatantes où se retrouvent toutes les nuances de l'arc-en-ciel, alors que sur les visages se rencontrent toutes les teintes comprises entre le blanc rose le plus clair et le noir d'ébène le plus intense.

Lorsque, du divan d'un café arabe, je contemplais à travers la fumée de mon narghilé ce kaléidoscope étrange, il me semblait par moment qu'une puissance magique avait évoqué pour un instant du sein des ombres toutes les populations asiatiques des temps passés. À Constantinople, sur le pont qui va de Galata à la rive opposée de la Corne d'Or, j'ai vu un spectacle aussi varié peut-être, mais l'élément européen y domine de plus en plus : on y rencontre un mélange de tous les peuples du monde, on n'y trouve plus l'Orient.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 111

la figure # 70

[Tour de Ramleh](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

L'amateur du pittoresque, l'artiste et l'archéologue séjourneront longtemps avec délices à Damas. Il y aurait tout un volume à faire avec les débris d'architecture qu'on peut y observer ; mais ils tombent chaque jour en ruines et bientôt on ne les y verra plus. Dans le faubourg de Meidân, à l'entrée de la route qui va à la Mecque, on rencontre à chaque pas des ruines de mosquées, fontaines, monuments divers qui, bien que ne comptant pas certainement plus de deux ou trois siècles d'existence présentent, en raison du respect des Arabes pour les traditions, des motifs d'ornementation très anciens, et où l'influence persane apparaît fréquemment.

Ce n'est guère qu'à Damas également qu'on peut observer encore des palais construits d'après d'anciens modèles arabes, et qui, par le goût et le sentiment du

confort, me semblent devoir être placés au dessus de nos appartements européens les plus luxueux. Ils subissent malheureusement la loi commune des choses et disparaissent aussi.

J'aurai occasion d'étudier dans un autre chapitre un des palais dont je viens de parler et je ne mentionnerai maintenant parmi les monuments de Damas que le seul édifice vraiment ancien, sa grande mosquée.

Élevée sur l'emplacement d'un temple païen, devenu église chrétienne, elle remonte, au moins en partie, aux premiers temps de l'hégire. Reconstituée après un incendie qui la détruisit en 1069 de notre ère (461 de l'hégire), elle est très inférieure aujourd'hui à ce qu'elle fut autrefois, très inférieure surtout aux mosquées du Caire.

La grande mosquée de Damas est construite sur le même plan que les premières constructions analogues de l'islamisme et se compose comme elles d'une grande cour rectangulaire à portiques, dont un côté est occupé par le sanctuaire et les angles par les minarets. Dans le chapitre consacré aux Arabes en Égypte nous aurons à décrire plusieurs monuments du même type.

Suivant les historiens arabes, le bas des murs de la primitive mosquée était couvert des marbres les plus rares ; le haut des murs, de même que la coupole, de mosaïques ; le plafond était en bois doré, et six cents lampes d'or y étaient suspendues ; les niches à prières étaient garnies de pierres fines.

La plus grande partie de cette ornementation a disparu. Les murs sont recouverts maintenant de belles inscriptions, et les fenêtres garnies de vitraux de couleurs. On voit encore sur quelques points des traces d'anciennes mosaïques.

La mosquée possède trois minarets ; deux sont carrés, le troisième fort gracieux, est octogonal à galeries superposées et se termine en haut par une boule et un croissant. L'un des minarets, celui dit de la Fiancée, passe pour un des plus anciens qui existent, car l'on croit qu'il a été construit au premier siècle de l'hégire. L'autre de forme carrée, porte le nom de minaret de Jésus, parce que Jésus doit, suivant la tradition arabe, descendre sur son sommet le jour du jugement dernier.

L'esquisse qui précède nous montre que dès le début de leurs conquêtes, les Arabes, bien différents en cela des peuples conquérants qui devaient leur succéder, respectèrent toutes les œuvres créées avant eux et ne songèrent qu'à utiliser la civilisation déjà existante et à la faire progresser. Très ignorants tout d'abord, ils surpassent bientôt leurs maîtres. La tactique militaire, l'emploi des machines de siège des Grecs leur étaient inconnus, mais ils apprennent vite ce qu'ils ignoraient et se montrent bientôt plus habiles que leurs adversaires. Les arts et les sciences étaient chez eux dans l'enfance ; mais les nombreuses écoles qu'ils fondent leur permettent d'égaliser, puis de dépasser les peuples qui les avaient précédés. Leurs connaissances en architecture étaient nulles : ils emploient les Byzantins et les Persans comme architectes, mais en modifiant graduellement les monuments au gré de leurs sentiments artistiques, au point de se dégager de plus en plus de toute influence étrangère et d'arriver à s'y soustraire entièrement, comme nous le verrons bientôt.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)

Livre troisième: L'empire des Arabes

## Chapitre II

---

### Les Arabes à Bagdad

#### 1. – Civilisation des Arabes en Orient pendant le khalifat de Bagdad

[Retour à la table des matières](#)

Les deux époques les plus brillantes de la domination des Arabes sont celles du khalifat de Bagdad en Asie et du khalifat de Cordoue en Espagne. Devenus bientôt indépendants l'un de l'autre et séparés par des distances considérables, mais ayant même origine, même religion et même langue, les deux empires progressèrent d'une façon parallèle pendant plusieurs siècles. À une époque où le reste de l'Europe était plongé dans une noire barbarie, les deux grandes cités où régnait l'islamisme étaient des foyers de civilisation éclairant le monde de leur lumineux éclat.

La période brillante de la civilisation des Arabes ne commença aussitôt que leur conquête fut achevée. L'activité qu'ils avaient d'abord dépensée dans leurs combats, ils la tournèrent vers les lettres, les sciences, l'industrie ; et leurs progrès dans les arts pacifiques furent aussi rapides qu'ils l'avaient été dans les arts guerriers.

Nous avons vu que Damas avait remplacé Médine comme capitale de l'empire arabe sous les khalifes omniades. Lorsqu'en 132 de l'hégire (740 de J.-C.) les Abassides arrivèrent au pouvoir, ils résolurent de changer de capitale, et fondèrent

près de Babylone, sur le Tigre, la ville de Bagdad, qui devint bientôt la plus célèbre des cités de l'Orient.

On ne trouve plus, à Bagdad comme en Syrie, des monuments de l'époque des khalifes. Mais les oeuvres scientifiques et littéraires que les Arabes de cette époque ont produites ainsi que les chroniques de leurs historiens, donnent une idée suffisante de leur civilisation au neuvième siècle de notre ère. Les indications que nous allons donner, complétées par les détails que le lecteur trouvera dans les chapitres consacrés à l'histoire des sciences et des arts, éclaireront un côté important de la civilisation arabe, dont l'étude n'avait pas été abordée dans le précédent chapitre.

Ce fut sous le règne d'Haroun-al-Raschid, le célèbre héros des Mille et une nuits (786-809 de J.-C.), et sous celui de son fils el Mamoun (813-833), que Bagdad atteignit le plus haut point de prospérité et devint la plus importante des villes de l'Orient. Le nom d'Haroun était alors célèbre dans les parties les plus reculées du monde connu. La Tartarie, l'Inde, la Chine envoyaient des ambassadeurs à sa cour. Le puissant empereur Charlemagne, véritable souverain d'Occident, qui régnait de l'Atlantique jusqu'à l'Elbe, mais ne régnait que sur des barbares, chargea des ambassadeurs de lui porter ses vœux et de solliciter sa protection pour les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem. Haroun accorda la protection demandée et renvoya les ambassadeurs avec de magnifiques présents. On voyait parmi eux un éléphant richement orné, animal entièrement inconnu en Europe, des perles, des bijoux, de l'ivoire, de l'encens, des étoffes de soie, et enfin une horloge qui marquait et sonnait les heures. Cet instrument excita au plus haut degré l'admiration de Charlemagne et de l'entourage demi-barbare chez lequel le grand homme essayait en vain de faire revivre la civilisation romaine. Personne, à sa cour, ne fut capable, du reste, d'en comprendre le mécanisme.

Monté sur le trône à l'âge de vingt-trois ans, Haroun-al-Raschid s'occupa bientôt d'organiser toutes les parties de son vaste empire. Un système régulier de communications relia toutes les parties de ses États : des relais toujours préparés permettaient aux courriers de franchir rapidement de grandes distances. Un service de pigeons voyageurs avait été également organisé, et fonctionnait exactement comme il fonctionne encore de nos jours entre certaines villes. La direction des postes était alors à Bagdad, comme aujourd'hui en Europe, une des premières charges de l'État.

Chaque province avait un gouverneur relevant de l'autorité centrale. Pour les provinces éloignées, telles que le nord de l'Afrique, ces gouverneurs étaient des vice-rois héréditaires, à peu près indépendants des khalifes, et qui, par la suite, le devinrent complètement.

L'administration des revenus de l'État était très régulière. Les ressources de l'empire se composaient principalement d'un impôt personnel ou capitation, d'une contribution foncière établie sur les biens-fonds, de droits de douanes, du revenu des terres vagues ou incultes, et de l'exploitation des mines. Suivant les chroniqueurs arabes, le total des revenus du khalifat atteignait annuellement 200 millions de francs, somme énorme pour l'époque.

La perception de ces revenus était dirigée par une commission, nommée divan. « Le divan de la perception des impôts, dit Ebn-Khaldoun, est institué pour surveiller la rentrée des revenus de l'État, conserver les droits du souverain, équilibrer les recettes et les dépenses, faire le recensement des troupes, en régler l'entretien et la

solde. On n'emploie à cet effet que les calculateurs les plus habiles, qui prennent le nom d'écrivains du divan : on donne aussi ce nom de divan à l'édifice qui leur sert de lieu de réunion. »

L'administration de l'empire était répartie entre quatre sections, comparables à nos ministères actuels : administration des impôts, chargée de la formation des rôles des contributions ; administration du personnel, chargée de nommer aux emplois de receveurs des contributions ; et enfin, administration du contrôle, des revenus et de l'ordonnancement des dépenses.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 115

la figure # 71

[Mosquée d'Orfa \(Mésopotamie\)](#) ; d'après un dessin de Flandin.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Toutes les décisions du khalife étaient enregistrées et consignées dans des archives afin de pouvoir être consultées par leurs successeurs.

Les fils de ces rouages immenses aboutissaient entre les mains du vizir, sorte de premier ministre sur lequel la plupart des khalifes se reposaient entièrement des soins du pouvoir.

La police municipale était organisée avec autant de soin que l'avaient été les services des postes et des finances. Les marchands étaient réunis en syndicats responsables, chargés de surveiller les transactions commerciales et de réprimer les fraudes.

Le bon état des finances sous les khalifes abassides leur permit d'entreprendre de grands travaux d'utilité publique. Des routes furent construites. Des caravansérails, des mosquées, des hôpitaux, des écoles s'élevèrent de tous cotés et notamment à Bagdad, Bassorah, Mossoul, etc.

L'agriculture et l'industrie prirent également une grande extension. Les vins de Schérad et d'Ispahan acquirent de la célébrité et furent exportés au loin. Des fabriques de fines étoffes s'établirent à Mossoul, à Alep et à Damas. Les mines de sel, de soufre, de marbre, de fer, de plomb, etc., furent exploitées d'une façon méthodique.

L'enseignement public était organisé sur de larges bases. Les professeurs les plus célèbres furent appelés de tous les points de l'univers. L'astronomie, surtout, fut cultivée au point de permettre de tenter des opérations que les Européens n'ont pu aborder qu'à une époque moderne, telles que la mesure d'un arc du méridien. Les



anciens auteurs grecs et latins, surtout ceux traitant de philosophie et de mathématiques, furent traduits et étudiés dans toutes les écoles. L'étude de l'antiquité devint alors aussi générale qu'elle devait l'être en Europe quelques siècles plus tard.

Les Arabes apportèrent dans ces études, si nouvelles pour eux, toute leur ardeur. Bibliothèques publiques, écoles, laboratoires se multipliaient partout, et quand nous étudierons, dans d'autres chapitres, les détails de leur civilisation, nous verrons qu'ils réalisèrent, dans la plupart des sciences, des découvertes importantes.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 116

la figure # 72

[Passage de l'Euphrate à Bin-Hadjik](#) ; d'après un dessin de Flandin.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

L'aperçu qui précède montre que bien peu de temps après leurs conquêtes, les Arabes étaient arrivés à un haut point de culture ; mais une administration savante, des arts aussi compliqués que l'exploitation des mines, l'architecture, etc., ne s'improvisent pas, et des sciences comme l'astronomie s'improvisent moins encore. Notre résumé suffirait à lui seul pour montrer que les Arabes ne firent que continuer une civilisation existant avant eux. Dans les sciences, les arts, les connaissances administratives, etc., ils continuèrent simplement en effet la civilisation gréco-latine, mais la firent considérablement progresser, tandis que les Byzantins, qui transmirent aux Arabes ce précieux dépôt, n'avaient su en tirer aucun parti, et étaient tombés dans la plus triste décadence.

Le désir de s'instruire était si grand chez les Arabes, que les khalifes de Bagdad employaient tous les moyens pour attirer à leur cour les savants et artistes les plus célèbres de l'univers. L'un de ces khalifes alla même jusqu'à déclarer la guerre à l'empereur de Constantinople, pour l'obliger à permettre à un mathématicien renommé de venir enseigner à Bagdad. Artistes, savants, lettrés, de toutes religions et de toute origine : Grecs, Persans, Coptes, Chaldéens affluaient dans la grande cité et en faisaient le véritable centre intellectuel du monde. El Mamoun, le fils d'Haroun « regardait les savants, dit Abulfaradj, comme des êtres choisis par Dieu pour perfectionner la raison : c'étaient les flambeaux du monde, les guides du genre humain. Sans eux, la terre devait retourner à la barbarie primitive. »

Ainsi entourés, les khalifes de Bagdad pouvaient considérer leur cour comme la première du monde. Elle était en même temps la plus brillante. Nous pouvons avoir une idée de ce qu'était le luxe tout oriental de Bagdad, par la description que nous a laissée l'historien arabe Aboulféda de la réception d'un ambassadeur de l'empereur d'Orient par un khalife abasside, en l'an 305 de l'hégire.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 117

la figure # 73

[Vue prise dans Bagdad, près la mosquée Ahmet-Kiaïa](#); d'après un dessin de Flandin.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

« Toute l'armée du khalife était sous les armes, la cavalerie et l'infanterie formaient un corps de seize mille hommes, les grands officiers, vêtus de la manière la plus brillante, ayant des baudriers qui étincelaient d'or et de pierreries, se trouvaient rangés autour de leur chef suprême. On voyait ensuite sept mille eunuques, parmi lesquels on en comptait quatre mille blancs, puis sept cents gardes d'appartements. Des chaloupes et des gondoles, décorées de la manière la plus riche, étalaient leurs banderoles sur le Tigre. La somptuosité régnait partout dans l'intérieur du palais ; on y remarquait trente-huit mille pièces de tapisserie, parmi lesquelles douze mille cinq cents étaient de soie brodée en or ; on y trouvait vingt-deux mille tapis de pied. Le khalife entretenait cent lions avec une garde pour chacun d'eux. Entre autres raffinements d'un luxe merveilleux, il ne faut pas oublier un arbre d'or et d'argent qui portait dix-huit branches, sur lesquelles, ainsi que sur les rameaux naturels, on apercevait des oiseaux de toute espèce : ces oiseaux et les feuilles de l'arbre étaient faits des métaux les plus précieux. Cet arbre se balançait comme les arbres de nos forêts, et alors on entendait le ramage des différents oiseaux. C'est au milieu de tout cet appareil que l'ambassadeur grec fut conduit par le vizir au pied du trône du khalife. »

La puissance militaire des khalifes de Bagdad était en rapport avec l'importance de leur empire. Nous voyons à quel point elle était respectée au-dehors par ce fait, que les empereurs de Constantinople, héritiers de la puissance grecque et romaine, en étaient réduits à leur payer tribut. C'est en vain qu'ils cherchaient à s'y soustraire. Nicéphore, successeur de l'impératrice Irène, ayant écrit au khalife Haroun al Raschid qu'il ne paierait plus le tribut, en reçut une réponse concise et énergique, qui prouve quel mépris inspiraient alors les faibles descendants des Grecs et des Romains. Elle était ainsi conçue :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, Haroun al Raschid, commandeur des croyants, à Nicéphore, chien de Romain : J'ai lu ta lettre, fils d'un infidèle, tu n'entendras pas ma réponse, tu la verras. »

Le « chien de Romain » la vit en effet : Haroun ravagea entièrement les provinces soumises à Nicéphore ; et l'empereur chrétien de Constantinople dut continuer à payer tribut au successeur du prophète.

Les règnes d'Haroun et de son fils sont justement considérés comme l'époque culminante de la puissance politique des Arabes en Orient. Leur empire, en Asie, touchait aux frontières de la Chine; ils avaient refoulé les tribus barbares de l'Afrique jusqu'à l'Éthiopie, les Grecs jusqu'au Bosphore, et, à l'Occident, ils n'avaient que l'océan Atlantique pour borne. En moins de deux siècles, ces vaillantes tribus de l'Arabie, dont la voix de Mahomet avait fait un seul peuple, avaient fondé un empire aussi grand que celui des Romains et cet empire était le plus civilisé et le plus redouté du monde.

Mais les grandes monarchies militaires absolues dépendent entièrement des hommes placés à leur tête. Tant que ces hommes sont d'un génie supérieur, comme Haroun et son fils, elles prospèrent; quand ce sont des hommes médiocres qui les dirigent, elles tombent plus vite encore qu'elles ne s'étaient élevées.

Ce n'eût pas été trop, du reste, d'une dynastie de grands hommes, pour maintenir au khalifat sa puissance devant les dissensions qui allaient naître entre les Arabes des diverses parties de l'empire et l'attitude menaçante des peuples qu'ils avaient pu refouler un instant, mais non détruire. L'Espagne arabe s'était déclarée indépendante; les Berbères allaient bientôt réclamer leur autonomie; les Turcs, qui formaient, à titre d'esclaves, les gardes des khalifes, allaient bientôt commencer à s'emparer, par leurs intrigues, de la puissance que leurs armes devaient conquérir un jour.

Ce ne fut qu'au dixième siècle que s'éteignit la dynastie des khalifes abassides de Bagdad; mais quand elle disparut de l'histoire, sa puissance n'était depuis longtemps qu'une ombre.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 119

la figure # 74

[Vue prise dans Bagdad](#); d'après un dessin de Flandin.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Les Turcs, qui n'avaient d'abord été introduits à Bagdad qu'à titre de prisonniers ou d'esclaves, et que leur belle taille avait fait choisir pour former la garde des khalifes, avaient fini, comme le firent également les Mamelouks en Égypte, par s'imposer au point de s'emparer du pouvoir réel, et à ne laisser à leurs maîtres qu'un pouvoir nominal.

Impuissants à résister à toutes les compétitions qui les entouraient, les khalifes avaient laissé leur empire se démembrer en principautés indépendantes, et quand le dernier des Abassides disparut, Bagdad ne pouvait plus revendiquer d'autre titre que celui d'être encore le premier foyer scientifique et littéraire de l'Orient.

Ce furent les Mongols qui mirent fin à la dynastie des Abassides. Ces Mongols étaient une de ces populations nomades qui forment, avec les Turcs diverses races, notamment les habitants demi-barbares de ce vaste plateau de l'Asie centrale borné au nord par les montagnes qui le séparent de la Sibérie, au sud par la Chine, le Tibet et la mer Caspienne. Suivant les travaux ethnographiques les plus récents, et notamment d'après notre savant ami le professeur Dally, les Turcs feraient partie, avec les Mongols, les Kalmouks et peut-être les Tibétains, d'un groupe abstrait dit mongolique caractérisé surtout par la conformation spéciale de la face, la coloration jaune et blafarde de la peau, la forme cylindrique des cheveux, etc. La ressemblance entre les Turcomans et les Mongols est très réelle aujourd'hui. Elle le fut sans doute autrefois pour les Turcs proprement dits, puisque Raschid-Eldin, dans son Histoire des Mongols écrite au treizième siècle, dit que « Turcs et Mongols se ressemblent d'une manière frappante et furent dans l'origine désignés par le même nom. » Aujourd'hui il serait impossible de reconnaître aucune parenté directe entre les Turcs d'Europe et les Mongols. Cela tient sans doute à ce que les Turcs et les Mongols eux-mêmes ont été transformés par leurs croisements répétés pendant des siècles avec des femmes de race caucasique : des Georgiennes des Circassiennes et des Persanes notamment.

Les Mongols s'emparèrent de Bagdad en 656 de l'hégire (1258 de J.-C.). La ville fut saccagée entièrement et Mostasem, le dernier des Abassides, étranglé, par l'ordre d'Hougalon, chef des vainqueurs. Les richesses furent enlevées, les manuscrits brûlés et jetés dans les eaux du Tigre. « Telles étaient les ressources que les hommes avides d'instruction avaient pu rassembler dans cette ville avant une si terrible catastrophe, dit Kotbeddin-el-Hanifi, que les Mongols ayant jeté dans le Tigre tous les livres des collèges, leur amoncellement forma un pont sur lequel pouvaient passer les gens de pied et les cavaliers ; et l'eau du fleuve en devint toute noire. »

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 120

la figure # 75

[Vue prise dans Bagdad](#) ; d'après un dessin de Flandin.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Mais ces barbares féroces, qui incendiaient les monuments, brûlaient les livres et ravageaient tout autour d'eux, devaient subir à leur tour la civilisation de leurs vaincus. Ce Mongol Houlagou, qui avait saccagé Bagdad et fait traîner sous les murs de la ville le cadavre du dernier des Abassides, fut tellement étonné des merveilles de cette civilisation si nouvelle pour lui, qu'il en devint bientôt un protecteur. À l'école des Arabes, les Mongols se civilisent à leur tour ; ils adoptent leur religion, leur civilisation, protègent leurs artistes, leurs savants ; et nous les retrouverons bientôt, fondant dans l'Inde un puissant empire, dont on peut dire qu'il fut arabe, car c'est la

civilisation des Arabes qui a supplanté celle existant auparavant et qui a régné jusqu'à nos jours.

Bagdad se releva de ses ruines ; mais trois siècles plus tard elle subit la domination des Turcs et tomba alors dans une décadence complète. Bibliothèques, écoles, artistes et savants disparurent pour toujours.

Par suite de sa position commerciale, Bagdad est encore aujourd'hui un centre important, mais c'est une cité moderne où, en fait de monuments du temps des khalifes, on ne trouve que quelques ruines. Les édifices, généralement fort délabrés, qu'on y rencontre aujourd'hui sont relativement modernes, et plus persans qu'arabes. « Sous une épaisse poussière, dit M. Flandin, est enseveli le pied des édifices où se retrouve à peine visible la trace d'Haroun-al-Raschid et de Zobéide. Ça et là, on découvre dans quelques coins de bazars, sur le rivage, au milieu des décombres qui ont perdu leur nom, des pans de murs sur lesquels se lisent avec peine des fragments d'inscriptions coufiques, un minaret dont l'origine ancienne est attestée par sa ruine même, et quelques débris de portail émaillé, dont les mosaïques de couleur se détachent sur un fond de maçonnerie brisée, sans que les Turcs se soucient de la disparition de ces témoins d'une civilisation rivale de celle de Byzance. À l'exception de ces débris aussi rares que dénués d'intérêt, on remuerait vainement la poussière accumulée dans Bagdad. On peut dire que cette grande ville n'a rien conservé qui rappelle ses glorieux khalifes. »

Telle est aujourd'hui Bagdad. La vieille cité des khalifes a été rejointe dans la poussière du passe, Thèbes, Babylone, Memphis et toutes les grandes capitales qui, elles aussi, furent reines du monde, mais ne réussirent à le dominer que par la puissance matérielle de leurs armes alors que, les khalifes qui régnèrent à Bagdad le dominèrent surtout par leur civilisation.

Pour bien apprécier cette civilisation, il faut sortir des généralités auxquelles nous nous sommes limités dans cette partie de notre ouvrage et examiner en détail les oeuvres scientifiques, littéraires, artistiques et industrielles qu'elle a enfantées. C'est là ce que nous ferons dans d'autres chapitres lorsque nous aurons terminé l'exposé sommaire de l'histoire des Arabes dans les diverses contrées occupées par eux. À mesure que nous avancerons dans notre ouvrage nous verrons se dégager nettement deux faits essentiels que nous n'avons fait qu'indiquer jusqu'ici. Le premier est que les Arabes surent créer une civilisation nouvelle avec des éléments empruntés aux Perses, aux Grecs et aux Romains. Le second est que cette civilisation fut si solide qu'elle subjuga jusqu'aux barbares qui tentèrent de la détruire. Les peuples les plus divers de l'Orient contribuèrent à renverser les Arabes, mais tous sans exception, jusqu'aux Turcs eux-mêmes, contribuèrent aussi à propager leur influence. Des races vieilles comme le monde, telles que celles de l'Égypte et de l'Inde, acceptèrent la civilisation, la religion et la langue que leur apportèrent les Arabes ou leurs continuateurs.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)  
Livre troisième: L'empire des Arabes

## Chapitre III

---

### Les Arabes en Perse et dans l'Inde

#### 1. – Les Arabes en Perse

[Retour à la table des matières](#)

Les débris de la civilisation des Arabes, dans les diverses contrées occupées par eux, varient beaucoup d'un pays à l'autre. Son étude reposant sur l'examen des oeuvres scientifiques, littéraires, artistiques ou industrielles qu'ils ont laissées, nous ne pouvons dans chaque chapitre suivre un plan identique. C'est ainsi que pour la Syrie nous nous sommes attaché à l'étude des oeuvres plastiques ; que pour Bagdad, où les documents de cette sorte faisaient défaut, nous les avons remplacés par des détails sur l'organisation politique, les finances, l'administration, etc. Ces matériaux d'informations se complétant l'un par l'autre permettent de juger sous des jours divers la civilisation dont nous voulons retracer le tableau.

Pour un petit nombre de contrées, la Perse notamment, les renseignements que nous possédons sont rares, et nous serons obligés de nous contenter d'indications sommaires. Elles suffisent cependant à prouver que l'influence que les Arabes y ont exercée, de même du reste que celle qu'ils y ont subie, a été très grande.

Lorsque les Arabes arrivèrent en Perse et renversèrent la dynastie des Sassanides, ils se trouvèrent en présence d'une civilisation très vieille, très puissante, et à laquelle ils firent, notamment dans les arts, de nombreux emprunts.

La conquête de la Perse date, comme celle de la Syrie, des premiers temps de l'islamisme. Ispahan était conquise en 645 sous le khalife Omar. Pendant trois siècles, elle resta sous la domination des khalifes d'Orient, et son histoire se confondit un peu avec celle de Bagdad. Elle tomba ensuite sous des dynasties indépendantes éphémères qui se succédèrent jusqu'aux Turcs Seldjucides. Les Mongols, qui les remplacèrent au treizième siècle, furent dépossédés à leur tour par les Turcomans en 1403.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 123

la figure # 76

[Pavillon Tchéel-Soutoun à Ispahan](#) ; d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Ces invasions successives eurent pour résultat la destruction de tous les monuments anciens construits sous les Sassanides et les Arabes. Tous ceux que possédait la ville d'Ispahan notamment, furent entièrement anéantis ; ceux qu'on y voit aujourd'hui remontent au célèbre shah Abbas, prince persan, qui en fit sa capitale l'an 998 de l'hégire (1589 de J.-C.), et reprit aux Turcs la plus grande partie de la Perse. Pendant un siècle, cette contrée sembla devoir recouvrer son ancienne prospérité. En 1739, elle lutta victorieusement contre le grand mogol de l'Inde et l'obligeait à lui céder plusieurs provinces à l'ouest de l'Indus. Elle tomba enfin dans l'anarchie et la décadence. Placée aujourd'hui entre les Russes, qui veulent avancer vers l'Inde, et les Anglais, qui cherchent à s'y opposer, elle est fatalement destinée à servir de champ de bataille à ces deux rivaux, et à tomber entre les mains de celui qui sera le plus fort. Après avoir été dans le passé, le siège de luttes qui devaient donner l'empire du monde au vainqueur, elle semble appelée à jouer dans l'avenir le même rôle encore.

L'influence des Arabes sur les Perses nous est prouvée par le fait que ces derniers ont adopté leur religion et leurs lois, et que leur langue sans être devenue d'un usage général, est cependant très répandue en Perse et y joue un rôle analogue à celui du latin en Europe au moyen âge. Aujourd'hui encore c'est dans des ouvrages arabes que les Persans étudient les sciences, la théologie et l'histoire.

Les débris des oeuvres plastiques laissées par les Arabes en Perse, sont trop rares pour permettre de juger avec précision l'influence réciproque exercée par les deux peuples l'un sur l'autre. Nous ignorons ce qu'était exactement l'architecture persane avant l'islamisme, et ce qu'elle fut pendant la période arabe. Les monuments anciens que nous ont fait connaître divers explorateurs sont tellement ruinés, qu'il est vraiment impossible de se représenter exactement ce qu'ils pouvaient être. Nous savons cependant, par les récits des historiens et les débris existant encore, qu'au temps de ces souverains Sassanides, qui précédèrent les Arabes, les palais étaient très

richement ornés ; qu'on connaissait les coupoles, et qu'on savait recouvrir les édifices de briques émaillées. Nous pouvons compléter ces indications en nous rappelant qu'aux débuts de leurs conquêtes, les Arabes adoptaient, en la modifiant très peu, l'architecture de leurs vaincus. En étudiant les monuments des premiers temps de l'islamisme, on peut donc arriver à en dégager ce qui appartient à l'influence persane. Ce fut surtout pour les décorations de détails, l'application des faïences émaillées, par exemple, que les Arabes firent des emprunts aux artistes persans. Pour les formes d'ensemble, ils furent d'abord guides, au moins en Syrie et en Égypte, par les architectes byzantins. Plus tard, ce furent les Arabes qui firent sentir leur influence sur les Perses, et ces derniers leur empruntèrent la forme de leurs dômes, les ornements en stalactites et divers motifs d'ornementation, tels que les inscriptions. Nous reviendrons du reste sur ces questions dans les chapitres consacrés aux arts arabes.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 124

la figure # 77

[Intérieur d'une mosquée d'Ispahan](#) ; d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Il n'existe actuellement en Perse qu'un bien petit nombre de monuments de l'époque des premiers khalifes arabes, tels que les ruines de la mosquée d'Hamadan, reproduites dans un autre chapitre. Quelques uns de ceux de Meched, qu'a fait connaître M. de Khanikoff, paraissent être également de la même époque ; on y trouve une combinaison étroite des éléments persans et arabes. Les arcades, les minarets coniques n'ayant de galeries qu'au sommet, les décorations en faïences émaillées sont persanes ; les caractères employés comme procédé d'ornementation, les stalactites, les colonnades légères, etc., sont arabes.

La parenté évidente des débris des monuments de la Perse contemporaine des khalifes avec ceux beaucoup plus modernes que fit construire Abbas, à Ispahan, et dont nous représentons les plus importants, montre que les architectes suivaient une tradition ancienne. Nous verrons dans le chapitre consacré à l'histoire de l'architecture chez les Arabes que cette tradition fut cependant graduellement modifiée dans des détails importants, notamment dans la forme des dômes. D'abord surbaissés, puis hémisphérique, ils se rétrécissent ensuite à la base et prennent finalement par l'exagération de ce rétrécissement une forme bulbeuse caractéristique.

Quoi qu'il en soit, le style persan a certainement son originalité. Les minarets coniques, les portes monumentales à ogives évidées latéralement, l'ornementation des murs en faïences couvertes de dessins de couleur sont certainement propres aux persans ; et lorsque nous les retrouverons sur les monuments de l'Inde, nous n'hésiterons pas à les attribuer à l'influence de ces derniers.



Quand les Mongols succédèrent aux Arabes, ils adoptèrent la religion et la civilisation de leurs vaincus; mais en Perse et dans l'Inde, ils employèrent des architectes hindous et persans, qui mélangèrent les différents styles, comme nous allons le voir bientôt. À Samarcande, grande ville aujourd'hui à moitié détruite, dont Tamerlan fit sa capitale en 1404, les ruines montrent que l'influence persane a dominé dans l'architecture. Dans l'Inde, l'influence arabe, du moins au début, fut plus grande. Il paraît démontré que les Mongols n'apportèrent aucun élément nouveau dans l'architecture. Il est évident cependant qu'ils eurent un style particulier et cela par le fait seul qu'ils mélangèrent les différents styles des peuples soumis à leurs lois. Nos gravures en donnent la preuve.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 126

la figure # 78

[Pavillon des miroirs, à Ispahan](#) ; d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Si l'on nous demandait de résumer d'un mot l'influence des Arabes en Perse, nous dirions qu'elle fut très grande sur la religion, les connaissances scientifiques et la langue, mais assez faible sur les mœurs et l'architecture. Loin de transformer radicalement leur antique civilisation au contact de celle de leurs vainqueurs, comme le firent les Égyptiens, les Perses en conservèrent les parties essentielles.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 127

la figure # 79

[Portail de la mosquée du Koutab, près de Delhi, et colonne de fer du roi Dhava](#) ;  
d'après une photographie de Frith.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

## 2. - Les arabes dans l'Inde

[Retour à la table des matières](#)

Les Arabes n'ont pas joué dans l'Inde un rôle politique beaucoup plus important qu'en Perse ; mais leur influence religieuse et civilisatrice a été considérable, et aujourd'hui encore, l'Inde contient près de cinquante millions d'hommes soumis à la loi du prophète.

Dès les premières années de l'hégire (637 de J.-C.), les Arabes commencèrent à se montrer dans l'Inde : des flottes sorties de l'Oman et du Bahreïn s'avancèrent jusqu'aux bouches de l'Indus. En 664, le roi de Caboul est rendu tributaire. En 711, une armée arabe conquiert le royaume de Sind, qui s'étendait à l'est jusqu'au Cachemire, à l'ouest jusqu'à l'Indus et la mer.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 128

la figure # 80

[Tour du Koutab, près de Delhi](#), d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Les établissements des Arabes ne furent pas, du reste, bien importants et ne durèrent que jusqu'en 750. Ils furent alors remplacés par des dynasties hindoues, auxquelles succédèrent des Turcs et des Mongols convertis à l'islamisme. La plus ancienne et la plus importante de ces diverses dynasties fut celle des Ghaznévides, ainsi nommée du nom de son fondateur. Les Ghaznévides commencèrent la conquête de l'Inde vers l'an 1000 de J.-C., et la terminèrent en onze campagnes qui durèrent vingt-cinq ans. La rive orientale de l'Indus, le Cachemire, le Penjab, le royaume de Lahore, Aymir furent définitivement conquis. Les Ghaznévides s'annonçaient partout comme les propagateurs de la religion et de la civilisation arabes, et reçurent du khalife de Bagdad le titre de protecteurs des vrais croyants. Pour la première fois, depuis Alexandre, l'Inde se trouva soumise à des conquérants étrangers. La puissance politique et religieuse de l'islamisme y était solidement fondée, et, sous des dynasties

diverses, devait subsister pendant huit siècles. La puissance politique a disparu, mais la puissance religieuse subsiste encore et ne fait que grandir.

Lorsque les mahométans pénétrèrent dans l'Inde, ils y trouvèrent une antique civilisation, très supérieure à la leur. Ils surent la fondre avec celle qu'ils possédaient ; mais il est remarquable qu'en si peu de temps, ils aient pu répandre leurs croyances dans une grande partie de cette immense contrée.

Les vainqueurs furent frappés d'admiration par les monuments de leurs vaincus. Voici comment Mahmoud le Ghaznévide, dans une lettre adressée à un de ses généraux, parle de la ville de Muttra, déjà célèbre plus de quinze siècles avant l'ère chrétienne : « Cette ville merveilleuse, dit-il, renferme plus de mille édifices, la plupart en marbre, et aussi fermement établis que la foi des croyants, et encore je ne comprends pas dans ce nombre les temples des infidèles. Si l'on calcule l'argent qu'ont dû coûter tous ces monuments, ce ne serait pas trop de l'estimer à plusieurs millions de dinars ; et encore faut-il dire que pareille cité ne pourrait être construite même en deux siècles. Dans les temples païens, mes soldats trouvèrent cinq idoles d'or, dont les yeux étaient formés de rubis d'une valeur de cinquante mille dinars ; une autre idole portait comme ornement un saphir pesant quatre cent miskals, et l'image elle-même produisit à la fonte quatre-vingt-dix-huit miskals d'or pur. Nous trouvâmes, en outre, une centaine d'idoles d'argent, représentant la charge d'autant de chameaux. »

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 129

la figure # 81

[Porte d'Aladin, au Koutabs près de Delhi](#) ; d'après une photographie de Frith.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Des dynasties nouvelles remplacèrent les Ghaznévides, et furent remplacées elles-mêmes par les Mongols. Mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que si ces dynasties n'avaient rien d'arabe par le sang, elles avaient toutes ce lien commun d'être les propagatrices de la civilisation et des croyances Arabes.

Lorsque l'on étudie l'influence des Arabes sur les peuples avec lesquels ils ont été en contact, on constate généralement un des deux résultats suivants : ou bien la civilisation arabe se substitue presque entièrement à celle du vaincu, comme en Égypte ; ou bien elle fusionne avec elle, comme en Perse et dans l'Inde. Dans cette dernière contrée, les deux civilisations se sont si intimement fondues que le dogme religieux lui-même s'en est ressenti ; un troisième élément, l'influence persane, est venu s'y associer plus tard.

L'étude des monuments de l'Inde, à laquelle nous allons nous livrer bientôt, mettra nettement en évidence le degré d'influence des Arabes aux diverses époques et la combinaison de ces trois facteurs. Dans les monuments des premiers temps tels que la porte d'Aladin, l'influence arabe est dominante, l'influence hindoue n'apparaît que dans les détails. Les anciennes pagodes n'étant pas adaptées aux sentiments de la civilisation nouvelle, les disciples du prophète en utilisent seulement quelques parties.

Quelques siècles plus tard, la même influence arabe est vivante encore, mais les Arabes disparaissent de plus en plus de la scène du monde. Les Persans sont bien plus près, et ce sont eux, en définitive, qui l'emportent. Les influences arabe et hindoue se montrent encore, mais à un degré de plus en plus restreint.

La période de transformation que revêt l'étude des monuments de l'Inde postérieurs à l'islamisme, fut assez longue et l'apparition des premiers monuments inspirés par le génie arabe assez tardive. Les nouveaux promulgateurs de la loi du prophète n'étaient pas en effet de race arabe mais bien des Turcs, puis des Mongols, c'est-à-dire des demi-barbares. De même que les barbares qui envahirent le monde romain, ils finirent sans doute par s'assimiler la civilisation de leurs vaincus, mais ils durent nécessairement y mettre longtemps.

Ils y mirent longtemps en effet, et la lenteur de cette adaptation fait bien ressortir la différence fondamentale qui sépare les peuples intelligents à évolution rapide, tels que les Arabes, des peuples inférieurs à évolution lente, tels que les barbares du moyen âge et les hordes asiatiques, également barbares, qui submergèrent l'empire de Mahomet. Avec la civilisation des Grecs, des Romains et des Perses, les Arabes se créèrent presque immédiatement une civilisation nouvelle, bientôt en avance sur celles qui lui avaient servi de fondement. Pour que des barbares pussent utiliser cette civilisation trop élevée pour eux, il fallait qu'ils lui fissent subir des transformations d'abord régressives, et longtemps après seulement progressives, nécessaires pour l'adapter à leurs cerveaux de barbares. Cette opération est naturellement fort lente, car elle implique toute une série d'acquisitions que l'hérédité seule peut accumuler. C'est justement parce que la transformation du barbare en homme civilisé est très lente qu'il a fallu plusieurs siècles aux hordes qui envahirent l'empire romain pour se créer une civilisation avec les débris de celle qu'avait possédée l'ancien monde.

La dynastie des Ghaznévides dura jusqu'en 1186 ; elle fut remplacée par la dynastie des Gourides, d'origine turcomane, dont un des plus remarquables souverains fut Cutb-ud-dîn, qui mourut en 1210, et dota l'Inde, comme nous allons le voir, de monuments remarquables. En 1250, Delhi devint une grande métropole où tous les étrangers, les savants, les artistes étaient sûrs de recevoir l'accueil qu'ils recevaient autrefois à Bagdad. Mais les Mongols commençaient déjà à envahir le nouvel empire. En 1297, Alla-ud-dîn leur livra, sous Delhi, une bataille où cinq cent mille hommes, dit-on, se trouvèrent en présence, et les repoussa.

En 1378, Tamerlan s'empara de Delhi, mais ne fit que la traverser. À la suite de l'anarchie résultant de sa conquête, diverses dynasties indépendantes mais éphémères se formèrent. Enfin, un roi de Caboul, descendant de Tamerlan, s'empara de Delhi en 1517 et y fonda la dynastie des Grands Mongols qui devait régner trois siècles et n'être renversée que par les Anglais.

Nous allons examiner maintenant, suivant notre méthode, les principaux monuments arabes ou mélangés d'art arabe existant dans l'Inde. Cette histoire tracée sur pierre en dira plus au lecteur que de longues dissertations.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 131

la figure # 82

[Tombeau d'Akbar, à Secundra](#); d'après une photographie,

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

*Tour du Koutab.* - Les plus anciens monuments arabes de l'Inde que nous connaissons bien sont de la fin du douzième siècle. Deux des plus remarquables sont la mosquée du Koutab, près de Delhi, construite en 1190 de J.-C., et la tour qui porte le même nom.

La tour du Koutab est une tour cannelée ayant la forme d'un tronc de cône très allongé, ornée sur sa surface d'une ceinture d'inscriptions, d'arabesques, et supportant plusieurs balcons sculptés. Ce monument, qui n'a d'arabe que les ornements et les galeries, fut élevé, ou au moins terminé par Cutb-ud-dîn, d'où le nom de Cutb minar, et par abréviation Koutab, sous lequel il est connu en Europe.

La forme particulière de cette tour indique qu'elle eut pour architecte des Hindous. Elle est considérée dans l'Inde comme une merveille. Sayid Ahmad Khan, dont M. Garcin de Tassy a fait connaître un important manuscrit hindou consacré à Delhi, dit : « qu'on ne saurait décrire convenablement, la grandeur et la beauté de cet édifice et qu'il n'y en a pas de pareil sur la surface de la terre. » Suivant le même auteur, cette tour aurait été commencée par le roi hindou Pithaura, en 1143 de J.-C., et Cutb-ud-dîn n'aurait fait que la continuer.

Auprès du Koutab se trouvent les ruines d'une mosquée, qui est un ancien temple hindou transformé. Sa construction remonte à 587 de l'hégire (1191 de J.-C.).

*Porte d'Aladin.* - La même enceinte qui renferme la tour du Koutab et la mosquée du même nom contient encore plusieurs monuments importants tels que la pagode du roi Pithaura ; mais le plus remarquable de tous est la célèbre porte monumentale, élevée en 1310 de J.-C., par Aladin (Alâ-ud-dîn). Elle est aussi intéressante par son extrême beauté qu'au point de vue de l'histoire de l'art chez les musulmans. C'est un

des plus remarquable monument de l'art arabe existant aujourd'hui ; et je ne vois guère que certaines portes intérieures de l'Alhambra qu'on pourrait lui comparer, si, par leurs menues proportions, ces portes n'étaient pas à l'entrée monumentale d'Aladin, ce qu'est un kiosque à l'égard d'une cathédrale.

Le lecteur qui examinera, avec soin, la gravure très fidèle que nous donnons de ce monument, admirera certainement le merveilleux talent avec lequel les architectes surent, en combinant des éléments de styles très différents, créer une oeuvre des plus harmonieuses et en même temps des plus originales. Les colonnades de l'encadrement de la porte sont hindoues ; la forme des arcades et la plupart des détails d'ornementation sont arabes. L'ensemble rappelle un peu les portes monumentales persanes.

La porte d'Aladin a une solidité en rapport avec ses formes gigantesques. La pierre a été substituée à la brique des palais arabes de l'Espagne et des sculptures taillées dans la pierre ont remplacé les simples moulures de l'Alhambra.

*Mausolée d'Altamsch.* - Auprès de la mosquée du Koutab se trouve le mausolée de l'empereur Altamsch, érigé en 633 de l'hégire (1235 de J.-C.). C'est un édifice du même style que le précédent, et en même temps un des plus anciens monuments arabes de l'Inde.

*Temple de Binderaboun.* - L'influence des Arabes dans l'Inde s'est d'abord manifestée par l'adaptation de motifs arabes à d'anciens monuments. Je me bornerai à en donner un exemple typique en reproduisant une partie du temple de Binderaboun. Le monument appartient au style de l'Inde septentrionale. L'arcade qui surmonte la porte est de style persan arabe.

*Mausolée d'Akbar, à Secundra.* - Les autres monuments de l'Inde, que nous allons mentionner maintenant, appartiennent à la domination mongole.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 133

la figure # 83

[Temple de Binderaboun près de Muttra](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

L'existence politique des arabes était terminée. Ils vivaient encore par leur influence scientifique, artistique et religieuse, mais cette influence était contreba-

lancée par celle des Perses et des Hindous eux-mêmes. Il en résulta une fusion des styles dans laquelle il est facile de reconnaître que l'élément arabe, tout en restant vivant, ne domine plus.

Parmi les monuments les plus remarquables de cette nouvelle époque, il faut citer le mausolée de l'empereur Akbar, à Secundra, près de Delhi, construit vers l'an 1600 environ de l'ère chrétienne. Commencé du vivant d'Akbar, il ne fut terminé que sous l'empereur Shah Jehan.

Akbar, arrière-petit-fils de Tamerlan, fut l'un des plus grands souverains que l'Inde ait possédés ; et, sous son règne, qui dura de 1550 à 1605, elle atteignit un degré de prospérité qu'elle n'a plus connu. Ce fut l'âge d'or de l'architecture dans l'Inde. Ce prince avait, en effet, une véritable passion pour les monuments. À partir de 1560, il consacra dix ans à faire construire dans un désert, près d'Agra, la ville et les palais de Futteh-pore, dont les ruines admirables font songer à ces villes mortes dont nous parlent les *Mille et une nuits*. Fatigué bientôt du climat, il déménagea avec toute la population et abandonna au désert sa capitale nouvelle, ses palais et ses mosquées. Depuis cette époque, cette magnifique cité, que de grands États européens s'honoreraient d'avoir pour capitale, n'a eu pour habitants que des tigres et quelques anachorètes.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 134

la figure # 84

[Le Tâdj Mahal à Agra](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Ce même Akbar ne se bornait pas uniquement à cultiver l'architecture ; il s'occupait beaucoup aussi de questions philosophiques. Assez indifférent en matière de religion, et partant fort tolérant, il eut un jour l'idée de fondre tous les cultes en un seul, et réunit en congrès les prêtres de toutes les religions connues, y compris des missionnaires chrétiens, pour leur exposer son projet. Akbar oubliait malheureusement que chacun de ses auditeurs étant convaincu être en possession de la vérité absolue alors que son voisin était plongé dans l'erreur, aucune conciliation n'était possible. Les seuls arguments qu'échangèrent les sectateurs de ces différents cultes se bornèrent naturellement à d'abondantes invectives. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire qu'une religion ait été fondée par une réunion d'individus discutant froidement suivant les lois habituelles de la raison. Akbar vit ainsi qu'un souverain assez puissant pour faire naître à sa volonté une ville et des palais dans un désert, ne pouvait rien contre ces puissants fantômes qui règnent en maîtres sur le cœur de l'homme.

*Le Tâdj Mahal*, à Agra. - La ville d'Agra possède plusieurs monuments remarquables de l'art hindo-persan-arabe, et notamment le célèbre mausolée Tâdj Mahal, dont la description complète exigerait plus d'un volume. Ce monument fut commencé en 1631 par l'empereur Shah Jehan pour servir de tombeau à une femme de la perte de laquelle il ne pouvait se consoler, et à laquelle il résolut d'édifier le plus beau monument que les hommes eussent jamais connu. Il établit un concours entre tous les architectes de l'Orient, et mit à contribution les contrées les plus éloignées pour obtenir les pierres rares ou précieuses dont cet édifice est construit. On dépensa, dit-on, dans cette oeuvre gigantesque 60 millions, sans compter le travail des ouvriers, qui fut gratuit. 20 000 ouvriers par jour y furent occupés pendant 22 ans, suivant Tavernier. En triplant la somme précédente on n'arriverait certainement pas à construire un monument semblable en Europe.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 135

la figure # 85

[Grande salle octogone et dôme dans l'intérieur du Tâdj.](#)

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

L'édifice, dont nous donnons des dessins exacts, mais tout à fait insuffisants cependant pour en montrer la beauté, est construit en marbre blanc, et s'élève au centre d'une grande plate-forme formant un piédestal de marbre de 5 mètres de hauteur et de 100 mètres de côté. Il porte quatre minarets à ses angles et plonge par une de ses faces dans le fleuve qui baigne ses pieds ; les autres faces dominant des jardins dont la végétation luxuriante leur forme un cadre magnifique. Ces jardins sont entourés d'un mur crénelé. On y pénètre par une porte monumentale de style persan.

Le Tâdj Mahal a des dimensions gigantesques. Le sommet de sa coupole s'élève à plus de 80 mètres au-dessus du sol. Quatre portails de 20 mètres de hauteur lui donnent accès. Au centre de l'édifice se trouve le tombeau de l'épouse chérie de Shah Jehan et de celui de cet empereur.

Tous les voyageurs ont considéré cet admirable monument comme une des merveilles du monde. Voici comment s'exprime notamment un auteur anonyme dont j'ai trouvé, dans le *Magasin pittoresque*, la relation accompagnée d'un dessin fait d'après une miniature indienne presque aussi exact que les photographies.



« Tout est en marbre et du plus beau poli et l'œil ébloui a peine à supporter l'éclat de ces immobiles merveilles quand elles sont inondées de la lumière du jour. Le pâle flambeau de la lune convient mieux à ce magnifique ensemble. - Les pans de marbre fouillés avec une délicatesse incroyable, en fleurs, en feuillages, en rosaces, en arabesques capricieuses : les colonnettes élancées, les riches encadrements, les galeries découpées à jour, véritables dentelles d'albâtre, les mosaïques au fini précieux, aux vives couleurs, les inscriptions en marbre noir, tout ce que l'art pouvait se permettre, il l'a produit avec profusion et avec la perfection la plus complète dans ce lieu enchanté. »

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 136

la figure # 86

Balustrade en marbre blanc ciselé entourant les cénotaphes

de Shah Jehan et de sa femme, au Tâj.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

« Les deux cénotaphes en marbre blanc sont surchargés d'inscriptions et d'ornements combinés avec un art et une élégance extrêmes. Les fleurs en mosaïque qui en bordent toutes les moulures de la base au sommet sont du plus beau travail. Chaque fleur se compose de plus de cent pierres fines et polies dont les couleurs assorties reproduisent celles de la fleur que l'artiste a voulu représenter. Ces pierres fines sont : la lazulite, l'agate, la cornaline, le jaspe sanguin, diverses espèces de quartz, de porphyre, de marbre jaune et doré, etc. Le pourtour de l'octogone et celui des chambres environnantes sont décorés en bas de panneaux sculptés en marbre blanc de 1 mètre 30 de hauteur avec encadrements en mosaïque, les uns représentant des fleurs, les autres des vases avec des fleurs en relief ; on trouve de ces panneaux sculptés au bas des voûtes qui forment les portails d'entrée. Ces portails sont décorés en outre d'inscriptions arabes en marbre noir. »

Ce palais est un des rares monuments musulmans qui aient échappé aux habitudes de destruction méthodique des Anglais ; mais ce fut un pur hasard. Comme il ne rapportait rien, un gouverneur anglais, lord Bentinck, proposa d'en tirer de l'argent en le démolissant et en mettant ses matériaux en vente. Il s'agissait pourtant d'un édifice dont on a dit qu'il valait à lui seul le voyage de l'Inde et qui est certainement un des plus remarquables monuments qui aient jamais été construits par la main des hommes. Mais ce sont là des impressions d'artistes n'entendant rien aux mœurs commerciales. Ces dernières envahissent assez vite le monde pour qu'on puisse déjà pressentir une époque où la Vénus de Milo sera vendue pour fabriquer du mortier.

*Moti Musjid, ou mosquée des Perles, à Agra.* - Parmi les monuments remarquables d'Agra, je citerai encore la Moti Musjid, qui appartient au style de l'époque de Shah Jehan. Elle fut élevée par ce souverain en 1656. L'évêque Hébert disait, après l'avoir visitée, être humilié de voir que jamais les architectes de sa religion ne sauraient rien faire d'égal à ce temple d'Allah.

*Jumma Musjid, à Delhi.* - La ville de Delhi renferme plusieurs monuments de l'art mahométan de l'époque des Mongols, dont nous allons énumérer sommairement quelques-uns. Nous citerons d'abord la Jumma Musjid, ou grande mosquée, construite en 1060 de l'hégire (1650 de J.-C.). Ce magnifique monument est placé sur le sommet d'une immense esplanade, à laquelle conduisent de gigantesques escaliers aboutissant à une porte monumentale de style persan. La mosquée est bâtie en grès rouge ; la façade est couverte de marbres blancs et noirs très intelligemment combinés. Comme dans les monuments précédents, les arts hindou, arabe et persan y sont amalgamés. Notre gravure donne une idée suffisante de sa forme extérieure.

*Palais du grand Mongol, à Delhi, ou Fort de Shah Jehan.* - Ce palais, construit par Shah Jehan, fut terminé en 1058 de l'hégire (1640 de J.-C.). Il passait pour le plus beau palais musulman existant dans l'Inde et dans la Perse. Les mosaïques des salles faisaient de chacune d'elles une véritable pièce d'orfèvrerie.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 138

la figure # 87

[Jumma-Musjid, grande mosquée de Delhi](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Épargné par les barbares qui ont, à plusieurs reprises, pillé Delhi, ce palais célèbre, une des plus riches merveilles du monde, n'a pas trouvé grâce devant les Anglais. Ils ont détruit toutes les parties qui ne pouvaient pas être utilisées, et ont bâti avec ses matériaux et à sa place de belles casernes. Ils n'ont respecté que les salles qui pouvaient leur être de quelque utilité. Ces dernières étant ornées de mosaïques et d'ornements trop délicats pour qu'on pût les nettoyer facilement après qu'elles eurent été transformées en écuries, ou en dortoirs pour les soldats, on recouvrit soigneusement leurs parois d'un badigeonnage à la chaux. Cet acte de véritable sauvagerie, dont eût rougi le plus brutal des barbares, causa une telle explosion d'indignation, que les nouveaux maîtres de l'Inde durent se résigner à gratter le produit de leur petit travail. Ce qu'ils ont ainsi épargné suffit à donner une idée de ce que le palais pouvait être avant sa destruction, et le lecteur pourra en juger facilement par la reproduction de

l'une des salles que nous donnons dans cet ouvrage : « L'intérieur, dit M. Rousselet, est d'une richesse inouïe, les piliers, les arches, les cordons de la voûte sont brodés de merveilleuses arabesques dessinées avec des pierres précieuses incrustées dans le marbre. Le soleil se jouant à travers les arcades sur ces ravissantes mosaïques semble donner la vie à ces guirlandes de fleurs de lapis-lazuli, d'onyx, de sardoines et mille autres pierres fines. »

Ce palais célèbre a été visité au temps de sa splendeur par deux Français, l'un médecin, Bernier, l'autre orfèvre, Tavernier. Leurs descriptions, publiées en 1670 et 1677, donnent les détails des richesses qu'il contenait. L'orfèvre Tavernier eut l'autorisation d'examiner et de dessiner toutes les pierres précieuses du grand Mongol. Il a donné l'estimation et les dessins les plus importants dans son livre. Le palais contenait sept trônes recouverts de diamants. Le plus important de ces sept trônes est estimé par lui à *cent soixante millions cinq cent mille francs*.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 139

la figure # 88

[Intérieur de l'une des salles du palais des rois Mogols à Delhi](#) ;  
d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Il est facile, avec les documents que nous venons d'énumérer et les descriptions laissées par les anciens auteurs, de se faire une idée de ce que devait être la cour des souverains de l'Inde à une époque correspondant à peu près à celle où régnait en France le roi Louis XIII. Le voyageur qui approchait de Delhi apercevait de loin, se profilant sur l'azur du ciel, une forêt de coupôles et de minarets. Après avoir pénétré dans la ville il contemplait des centaines de palais et de monuments aux formes féériques recouverts d'émaux de toutes couleurs dont la peinture seule pourrait redire la majestueuse beauté. Pour voir le maître de tant de merveilles, il n'avait qu'à s'informer de l'heure à laquelle le souverain se rendait à la mosquée et pouvait, en attendant, jeter un coup d'œil sur des jardins, ou des kiosques, couverts de mosaïques et ouvrages comme de la dentelle, se détachaient sur le fond sombre de bosquets de jasmins, d'orangers, de citronniers, d'arbres odorants inconnus à nos climats, et reflétaient leurs masses de marbre dans des bassins aux eaux profondes.

Pendant qu'il admirait ces choses merveilleuses en se disant que les génies des *Mille et une nuits* n'avaient jamais rien pu créer de plus beau, le bruit de milliers de cymbales éclatant dans le silence annonçait que l'empereur allait venir. De la porte monumentale du palais sortaient bientôt une foule de serviteurs vêtus de pagnes aux brillantes couleurs, de guerriers aux armures étincelantes, d'esclaves à la peau bron-

zée, aux chevilles entourées d'anneaux d'argent, soutenant des palanquins finement ouvragés abrités par des parasols de velours. Puis, au milieu d'un cortège de cavaliers hindous, persans et turcomans dont les cimenterres d'acier flamboyaient comme des flammes, de grands seigneurs et des dignitaires vêtus de costumes resplendissants d'or, d'argent et de pierreries, s'avançait d'un pas majestueux un éléphant gigantesque portant, sous un dais de soie semée de diamants et d'émeraudes, le tout-puissant empereur. La foule se prosternait devant ce grand Mogol, ombre vivante et redoutable de Dieu sur la terre, seigneur absolu de quinze royaumes : roi d'Agra, de Delhi, de Caboul, de Lahore, de Guezerat, de Malvate, du Bengale et d'Aymir, maître souverain de l'empire des Indes. À ses côtés, des courtisans agitaient des éventails de plumes de paon émergeant de longues gaines ciselées incrustées de pierreries ; et, sur cette pompe asiatique, éblouissante de couleur et d'éclat, un soleil radieux lançait des pluies d'or.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)

Livre troisième: L'empire des Arabes

## Chapitre IV

---

### Les Arabes en Égypte

#### 1. – L'Égypte au moment de l'invasion des Arabes

[Retour à la table des matières](#)

L'étude des Arabes en Égypte présente un intérêt considérable. Ce pays est un de ceux où ils ont séjourné le plus longtemps, fondé un de leurs plus importants empires et où leur influence a été la plus considérable. Rien n'est plus frappant que de voir ces descendants des antiques Égyptiens, qui avaient résisté à l'influence, si puissante pourtant des Grecs et des Romains, adopter la civilisation, la religion, la langue de leurs envahisseurs, au point de devenir complètement Arabes. En Perse et dans l'Inde, la civilisation arabe s'était mélangée à la civilisation ancienne, mais sans la détruire ; en Égypte, l'antique civilisation des Pharaons, de même que celle des Grecs et des Romains superposée à elle dans un petit nombre de villes disparut entièrement devant la nouvelle civilisation créée par les disciples du prophète.

L'étude des œuvres plastiques des Arabes en Égypte prouvera combien cette substitution a été complète. Bien que le pays fût couvert de nombreux monuments anciens, les Arabes ne leur ont rien emprunté.

Au point de vue ethnographique, l'étude des Arabes en Égypte présente également un intérêt très grand. Nous l'avons montré dans un précédent chapitre, en faisant voir que, malgré leur croisement, les deux peuples ne donnèrent pas naissance à une race intermédiaire. Devenus Arabes par la langue, la religion et tous les éléments de la civilisation, les Égyptiens ne le devinrent pas par le sang. La ressemblance étroite qui existe aujourd'hui entre le fellah des bords du Nil et les figures de ses ancêtres gravées sur les monuments du temps des Pharaons, prouve que le sang de l'ancienne race a gardé toute sa puissance.

Lorsque les Arabes arrivèrent en Égypte, ils y trouvèrent des conditions de milieu et d'existence fort différentes de celles qu'ils avaient connues en Arabie et en Syrie : civilisation, population, sol et climat, tout était nouveau pour eux.

Pour comprendre les causes de la rapidité de la conquête de l'Égypte par les Arabes et de l'action qu'ils y exercèrent, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur l'histoire de cette contrée et sur les conditions d'existence particulières qu'elle présente.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 142

la figure # 89

[Arabes des bords du Nil \(haute Égypte\)](#) ; d'après une photographie instantanée de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Les recherches modernes font remonter à 7 ou 8 000 ans certains monuments des anciens Égyptiens. Si loin pourtant qu'on ait pu remonter dans l'histoire, on voit ce peuple en possession d'une civilisation avancée.

Son origine nous est absolument inconnue, mais nous savons qu'elle fut antérieure à toutes celles qui fleurirent sur les rives de la Méditerranée et qu'elle existait sur les bords du Nil bien des siècles avant que les peuples de Grèce vinssent lui emprunter ses croyances et ses arts.

Lorsque les recherches modernes firent revivre l'ancienne Égypte, on crut d'abord qu'elle n'avait jamais changé ; mais un examen plus attentif des monuments des diverses époques a montré qu'elle avait subi la loi commune de l'évolution des choses. Sa civilisation est cependant une de celles qui se sont modifiées le plus lentement. Tout semble fixe et éternel dans ses temples aux pylônes gigantesques, dans ses pyramides qui ont défié les âges, dans ses momies qui bravent les lois du temps et jusque dans ses institutions sociales qui interdisaient tout changement.

On comprend qu'un peuple possédant une civilisation semblable ne devait pas subir facilement l'influence de maîtres étrangers. Les conquérants se succédaient : il restait invariable, et on les regardait passer. Les Grecs et les Romains conquièrent l'Égypte, mais ils renoncèrent eux-mêmes à lui imposer leur influence. Les monuments, commencés par les Égyptiens, continués sans changement de style sous les Ptolémées et les Césars, prouvent combien l'ancienne civilisation resta vivante à travers les âges.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 143

la figure # 90

[Palmiers de Gizèh](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Lorsque les Arabes apparurent sur la scène du monde, l'Égypte était devenue depuis plusieurs siècles la proie de conquérants divers. Elle avait été envahie 332 ans avant J.-C. par Alexandre, qui en avait chassé les Perses et avait fondé Alexandrie. En 306, un des généraux du conquérant, Ptolémée Soter, s'était proclamé roi d'Égypte et avait fondé une dynastie qui dura 274 ans, et dont le dernier souverain fut la célèbre Cléopâtre. L'an 30 avant J.-C., après la bataille d'Actium, où Cléopâtre et Antoine avaient été vaincus par Octave, l'Égypte était devenue province romaine. Enfin, lors du partage de l'empire romain, à la mort de Théodose, en 395, elle fit partie de l'empire d'Orient, et y resta jusqu'à l'an 640 de J.-C., époque de l'invasion des Arabes.

Sous les Ptolémées, l'Égypte avait continué ses anciennes traditions et vécu très prospère. Alexandrie était devenue un puissant foyer d'activité commerciale et intellectuelle. L'architecture produisait des monuments importants dans le style de ceux des Pharaons. Quelques-uns, tels que ceux de l'île de Philae, subsistent encore et nous prouvent, comme nous le faisons remarquer plus haut, que tous les *conquérants nouveaux* avaient accepté les traditions égyptiennes. En dehors des villes gréco-romaines, comme Alexandrie, l'influence de tous ces maîtres divers ne se fit que bien faiblement sentir.

Lorsque le christianisme devint la religion officielle de Constantinople, l'empereur Théodose fit abattre, en 389, tous les temples et statues des anciens dieux de l'Égypte, et tout ce qui pouvait rappeler ces derniers. Les monuments trop solidement construits pour pouvoir être détruits facilement eurent leurs inscriptions et leurs personnages martelés.

L'Égypte est encore couverte des débris de cette fanatique dévastation. Ce fut un des plus tristes actes d'intolérance et de vandalisme qu'ait connus l'histoire. Il est

regrettable d'avoir à constater qu'un des premiers actes des propagateurs de la religion nouvelle, qui venait de remplacer les anciens dieux de la Grèce et de Rome, fut la destruction de monuments que la plupart des conquérants avaient respectés depuis cinq mille ans.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 144

la figure # 91

[Ile de Rodah au Caire](#) (Ebers).

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Cet acte de vandalisme entraîna comme conséquence rapide l'anéantissement de la civilisation égyptienne. La science des hiéroglyphes se perdit entièrement et ne fut retrouvée que de nos jours. L'Égypte devint forcément chrétienne, mais elle tomba dans un état de décadence, qui ne fit que s'accroître chaque jour jusqu'à l'arrivée des Arabes.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 144

Planche couleurs # 5

[GRANDE MOSQUÉE D'ISPAHAN](#). D'après un dessin de Coste.

Gravure d'une grande beauté [JMT]

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Quand la conquête de l'Égypte fut tentée par le lieutenant du deuxième successeur de Mahomet, elle avait pour maître l'empereur de Constantinople, Héraclius. Son état était des plus misérables, elle était devenue le champ de bataille de nombreuses sectes chrétiennes qui pullulaient à cette époque, s'excommuniaient réciproquement et se livraient d'éternels combats.



Ensanglantée chaque jour par les dissensions religieuses, ruinée par les exactions des gouverneurs, l'Égypte professait une haine profonde pour ses tristes maîtres, et devait recevoir comme libérateurs ceux qui l'arracheraient aux mains des empereurs de Constantinople. C'est aux Arabes que fut réservé ce rôle.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 145

la figure # 92

[Vue du Caire](#) ; d'après une photographie.

On voit la mosquée de Kaït bey au premier plan.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),

section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :

La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Telle était la situation de l'Égypte au moment où parurent les disciples du prophète. Il nous reste à examiner maintenant les conditions d'existence particulières que cette contrée présente.

Pour connaître ces conditions d'existence ainsi que les caractères de la race qui habitait la terre des Pharaons, nous n'avons qu'à nous transporter sur les rives du Nil. Le sol de l'Égypte est tellement spécial, le milieu tellement identique à lui-même depuis les temps les plus reculés de l'histoire, que la vie semble y revêtir des formes immuables. Décrire l'Égypte et les populations du Nil d'aujourd'hui, c'est les montrer telles qu'elles étaient lorsque les Arabes apparurent dans cette contrée.

L'Égypte, nul ne l'ignore, est uniquement constituée par l'étroite vallée formée en plein désert par le Nil. Depuis la première cataracte, c'est-à-dire depuis la frontière de la Nubie. Jusqu'à la mer, cette bande de terre présente une longueur d'environ 200 lieues en ligne droite, et de plus de 300 en suivant tous les contours du fleuve.

Resserrée à sa partie supérieure au point de n'avoir que 5 kilomètres de largeur, la vallée du Nil atteint 20 à 25 kilomètres dans sa partie moyenne, et ne se développe en une vaste plaine que dans la région où le fleuve approche de son embouchure. Il se divise alors en deux branches écartées en forme de V. Entre ces deux branches se trouve une plaine nommée delta, par suite de sa ressemblance avec la lettre grecque de ce nom. Le triangle ainsi formé a 40 lieues environ dans sa plus grande longueur et 60 dans sa plus grande largeur, c'est-à-dire du côté de la mer.

La terre d'alluvion qui constitue l'Égypte est d'une fertilité extrême ; elle n'a besoin que d'être arrosée pour être fécondée ; et le Nil, en débordant, se charge lui-même de cet arrosage. Un système d'irrigation, contemporain sans doute des premiers Pharaons, permet de répandre les eaux sur toutes les parties du sol que le Nil n'atteint pas lui-même.

La fertilité de ce sol merveilleux est telle, qu'il donne sur beaucoup de points trois récoltes par an. Ces récoltes sont obtenues presque sans travail, car le sol n'a pas besoin, le plus souvent d'être labouré, pour recevoir la semence qu'on lui confie. Il produit cependant beaucoup plus que partout ailleurs : la terre rapporte, en effet, pour le froment quinze fois le produit de sa semence, alors que dans nos provinces françaises le produit varie entre quatre et dix fois seulement <sup>1</sup>.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 147

la figure # 93

[Le Caire. Vue de la citadelle et de la mosquée Mehemet Ali](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Sous le chaud climat de l'Égypte <sup>2</sup>, l'alimentation n'a pas besoin d'être abondante, les vêtements bien chauds, ni les demeures bien closes ; aussi la vie y est-elle facile <sup>3</sup>. La nourriture du fellah se borne à quelques morceaux de galette plate desséchée, faite de farine et d'eau, et à quelques fruits et légumes. Sa maison est une modeste cabane faite simplement de limon du Nil mélangé de paille. Son vêtement se réduit à une grande chemise de toile bleue. Pour les enfants, ce costume déjà très simple est supprimé entièrement, et jusqu'à 14 ou 15 ans, ils vont entièrement nus. Cette simplification s'étend du reste souvent aux hommes : j'ai fréquemment rencontré dans la haute Égypte, et notamment sur les frontières de la Nubie, des laboureurs dont l'unique costume consistait en une ceinture d'étoffe de quelques centimètres de largeur passée

<sup>1</sup> D'après des renseignements que j'ai recueillis dans la haute Égypte auprès de plusieurs négociants, les terres rapporteraient en moyenne 12 % tous frais payés. Le prix des céréales est cependant assez bas pour qu'il y ait intérêt à les expédier en Angleterre, bien que les prix de transport dépassent souvent 30 % de leur valeur.

<sup>2</sup> Dans la haute Égypte il ne pleut presque jamais et la température, même en hiver, est toujours très élevée. J'ai relevé en novembre et décembre 1882 la température jour par jour à midi entre Siout et Thèbes. Le minimum du thermomètre à l'ombre a été de 19° 4, le maximum 27° 3.

<sup>3</sup> Elle l'a été du moins jusqu'au jour où les Turcs et plus tard les Européens se sont abattus sur le fellah. Après ne lui avoir laissé de ses récoltes que le strict nécessaire pour l'empêcher de mourir de faim, on a commencé à entamer ce strict nécessaire, bien peu de chose pourtant, et aujourd'hui la plupart des paysans en sont réduits à se nourrir exclusivement d'herbages. Ils jouissent en échange des bienfaits de la civilisation, bienfaits consistant pour eux à savoir qu'il y a bien loin, bien loin, une grande ville, appelée le Caire, où il y a de belles rues et des gens très riches. Bien que la population des rives du Nil soit d'une douceur et d'une résignation qui dépassent ce qu'on pourrait croire, elle a accueilli avec une explosion d'enthousiasme facile à comprendre le mouvement insurrectionnel récent qui prenait comme drapeau l'expulsion de tous les étrangers. Le fellah qu'on oblige, à coups de trique, à travailler sans relâche pour enrichir des spéculateurs financiers turcs et européens généralement fort véreux, l'Hindou réduit à la plus noire misère par les nouveaux maîtres de l'Inde, doivent se dire parfois que les nations civilisées modernes poussent l'art d'exploiter les peuples qu'elles envahissent à un degré qui eût rendu jaloux ces tyrans des vieux âges dont parle avec indignation l'histoire.

autour de la taille. De nos jours, où la vie a pourtant très renchéri, la dépense annuelle totale d'un paysan égyptien, en y comprenant tout son vêtement, varie, suivant sa position, de 70 à 120 francs. La journée d'un travailleur des champs dépasse rarement 50 centimes. À Louxor, mon guide Achmet, qui appartenait déjà à la partie un peu élevée de la population, m'a assuré qu'il vivait très convenablement, lui, sa femme et quatre enfants, avec 400 francs par an.

Les procédés de culture et d'exploitation, en Égypte, sont restés aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps des Pharaons, et on n'entrevoit pas qu'il puisse y avoir avantage à les modifier. Les méthodes les plus savantes de culture seraient inutiles dans une contrée où le Nil et le soleil dispensent d'engrais et de labourage.

L'aménagement de plus en plus perfectionné des eaux du fleuve par la multiplication des canaux est le seul point qu'on puisse améliorer, et qu'il y ait du reste utilité d'améliorer. Toutes les parties de l'Égypte où on peut amener de l'eau du Nil sont par ce seul fait soustraites au désert et rendues fertiles.

Une aussi riche contrée devait produire une impression profonde sur des peuples venus des arides déserts de l'Arabie. Les deux lettres suivantes échangées entre Omar et son lieutenant Amrou montrent à quel point ils appréciaient leur conquête.

Le khalife Omar, successeur d'Abou-Bekr, à Amrou, son lieutenant.

« Amrou, ce que je désire de toi à la réception de la présente, c'est que tu me fasses un tableau de l'Égypte assez exact, pour que je puisse m'imaginer voir de mes propres yeux cette belle contrée. Salut. »

Réponse d'Amrou :

« O prince des fidèles, peins-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes, dont l'une a la forme d'un monticule de sable, et l'autre celle du ventre d'un cheval maigre, ou bien du dos d'un chameau.

Telle est l'Égypte : toutes ses productions et toutes ses richesses depuis Isoar jusqu'à Mancha (depuis Assouan jusqu'aux frontières de Ghaza) viennent d'un fleuve béni, qui coule avec majesté au milieu d'elle ; le moment de la crue et de la diminution de ses eaux est aussi réglé que le cours du soleil et de la lune.

Il y a un temps fixe où toutes les sources de l'univers viennent payer à ce roi des fleuves un tribut auquel la Providence les a assujetties envers lui. Alors les eaux augmentent, elles sortent de leur lit, et elles arrosent la surface de l'Égypte pour y déposer un limon productif.

Il n'y a plus de communication d'un village à l'autre que par le moyen de barques légères, aussi innombrables que les feuilles du palmier.

Ensuite, lorsqu'arrive le moment où les eaux cessent d'être nécessaires à la fertilisation du sol, ce fleuve docile rentre dans les bornes que le destin lui a prescrites, pour laisser recueillir les trésors qu'il a cachés dans le sein de la terre.

Un peuple protégé du ciel, et qui, semblable à l'abeille, ne paraît destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même du fruit de ses peines et de ses sueurs, ouvre légèrement les entrailles de la terre, et y dépose des semences, dont il attend la prospérité de la bienfaisance de cet être suprême qui fait croître et mûrir les moissons ; le germe se développe, la tige s'élève, son épi se forme par le secours d'une rosée bénigne qui supplée aux pluies, et qu'entretient le suc nourricier dont le sol s'est abreuvé.

À la plus abondante récolte succède tout à coup la stérilité. C'est ainsi que l'Égypte offre successivement, ô prince des fidèles, l'image d'un désert aride et sablonneux, d'une plaine liquide et argentée, d'un marécage couvert d'un limon noir et épais, d'une prairie verte et ondoyante, d'un parterre orné des fleurs les plus variées, et d'un vaste champ couvert de moissons jaunissantes. Béni soit à jamais le nom du Créateur de tant de merveilles !

Trois déterminations contribuent essentiellement à la prospérité de l'Égypte et au bonheur de ses enfants ! La première est de n'adopter aucun projet tendant à augmenter l'impôt ; la seconde, d'employer le tiers des revenus à l'augmentation et à l'entretien des canaux, des digues et des ponts, et la troisième de ne lever l'impôt qu'en nature sur les fruits que la terre produit. Salut. »

Le fleuve qui fait la fortune de l'Égypte en fait aussi parfois la misère. Lorsque l'inondation ne s'élève pas à un niveau suffisant, une cruelle famine sévit sur le pays. Si la sécheresse dure plusieurs années, beaucoup de cultivateurs n'ont d'autres ressources que de mourir de faim. Les historiens arabes nous ont conservé le récit d'une épouvantable famine, survenue en 462 de l'hégire (1069 de notre ère), pendant la domination arabe. Depuis cinq ans, la crue du Nil avaient été insuffisante, et plusieurs guerres avaient empêché de faire venir du blé du dehors. La famine devint telle qu'un œuf se vendait 15 francs, un chat 45 francs. On mangea d'abord les dix mille chevaux ou chameaux du khalife. Le vizir s'étant rendu un jour à la mosquée, monté sur une mule, fut jeté à bas de sa monture, et cette dernière mangée, sous ses yeux ; on exécuta les auteurs de cette agression, mais leurs cadavres furent également mangés. La famine continuant toujours, les habitants se dévorèrent entre eux ; les femmes et les enfants qui se risquaient à sortir, étaient aussitôt saisis au passage et dévorés vivants malgré leurs hurlements. On montra pendant longtemps une femme qui avait été délivrée, après avoir été partiellement mangée, et avait eu la chance de survivre à cette opération.

## 2. - Conquête de l'Égypte par les Arabes

[Retour à la table des matières](#)

Ce fut l'an 18 de l'hégire (639 de J.-C.) qu'Amrou, lieutenant du khalife Omar, pénétra en Égypte. Nous avons dit déjà combien sa conduite envers la population envahie fut habile. Laissant aux Égyptiens leur religion, leurs lois, leurs usages, il ne leur demanda en échange de la paix et de la protection qu'il leur assurait, que le paiement régulier d'un tribut annuel de 15 francs par tête. Ces conditions furent acceptées avec empressement. Il n'y eut qu'une partie de la population composée de Grecs, c'est-à-dire les soldats, les fonctionnaires et le clergé, qui refusa de se soumettre aux envahisseurs. Réfugiés à Alexandrie, ils y soutinrent un siège de quatorze mois qui coûta la vie à vingt-trois mille Arabes.

Malgré ces pertes importantes, Amrou se montra très indulgent pour les habitants de la grande cité ; il leur épargna tout acte de violence et ne chercha qu'à se concilier leur affection, en recevant toutes leurs réclamations et tâchant d'y faire droit. Il fit

réparer les digues et les canaux et consacra des sommes importantes aux grands travaux publics. Quant au prétendu incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, un tel vandalisme était tellement contraire aux habitudes des Arabes, qu'on peut se demander comment une pareille légende a pu être acceptée pendant si longtemps par des écrivains sérieux. Elle a été trop bien réfutée à notre époque, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Rien n'a été plus facile que de prouver, par des citations fort claires, que, bien avant les Arabes, les chrétiens avaient détruit les livres païens d'Alexandrie avec autant de soin qu'ils avaient renversé les statues, et que par conséquent il ne restait plus rien à brûler.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 150

la figure # 94

[Intérieur de la mosquée d'Arnrou](#) ; d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Cette prise d'Alexandrie était aussi importante pour les Arabes que celle de Jérusalem. Elle leur assurait la conquête définitive de l'Égypte et devenait pour eux une puissante source de richesse en même temps qu'un solide point d'appui pour de nouvelles conquêtes.

Pour comprendre l'importance de la prise d'Alexandrie et le retentissement qui en résulta dans le monde, il est utile d'indiquer brièvement ce qui qu'était cette cité à l'époque de l'apparition des Arabes en Égypte.

Depuis sa fondation par Alexandre (332 ans avant J.-C.), jusqu'à sa conquête par Amrou, c'est-à-dire pendant mille ans, Alexandrie avait été une des premières villes du monde. Centre du commerce de toute la Méditerranée, elle pouvait être considérée comme la seconde ville de l'empire d'Orient. Constantinople seule, l'emportait sur elle. Sous les Ptolémées, Alexandrie avait attiré les savants et les philosophes les plus renommés du monde ; elle possédait les bibliothèques et les écoles les plus célèbres ; mais cette prospérité scientifique ne dura pas longtemps, et quand les Romains, conduits par César, y débarquèrent, 48 ans avant J.-C., elle languissait depuis longtemps.

Sous la domination romaine, Alexandrie reprit un nouvel essor, et devint bientôt la seconde ville de l'empire romain ; mais cette prospérité devait être éphémère encore. Elle se laissa envahir par la manie des querelles religieuses, et, à partir du troisième siècle, les émeutes, les révoltes s'y succédèrent constamment, malgré les sanglantes répressions des empereurs. Quand le christianisme devint la religion officielle, l'empereur chrétien, Théodose - et non le khalife Omar, - fit détruire, comme nous l'avons dit, tous les temples, statues et livres païens.

Sous les empereurs de Constantinople, Alexandrie ne fit que décroître, mais son importance commerciale était encore très grande, et elle possédait assez de débris remarquables pour avoir émerveillé le lieutenant d'Omar.

Jamais les Arabes n'avaient vu de ville si régulière. Nous n'avons pas de détails exacts sur l'état de la cité à cette époque ; mais nous savons parfaitement ce qu'elle était au deuxième siècle de l'ère chrétienne, et si les monuments avaient été en partie détruits, le plan ne pouvait pas avoir notablement changé. La ville couvrait alors un rectangle de 5,000 mètres de long sur 1,800 de large, dans lequel étaient tracées des rues se coupant à angles droits. Une de ces rues séparait la ville en deux parties.

Parmi les monuments dignes d'attention, on remarquait un vaste arsenal, des palais splendides, le temple de Neptune, dont les colonnes attiraient de loin les regards des navigateurs ; le Timonium, où, après sa défaite d'Actium, Antoine rêva de finir ses jours en misanthrope ; le Cesareum, où logea César lors du siège qu'il soutint ; deux obélisques et bien d'autres monuments remarquables. Le long des quais se trouvait l'Emporium, où se vendaient les marchandises venues de tous les points du monde connu, le Museum, où se trouvait la fameuse bibliothèque, alors la plus grande du monde. À cette époque de décadence, l'on n'y rencontrait que des savants occupés uniquement de thaumaturgie, de grammaire, d'étymologie et de subtilités religieuses. Sur une colline, où s'élève aujourd'hui la colonne de Pompée, se dressait le Serapeum, temple aux pylônes massifs et aux statues colossales de granit.

En face d'Alexandrie se trouvait l'île de Pharos, où s'élevait le fameux phare en marbre blanc dont les feux se voyaient à 10 lieues en mer et qui comptait parmi les sept merveilles du monde. L'île était jointe à la terre ferme par une chaussée de 1,200 mètres.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 152

la figure # 95

[Cour intérieure, fontaine et minaret de la mosquée de Touloun](#) (Ebers).

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Aussitôt qu'Alexandrie fut prise, Amrou y établit une garnison, puis retira ses troupes et les envoya camper dans l'intérieur de l'Égypte. Elles choisirent, sur le bord du Nil, une position où avait déjà été posée la tente d'Amrou, et construisirent des cabanes temporaires qui, en peu de temps, se changèrent bientôt en maisons pour les soldats, en palais pour les généraux. Cette agglomération de constructions devait être l'origine de la ville du Caire, la future rivale de la future Bagdad. Elle reçut d'abord le nom de Fostatt (tente), en raison de son origine.

Trouvant la position de Fostatt excellente, Amrou résolut d'en faire sa capitale ; il la fortifia de murailles, et y établit sa résidence. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis plus de douze siècles, la ville d'Amrou est restée la capitale de l'Égypte.

L'organisation qu'Amrou donna au pays qu'il venait de conquérir indiquait chez lui un esprit très sage. La population agricole fut traitée avec une équité qu'elle ne connaissait pas depuis longtemps. Il établit des tribunaux réguliers et permanents et des cours d'appel, mais ces tribunaux ne pouvaient juger que les musulmans. Si une des parties était un Égyptien, les autorités coptes avaient le droit d'intervenir. Il respecta les lois, les usages, les croyances des indigènes et n'interdit que la coutume qui voulait que, chaque année, une jeune et belle vierge fut enlevée de force à ses parents, et précipitée dans le Nil pour obtenir du dieu du fleuve une élévation suffisante des eaux au moment de l'inondation. La jeune fille fut remplacée par un mannequin de terre, appelé la fiancée, qu'on précipite encore aujourd'hui dans le fleuve au jour fixé pour la cérémonie. Cet usage, vieux peut-être de plus de soixante siècles, est un indice certain de l'existence de sacrifices humains dans la primitive religion égyptienne.

De même qu'Omar à Jérusalem, Amrou accorda à la religion chrétienne la plus bienveillante protection. La population copte réclamant un patriarche qu'elle avait déjà eu autrefois, il s'empessa de le lui accorder. Il poussa la tolérance jusqu'à permettre aux chrétiens de bâtir des églises dans la ville musulmane qu'il venait de fonder.

Les disciples de Mahomet n'ayant pas encore de temples, et le nombre de chrétiens qui embrassaient l'islamisme s'accroissant chaque jour, Amrou résolut de construire une magnifique mosquée à l'image de celle de la Mecque. Le célèbre monument qu'il éleva est encore debout, malgré l'incurie de l'administration égyptienne qui le laisse tomber en ruines.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 153

la figure # 96

[Sanctuaire de la mosquée de Touloun](#) (Ebers).

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Amrou ne se borna pas à envahir la basse Égypte; il porta ses armes jusqu'en Nubie, c'est-à-dire dans l'ancienne Éthiopie des Romains. Il y pénétra à la tête de vingt mille hommes ; mais ce ne fut qu'une simple expédition militaire qui n'entraîna pas une organisation sérieuse. Les Arabes ne furent jamais bien solidement établis en Nubie et se bornèrent dans la suite à y envoyer de temps en temps de petites expéditions. Les Nubiens, comme les Égyptiens, finirent cependant par adopter la

langue et la religion des Arabes. Le pays est habité aujourd'hui par une population très mélangée où l'on trouve toutes les couleurs de la peau, depuis le blanc pur, qui paraît appartenir à des descendants des Arabes du Hedjaz, jusqu'au noir parfait. Il y a chez eux des individus fort beaux : j'ai eu l'occasion d'en photographier de splendides. Parmi eux figuraient des femmes nubiennes dont le type se rapprochait beaucoup de celui des Égyptiennes du temps des Pharaons.

Les Arabes ont envahi également à plusieurs reprises l'Abyssinie, ou du moins la partie de cette contrée voisine de la mer Rouge, mais leur influence y a été moins grande qu'en Nubie : la population, qui était chrétienne depuis le quatrième siècle, a conservé sa religion ; la langue arabe est cependant très répandue dans le pays. Quant à la population, elle est extrêmement mélangée.

Depuis la conquête de l'Égypte par les Arabes, en 639, jusqu'à son invasion par les Turcs, en 1517, on compte près de 900 ans.

Neuf dynasties se succédèrent pendant cette longue période. D'abord soumis aux khalifes d'Orient (639-870 de J.-C.), les gouverneurs de l'Égypte se rendent indépendants et fondent la dynastie des Toulonides (870-905) ; mais les khalifes de Bagdad reprennent bientôt leur influence pour quelques temps (905-934). Après avoir été gouvernée par la dynastie peu importante des Ekhchydites (934-972), l'Égypte tombe sous la puissance des khalifes Fatimites (972-1171), dont l'empire embrassait tout le nord de l'Afrique, la Sardaigne, la Sicile, les îles de la Méditerranée et la Syrie. C'est sous cette dynastie que l'Égypte connut le degré de prospérité le plus élevé.

Les khalifes d'Égypte finirent, comme ceux de Bagdad, par tomber sous la puissance de la milice, qui sous le nom de mameluks, formait leur garde, et dont l'origine et l'histoire sont celles de la milice des khalifes de Bagdad. Ces mameluks ne leur laissèrent bientôt qu'un pouvoir nominal. En 1250, ils s'emparèrent même définitivement de l'autorité et fondèrent des dynasties qui durèrent 267 ans.

Deux dynasties mameluks d'origines différentes, ont régné sur l'Égypte. La première (1250-1381), dite dynastie des mameluks turcomans, se composait, comme à Bagdad, d'individus d'origine turque faits prisonniers de guerre dans les régions Caspienne et Caucasienne, et vendus comme esclaves. C'étaient des hommes beaux, vigoureux et qui semblaient tout indiqués pour former une garde de choix aux khalifes. Couverts de vêtements éclatants, de magnifiques armures sur lesquelles étaient incrustés des insignes à l'imitation desquels les chevaliers croisés inventèrent les armoiries, ils formaient en effet une garde d'aspect imposant. Comblés de faveur, leurs chefs s'élevèrent graduellement aux plus hautes dignités de l'État, jusqu'au jour où ils s'emparèrent de l'État lui-même.

La seconde dynastie des mameluks (1382-1516) est désignée par les historiens sous le nom de mameluks circassiens, parce qu'ils étaient originaires de la Circassie et ne faisaient pas partie des nations turques de la haute Asie.

Les derniers sultans mameluks d'origine turque avaient espéré trouver en eux un contrepoids à l'influence de l'élément turcoman aussi dangereux pour eux que pour leurs prédécesseurs de sang arabe. Mais l'équilibre ne subsista pas longtemps ; le nouvel élément l'emporta bientôt et réussit à faire passer le pouvoir dans ses mains.



Les mameluks circassiens gouvernèrent jusqu'à ce qu'ils fussent renversés en 1516, par le sultan Selim 1er, qui fit de l'Égypte une province turque. L'heure de la décadence commença alors pour elle. Dans les temps modernes elle est tombée sous la puissance à peine dissimulée des Européens et sa décadence n'a fait que s'accroître.

Lorsque l'Égypte devint province turque, les mameluks, d'abord soumis, finirent bientôt par reprendre une autorité très réelle, et furent les plus dangereux adversaires qu'eut à combattre Napoléon. Le pays n'en fut délivré que lorsque le terrible, mais très intelligent Méhémet-Ali les eut fait massacrer jusqu'au dernier.

Les mameluks ne se recrutaient guère par la voie d'immigration. Le climat de l'Égypte, mortel pour les étrangers, ne leur permettait pas d'avoir des descendants, et ils ne pouvaient se perpétuer qu'en achetant des esclaves en Circassie pour compléter leurs cadres. Ils étaient soumis à un certain nombre de beys qui tenaient à honneur de recruter leur troupe parmi les plus beaux hommes qu'ils pouvaient se procurer.

### 3. - Civilisation des Arabes en Égypte

[Retour à la table des matières](#)

La civilisation des Arabes en Égypte a la même origine que celles de la Syrie et de Bagdad. Elle fut fondée avec des éléments empruntés surtout aux Byzantins. Les premiers monuments des Arabes en Égypte révèlent clairement cette origine, mais ceux des époques postérieures révèlent également que les Arabes se dégagèrent bientôt entièrement de toute influence étrangère.

La période culminante de la civilisation arabe en Égypte, c'est-à-dire celle des Fatimites, est caractérisée surtout par le développement des arts et de toutes les industries que la pratique des arts entraîne. Le Caire devint bientôt la rivale de Bagdad, mais cette rivalité se manifesta beaucoup plus dans les oeuvres artistiques que dans les oeuvres scientifiques, car la réputation des écoles du Caire n'atteignit pas celle des universités de Bagdad. Nous aurons du reste occasion de revenir sur ce point lorsque nous décrirons les côtés intellectuels de la civilisation dont nous n'examinons maintenant que la partie matérielle.

Grâce à la fertilité de l'Égypte, grâce surtout aux relations commerciales dont nous parlerons plus loin, les revenus des khalifes finirent par dépasser ceux des souverains de Bagdad. Ils en consacraient la plus grande partie à des dépenses de luxe et à la construction de palais. À cette époque lointaine, on devait élever les monuments à peu de frais dans la vallée du Nil, puisqu'au commencement du siècle actuel, un ouvrier maçon du Caire gagnait 80 centimes par jour, un terrassier 15 centimes, et que la pierre à moellon pour maçonnerie ne valait, extraction et transport compris, que 1 F 20 le mètre cube.

L'historien arabe Makrizi nous apprend - et ses assertions sont confirmées par l'étude des objets de l'époque - que sous les Fatimites (972 à 1171 de notre ère), l'industrie, et notamment l'orfèvrerie, l'art de fabriquer les tissus et tout ce qui concerne l'ameublement et la décoration, avaient atteint un grand degré de perfection. Les murs des maisons étaient revêtus de carreaux de faïence émaillée ou de stuc peint de couleurs éclatantes et décoré d'arabesques, dont les ornements de quelques palais arabes actuels nous permettent facilement de nous faire une idée. Les parquets étaient en mosaïque ou recouverts d'immenses tapis brodés, les meubles en bois précieux finement incrustés de nacre ou d'ivoire, ceux destinés au repos recouverts d'étoffes sur lesquelles figuraient des animaux tissés dans la trame. Les coussins étaient revêtus d'étoffes d'un rouge pourpre magnifique.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 156

la figure # 97

[Porte El-Saydet à la mosquée El-Azhar](#) ; d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

L'art de travailler les métaux finit également par être poussé très loin : les vases, les aiguières, les plateaux, les lampes et les mille objets divers qui existent encore et dont nous reproduisons plusieurs types dans cet ouvrage en sont la meilleure preuve.

Les palais des Khalifes étaient magnifiques. La décoration des anciennes mosquées du Caire, existant aujourd'hui, prouve que les descriptions des auteurs n'ont rien d'exagéré.

Un des plus anciens palais arabes d'Égypte dont les chroniqueurs fassent mention, est celui que fit construire en 271 de l'hégire (884 de J.-C.), et par conséquent à une époque antérieure aux Fatimites, Khoumarouyah, fils de Touloum. Il était, d'après les récits arabes, entouré de vastes jardins dont les fleurs dessinaient des passages du Coran. Dans les salons, resplendissant d'or et d'azur, on voyait des statues habillées de riches étoffes, représentant le prince et ses femmes. Une belle ménagerie renfermait des animaux nombreux. Sous une colonnade de marbre se voyait un bassin de 30 mètres de large plein de mercure réfléchissant la lumière du jour, et le soir celle de la lune et des étoiles. Du haut d'un belvédère élégant, on avait une vue magnifique sur les jardins du palais, le Nil et la campagne.

Les descriptions des auteurs arabes sont trop brèves pour nous donner une idée suffisante de ce qu'était un palais arabe en Égypte il y a un millier d'années; mais on peut compléter leurs indications par une autre description, faite par un Européen, Guillaume de Tyr, dans son histoire des guerres des princes chrétiens en Palestine, d'après le récit des ambassadeurs envoyés à la cour d'un souverain égyptien.

« Comme la maison de ce prince, écrit Guillaume de Tyr, a des splendeurs toutes particulières, telles qu'on n'en a jamais vu de notre temps, nous dirons ici avec soin ce que nous avons appris par les rapports fidèles de ceux qui ont été chez ce grand prince, sur sa splendeur, ses richesses incommensurables, sa magnificence extraordinaire. Après avoir traversé un assez grand nombre de cours et de passages, les ambassadeurs rencontrèrent des portiques pour les promenades d'agrément, qui étaient soutenus de colonnes de marbre, avaient des plafonds dorés, étaient ornés d'œuvres exquises et possédaient un carrelage bariolé ; si bien que tout marquait la splendeur royale. Tout cela était si beau de matière et de travail, que les deux envoyés ne pouvaient s'empêcher d'y porter le regard, et que leurs yeux ne pouvaient se rassasier de contempler ces ouvrages, dont la perfection surpassait tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Il y avait des viviers en marbre remplis de l'eau la plus pure et des oiseaux de toute espèce, qu'on ne connaît pas chez nous, de voix diverses, de formes et de couleurs étranges, et surtout d'apparence merveilleuse pour nos compatriotes. De là, les eunuques les conduisirent dans d'autres chambres, qui dépassaient les premières en beauté autant que celles-ci le faisaient pour celles qu'ils avaient vues tout d'abord. Il y avait là une multitude admirable de différents quadrupèdes, tels que le pinceau capricieux du peintre, la licence du poète, et l'âme perdue dans les rêves de la nuit, peuvent seuls en créer, tels que les pays du Midi et de l'Orient en produisent, que l'Occident ne voit jamais et dont il n'entend parler que rarement. »

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 158

la figure # 98

Partie supérieure des minarets de la mosquée El-Azhar ;  
d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

On peut très facilement juger de ce qu'était la richesse des khalifes fatimites, en consultant l'inventaire que l'historien Makrisy nous a conservé des objets que le khalife Mostanser (427 de l'hégire, 1037 de J.-C.) fut obligé de vendre, pour satisfaire les exigences de la milice dont nous avons parlé et qui s'était à peu près rendue maîtresse de l'empire. Le témoignage est irrécusable, car c'est la copie du procès-verbal dressé par l'intendant du vizir, Nasser ed Douthah. À voir cette énumération, dit avec raison M. Marcel, à qui nous empruntons cet extrait, on dirait que toutes les richesses du monde se sont donné rendez-vous dans ce point du globe, et s'y étaient accumulées depuis de longs siècles, pour être ensuite disséminées aux mains de la plus vile soldatesque.

« On trouve dans cette nomenclature curieuse je ne sais combien de boisseaux d'émeraudes, de rubis, de perles, de cornalines et autres pierreries :

Dix-huit mille vases de cristal de roche dont quelques-uns valaient jusqu'à 1000 dynars (15 000 F) ; trente-six mille autres pièces du même cristal ; une natte d'or pesant 54 marcs ; quatre cents grandes cages d'or ; vingt-deux mille bijoux d'ambre ; un turban orné de pierreries, valant 130 000 dynars (1 950 000 francs) ; des coqs, des paons, des gazelles de grandeur naturelle, en or, incrustées de perles, de rubis ; des tables de sardoine assez grandes pour que plusieurs personnes pussent y manger à la fois ; un palmier d'or dans une caisse d'or ; les fleurs et les fruits de grandeur naturelle en perles et en rubis ; un jardin dont le sol était d'argent doré, la terre d'ambre, les arbres d'argent et les fruits d'or et de pierreries ; une tente de 500 coudées (625 pieds) de circonférence, et de 64 coudées (90 pieds) de hauteur, toute en velours et satin brodé d'or, et dont les tentures firent la charge de 100 chameaux ; une autre tente, tissée d'or pur, soutenue par six colonnes d'argent massif ; des cuves d'argent du poids de 3 quintaux ; deux mille tapis enrichis d'or, dont l'un avait coûté 22 000 dynars (33 000 F) et les moindres 1 000 dynars (15 000 F) ; cinquante mille pièces de damas enrichies d'or, etc.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 159

la figure # 99

[Fenêtre de la mosquée de Kalaoun.](#)

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Enfin *Ebn-Abd-el-Azyz*, inspecteur du trésor, déclare dans son rapport que plus de cent mille articles précieux et deux cent mille pièces d'armures ont été adjugées en sa présence. »

À voir l'énumération de telles richesses, une question s'impose. D'où pouvaient-elles venir ? De quelle source les khalifes tiraient-ils des revenus leur permettant d'amasser des trésors tels qu'aucun souverain n'en possède aujourd'hui de semblables ?

La richesse des khalifes avait deux sources très différentes : la production agricole du pays, d'une part, et les opérations commerciales, de l'autre.

l'Égypte était alors en effet l'entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Inde et l'Arabie, et c'est par Alexandrie que devaient passer toutes les marchandises allant de l'Orient en Occident.

Le Florentin Frescobaldi assure que de son temps (1384), on voyait plus de bateaux dans le port du Caire qu'à Gênes ou à Venise. Sur le Nil, il y avait 36 000 barques servant à charger ou à décharger les marchandises. On peut voir, par les prix courants insérés par un des compagnons de Vasco de Gama dans son voyage, combien étaient énormes les bénéfices prélevés sur elles par les khalifes. En raison de ces bénéfices, les épices coûtaient cinq fois plus cher au Caire qu'à Calcutta.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 160

la figure # 100

[Rue du Caire](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Cette source immense de richesse dura jusqu'à ce que Vasco de Gama ayant, en 1497, doublé le cap de Bonne-Espérance, arriva sur la côte de Malabar qu'aucun Européen n'avait vue avant lui, et qui n'était fréquentée jusqu'alors que par les Arabes.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 161

la figure # 101

[Vue de la mosquée Hassan](#) (Ebers).

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Le coup porté à la fortune des Khalifes d'Égypte par cette découverte était terrible ; mais, malgré les flottes importantes qu'ils envoyèrent, ils ne purent empêcher les Portugais de s'établir dans l'Inde, et d'anéantir, par conséquent, du même coup, le commerce des Arabes avec l'extrême Orient, c'est-à-dire la principale source des revenus des souverains de l'Égypte.

## 4. - Monuments laissés par les Arabes en Égypte

[Retour à la table des matières](#)

L'Égypte est la seule contrée où l'on puisse voir des monuments arabes de toutes les époques depuis les premiers temps de l'islamisme et étudier par conséquent les transformations de l'art aux diverses périodes.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 162

la figure # 102

[Fontaine aux ablutions de la mosquée Hassan. État actuel](#); d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Presque tous les anciens monuments des Arabes encore debout sont des mosquées. Leur étude est d'autant plus facile que les plus importantes se trouvent réunies au Caire.

La ville du Caire elle-même - au moins dans les parties qui n'ont pas été envahies par les Européens - est restée entièrement arabe, et donne une idée assez juste de ce qu'était cette grande cité aux temps des khalifes.

Vue de loin, elle a un cachet oriental très frappant et qu'aucune autre ville ne possède peut-être au même degré. Elle forme une masse de maisons blanches à toits plats dominés par des centaines de minarets élancés se détachant sur un fond sombre de palmiers. Du haut de la citadelle, cette grande capitale présente un aspect féerique. Je ne connais aucune autre ville dont la physionomie soit aussi saisissante.

Les rues du Caire sont, comme toutes celles de l'Orient, étroites, irrégulières et sinueuses. Dans certains quartiers, notamment au vieux Caire, les fenêtres en saillie des maisons se touchent presque. Cette étroitesse des rues a pour résultat de protéger contre les rayons du soleil et de maintenir toujours une certaine fraîcheur. Il faut avoir eu l'occasion d'être obligé de traverser sous les terribles rayons du soleil égyptien les

grandes places et les boulevards à l'européenne qu'on trouve au Caire aujourd'hui, pour comprendre combien sous un climat pareil des rues étroites pleines d'ombre sont préférables à de larges voies toujours échauffées par un soleil de feu.

L'animation des rues du Caire a vivement frappé tous les voyageurs. Alors même qu'on a visité Damas, le spectacle est encore des plus intéressants et nous avons consacré de longues heures à le contempler.

« Dans la foule bigarrée qui s'y presse, dit le Dr Isambert, on reconnaît à coté de l'humble fellah, du Bédouin à la démarche fière, du Copte ou du juif à la mine sombre et concentrée, du Grec actif et éveillé, du kawas arnaoute grave et digne, tous les types des nègres, depuis la couleur d'ébène des habitants du Soudan, jusqu'au teint clair des Berbérins. Les caravanes arrivant de tous les points de l'Afrique et de l'Arabie, les chameaux pesants et solennels, les ânes lestes et sémillants emportant au galop les Levantins petits-mâîtres, ou des femmes enveloppées dans d'immenses voiles de couleur sombre, le pacha qui passe à cheval étouffant sous la redingote boutonnée du Nizam, les porteurs d'eau avec leurs outres de cuir visqueuses, les portefaix de toute nature, les saïs criards toujours prêts à frapper de la courbach l'Arabe indolent et jusqu'aux pauvres femmes fellâhines trop lentes à se ranger, tout cela forme un spectacle d'une variété toujours nouvelle dont l'étranger ne peut se lasser. »

La ville actuelle du Caire fut fondée en 359 de l'hégire (970 de J.-C.). Elle comprenait dans son enceinte l'ancienne ville de Fostatt fondée par Amrou, qu'elle devait remplacer.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 164

la figure # 103

[Mosquée Akhor au Caire](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

La nouvelle cité reçut le nom de el *Kahirah* (la Victorieuse), dont les Européens ont fait le Caire. Fostatt aujourd'hui n'est plus qu'un faubourg de cette ville ; le nom de Vieux Caire, sous lequel on le désigne maintenant, est très impropre, puisque la ville d'Amrou n'a jamais porté ce nom.

La nouvelle ville du Caire fut terminée trois ans après que sa première pierre fut posée. Les Fatimites consacrèrent une grande partie de leurs immenses revenus à l'embellir. Chaque souverain s'efforçait de dépasser ses devanciers, et les Mameluks eux-mêmes, quand ils succédèrent aux khalifes arabes, tinrent à honneur de continuer à orner la ville. Ce ne fut que quand elle devint la capitale d'une province turque

qu'elle cessa non seulement d'être embellie, mais même d'être entretenue. Aujourd'hui, les monuments les plus remarquables se dégradent de plus en plus, et comme on n'y fait jamais la plus légère réparation, ils sont destinés à disparaître dans un avenir très prochain. Vous faites bien d'être venu les visiter, me disait, pendant mon séjour au Caire, un des premiers personnages de l'Égypte, car dans peu d'années il ne restera plus rien à voir.

Nous allons examiner rapidement maintenant, par ordre chronologique, les plus importants monuments du Caire. Dans le choix que nous avons dû faire parmi les quatre à cinq cents mosquées que la ville contient, nous nous sommes attaché à celles qui représentent le mieux le style de chaque époque, depuis les origines du Caire jusqu'aux temps modernes.

*Mosquée d'Amrou* (21 de l'hégire, 642 de J.-C.). - La mosquée d'Amrou est un des plus anciens et des plus vénérés sanctuaires de l'islamisme : quatre-vingts des compagnons de Mahomet assistèrent à sa construction.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 165

la figure # 104

[Mosquée funéraire el Barqouq aux tombeaux des khalifes](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Élevée par le conquérant de l'Égypte, Amrou, elle a gardé son nom. Sous les quatre premiers khalifes, et jusqu'à la fin du règne des Omniades, ce fut la seule mosquée que possédait la ville. Véritable type des mosquées primitives, son plan servit longtemps de modèle.

Ce plan est très simple et lorsqu'on a vu en détail une de ces anciennes mosquées on les connaît toutes. Elles se composent d'une cour rectangulaire entourée de larges galeries couvertes à plusieurs rangées de colonnes. Un côté de la galerie, généralement plus profond que les trois autres, est consacré au sanctuaire. Au centre de la cour, existe toujours une fontaine pour les ablutions, et aux angles du monument un certain nombre de tours, plus ou moins élevées, appelées minarets.

Devant la plupart des anciennes mosquées se trouve une première cour entourée de bâtiments destinés à loger les étrangers, des écuries pour les chevaux et les chameaux, des bains publics et des abreuvoirs. Les mosquées primitives étaient non seulement des lieux de prière, mais des hôtelleries pour les voyageurs.



Les colonnes de la mosquée d'Amrou ont été empruntées à divers monuments grecs et romains; elles supportent des arcades ne différant des anciennes arcades à plein cintre que parce qu'elles sont très faiblement ogivales à leur sommet et forment très légèrement le fer à cheval à leur base. En s'accroissant plus tard, l'ogive et l'arc outrepassé deviendront caractéristiques de l'art arabe. Appliqué au profil des coupes, l'arc en fer à cheval leur donnera une forme svelte et gracieuse bien supérieure aux lourdes calottes sphériques surbaissées des Byzantins.

La cour rectangulaire entourée de galeries de la mosquée d'Amrou n'a plus aujourd'hui de colonnes que sur deux côtés se faisant face : un de ces côtés n'a qu'une rangée de colonnes, l'autre côté, qui est celui du sanctuaire, en a six, et les arcades de chacune d'elles sont au nombre de 21, ce qui fait 126 colonnes ; mais, comme la première rangée est formée de colonnes doubles, cela fait en réalité 147 colonnes pour cette partie du monument.

Au centre du sanctuaire se trouve, comme dans toutes les mosquées sans exception, une niche surmontée d'une voûte (mihrab), tournée vers la Mecque devant laquelle les musulmans viennent faire leurs prières, et une chaire à prêcher (mimbar). Dans la mosquée d'Amrou, elles sont très simples.

Les deux minarets de la mosquée d'Amrou sont également fort simples ils sont peu élevés, n'ont qu'une galerie et se terminent en pointe.

On ne trouve dans la mosquée d'Amrou ni arabesques, ni ornements en stalactites, ni tous ces détails qui devaient caractériser plus tard l'art arabe. Malgré sa simplicité, sa forêt de colonnes et d'arcades, elle m'a semblé d'un effet réellement imposant. Elle tombe malheureusement en ruines, comme la plupart des vieilles mosquées du Caire <sup>1</sup>.

*Mosquée de Touloun* (243 de l'hégire, 876 de J.-C.). - La mosquée de Touloun est encore d'un style très simple, mais elle est cependant plus ornée que la précédente. Son plan général est le même : une cour carrée dont les côtés sont entourés d'arcades. Ces arcades, nettement ogivales, ont leur terminaison inférieure en fer à cheval plus accusée que dans la mosquée d'Amrou. Au lieu d'être supportées par des colonnes, comme dans cette dernière, elles le sont par de solides piliers dans les angles desquels sont engagées des colonnes surmontées de chapiteaux byzantins. Cette forme particulière de piliers paraît avoir été l'origine de ces colonnes agglomérées qu'on rencontre si souvent dans nos églises gothiques.

Le plafond supporté par les arcades est en bois comme dans la mosquée d'Amrou.

<sup>1</sup> Les auteurs ayant écrit sur le Caire répètent généralement, d'après les écrivains arabes, que « chaque nuit brûlaient dans la mosquée 18,000 lampes, pour l'entretien desquelles on dépensait journellement 11,000 quintaux d'huile épurée. » Les observateurs les plus exacts, y compris Batisier, ont répété la même chose. Il suffit cependant d'un calcul très simple pour voir qu'une pareille quantité représenterait 61 kilogrammes d'huile par mèche, consommation absolument invraisemblable. 11,000 quintaux d'huile, soit environ 11,000 tonneaux de la valeur d'un hectolitre chacun à transporter tous les jours à la mosquée eussent nécessité une véritable armée de chameaux.

Les arabesques et les stalactites ne se montrent pas encore dans la mosquée de Touloun. Les fleurs et feuillages qui courent le long des frises, des fenêtres, et au-dessous des arcades rappellent le style byzantin, mais font présager déjà les arabesques.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 167

la figure # 105

[Le Caire. Plaine des tombeaux, au pied de la citadelle et de la mosquée Méhémet Ali](#) ;  
d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Sur les frises au-dessous des plafonds on lit des inscriptions sculptées sur bois en caractères coufiques.

Le mur extérieur de la mosquée est surmontée de créneaux découpés à jour.

Le monument est construit en briques cuites recouvertes de stuc. Les ornements et moulures sont également en stuc.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 168

la figure # 106

[Intérieur de la mosquée Mouaïyad](#) ; d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Un seul des minarets existe encore : c'est une tour, à étages rentrants, carrée à la base, cylindrique ensuite, puis octogonale.

Au centre de la cour de la mosquée se trouve une belle fontaine couverte. Elle présente au-dessus de sa porte des fenêtres triangulaires à leur sommet.

La mosquée de Touloun est entièrement en ruines. L'administration égyptienne ne s'est pas plus souciee de ce monument de l'art arabe primitif qu'elle ne s'est souciee des autres. Plafonds, murs, tout croule, et, dans quelques années, la mosquée ne sera plus qu'un monceau de décombres. Pour la visiter il nous a fallu faire forcer une porte qu'on avait clouée pour empêcher d'y pénétrer.

*Mosquée el Azhar* (359 de l'hégire, 970 de J.-C.). - La mosquée el Azhar, marque un nouveau progrès sur la précédente, au point de vue de l'ornementation ; mais, en l'étudiant, il faut se souvenir que plusieurs détails du monument sont très postérieurs à l'époque de sa construction primitive.

En raison de l'université dont elle est dotée depuis l'année 378 de l'hégire, cette mosquée est une des plus célèbres de tout l'islamisme, et, aujourd'hui encore, elle exerce au loin une influence considérable : les étudiants y affluent de toutes les parties du monde mahométan. Elle est, en effet, le dernier foyer encore debout de la science des Arabes en Orient. Des professeurs, entretenus sur les revenus de la mosquée, y enseignent les sciences, la littérature, la théologie, la jurisprudence, la médecine, l'astronomie, les mathématiques et l'histoire. Le nombre de ses élèves était autrefois de 122 000, et n'est pas beaucoup moins élevé maintenant. Les étudiants les plus pauvres y sont entièrement entretenus.

Le plan de la mosquée d'el Azhar est analogue à celui des mosquées précédentes, mais elle est entourée d'habitations diverses qui en altèrent un peu l'ancien plan.

C'est principalement la grande cour de la mosquée qu'il faut examiner, pour avoir une idée exacte de l'architecture primitive du monument. Les arcades sont soutenues par trois cent quatre vingt colonnes en porphyre, marbre et granit, mais dont les bases et les chapiteaux proviennent d'anciens édifices. L'arc des arcades est plus aigu que dans les premières mosquées. Les minarets sont remarquables, mais ils sont postérieurs à la construction du monument. J'en donne dans cet ouvrage des photographies que j'ai prises de l'une des terrasses de la mosquée. Je donne également la reproduction d'un mihrab à ornementation polychromé que j'ai pris dans une salle servant de tombeau à un grand personnage.

*Mosquée de Kalaoum* (683 de l'hégire, 1283 de J.-C.) - Cette mosquée présente un échantillon de l'art arabe au moment où il touche presque à sa plus haute période et il est fâcheux qu'on ait laissé des peintres en bâtiments quelconques salir abominablement, sous prétexte sans doute de restauration, certaines parties des murs et des plafonds.

L'ensemble de la mosquée de Kalaoum rappelle tout à fait les premiers édifices gothiques. Cette ressemblance a frappé tous les savants qui l'ont visitée, depuis Coste jusqu'à Ebers. Voici comment ce dernier s'exprime à son sujet :

« Ce qu'il y a de remarquable dans la façade de la mosquée et de la salle du tombeau de Kalaoum, c'est son aspect général et sa ressemblance avec la construction extérieure de nos églises gothiques. De longues arcades servant de contre-forts entre lesquels sont des arcades plus petites supportées par des colonnes ; point de

corniches ; des colonnes sans entablements ; un portail servant de décoration à la porte d'entrée, où l'on voit plusieurs arcades les unes dans les autres, supportées par des groupes de colonnettes de différentes grandeurs ; tout cet ensemble, sans ordre ni symétrie, est positivement ce qui caractérise les édifices que l'on construisait à la même époque en France, en Allemagne, et dans le nord de l'Italie.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 170

la figure # 107

[Mosquée sépulcrale de Kaït bey](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

« En effet, si l'on ajoute à cette architecture arabe ce que le climat froid et pluvieux exige, ce que les usages religieux demandent, et ce que la sculpture statuaire permet alors, les combles élevés, les pignons pointus, les gouttières avancées, les clochetons, les statues, les bas-reliefs deviendront la décoration obligée de cette architecture arabe transplantée dans le nord, chez le peuple chrétien.

« Ce genre de construction sera positivement celui qu'on a appelé gothique et dont on voit un bel exemple dans la Sainte-Chapelle à Paris. La construction de l'édifice dont nous venons de parler et celle de la Sainte-Chapelle sont toutes deux du treizième siècle. »

On voit dans la mosquée de Kalaoum une chapelle à dôme contenant le tombeau du fondateur de la mosquée ; cette salle est d'une grande magnificence, et ses longues arcades, reposant sur des piliers avec colonnes incrustées dans leurs angles, ses croisées ogivales, rappellent également nos monuments gothiques. Il y avait autrefois un hôpital attaché à la mosquée de Kalaoum. Bien que longuement décrit dans un guide en Orient publié récemment, il n'existe plus.

*Mosquée Hassan* (757 de l'hégire, 1356 de J.-C.) - Nous voici graduellement arrivés à l'époque la plus brillante de l'art arabe, et nous allons le voir s'épanouir dans la mosquée d'Hassan, le plus beau monument du Caire.

Par ses dimensions gigantesques, la mosquée d'Hassan rappelle nos grandes cathédrales. Elle dépasse par son volume Notre-Dame de Paris. Sa grande coupole a 55 mètres de hauteur ; le plus haut de ses minarets atteint 86 mètres, soit le double de hauteur de la colonne Vendôme à Paris. La longueur du bâtiment est de 1140 mètres,

sa largeur de 75. Les murailles ont 8 mètres d'épaisseur. Au lieu d'être en briques et marbre, comme ceux des anciennes mosquées, elles sont construites en pierre de taille.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 171

la figure # 108

[Chaire et sanctuaire de la mosquée de Kaït bey](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

L'ensemble du monument a un aspect majestueux qu'on ne rencontre que dans les grandes mosquées du sultan Hassan est assez différent de celui habituellement suivi. Au lieu d'être carrée elle affecte la forme d'une croix grecque. Au lieu d'être entourée d'arcades, comme dans les mosquées précédentes, la cour intérieure présente sur chacun de ses côtés l'entrée d'une vaste salle s'ouvrant sur elle par une gigantesque arcade ogivale. La plus grande de ces salles sert de sanctuaire : elle a une voûte de 21 mètres d'élévation. Au fond de ce sanctuaire sont le mihrab et la chaire à prêcher, qu'on trouve dans toutes les mosquées. Les parois de murs sont couvertes d'arabesques et d'inscriptions. Au centre de la cour se trouve une magnifique fontaine malheureusement en ruines.

La mosquée d'Hassan renferme le tombeau de son fondateur ; il est contenu dans une salle surmontée d'un dôme de 21 mètres de largeur avec un encorbellement en stalactites à sa base.

Tout autour de la salle court une magnifique inscription en bois sculpté ayant environ un mètre de hauteur.

Comme dans la plupart des mosquées précédentes, les arcades sont toujours un peu étranglées à leur base mais faiblement. L'arc tout à fait outrepassé, c'est-à-dire le véritable arc en fer à cheval, n'est employé d'une façon générale que par les Arabes d'Espagne.

Le grand portail du nord de la mosquée d'Hassan a 20 mètres de hauteur. Il est creusé en hémicycle. La demi-coupole qui le surmonte s'appuie sur des stalactites de pierre. Les parois sont couvertes de riches arabesques.

La mosquée du sultan Hassan n'est pas, bien entendu, mieux entretenue que les autres mosquées du Caire : mosaïques, sculptures, lambris de bois, tout tombe en ruines, et, avant peu d'années, il ne restera de ce splendide monument que des murs.

Toutes les mosquées de cette époque sont du reste fort remarquables.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 172

la figure # 109

[Porte-Bab-el-Fotouh](#) (Ebers).

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Elles représentent avec le siècle qui va suivre, le bel âge de l'art architectural arabe en Égypte. je mentionnerai surtout, parmi les monuments de cette période, la mosquée de l'émir Akhor, dont la coupole est fort gracieuse, et les monuments suivants :

*Mosquée sépulcrale Barqouq* (784 de l'hégire, 1384 de J.-C.) - Cette mosquée est construite en pierres alternativement blanches et rouges par assises réglées ; elle fait partie de la série de monuments dont nous parlerons plus loin sous le nom de tombeaux des khalifes. Son minaret représente, avec celui de la mosquée de Kaït bey, la plus haute expression de l'art arabe dans ce genre de constructions. Les coupoles, légèrement étranglées à leur base, sont d'une élégance frappante.

Vue de l'intérieur, la coupole qui recouvre le tombeau de Barqouq a un aspect très imposant. Elle est reliée aux angles de la salle carrée qui la supporte par des pendentifs formés de stalactites du plus grand effet.

La mosquée de Barqouq contient une admirable chaire à prêcher en marbre sculpté. Cette véritable dentelle de pierre est certainement un des plus remarquables chefs-d'œuvre de l'art arabe. Laisser tomber en ruines et saccager par le premier venu de pareilles œuvres est véritablement de la barbarie sans excuse.

*Mosquée de Mouaïyad* (818 de l'hégire, 1415 de J.-C.) - Cette mosquée est inférieure comme ensemble à plusieurs de celles qui précèdent, parce qu'elle est un peu trop chargée d'ornements de détail ; mais par son ornementation, elle pouvait être considérée comme une des plus riches mosquées du Caire. Aujourd'hui elle est abandonnée entièrement et ne sera bientôt plus, comme la plupart des autres monuments que j'ai mentionnés, qu'un monceau de décombres. J'y ai remarqué de magnifiques plafonds à caissons sculptés, peints et dorés, fort rares au Caire aujourd'hui, des

portiques à colonnes surmontées d'arcades à ogives légèrement étranglées à la base, de belles fenêtres ogivales entourées d'inscriptions et de gracieux pavés de mosaïque.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 173

la figure # 110

[Puits de Joseph construit au Caire par les Arabes](#) ; d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

*Mosquée sépulcrale de Kaït bey* (872 de l'hégire, 1468 de J.-C.) - Cette mosquée est surtout remarquable par sa coupole revêtue d'un riche lacs d'arabesque, sculptées en relief et par son magnifique minaret à trois étages. Ce dernier est couvert de sculptures et peut être considéré comme la dernière expression de l'architecture arabe. On peut y observer avec quel sens artistique les Arabes y font usage des encorbellements, c'est-à-dire de ces saillies de pierre : consoles, corniches, galeries, etc., qui, dépassant la ligne du mur, donnent au minaret un aspect gracieux qu'une tour cylindrique ou carrée n'a jamais.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 174

la figure # 111

[Salon de réception arabe au Caire](#) ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

La mosquée de Kaït bey fait partie, comme celle d'El-Barqouq, d'une série de monuments, en ruines, désignés vulgairement sous le nom de tombeaux des khalifes. La plupart appartiennent à la période des mameluks circassiens. Ils se trouvent dans une plaine sablonneuse, près du Caire, et leur ensemble forme un des tableaux les plus imposants que j'aie jamais eu occasion de contempler. À l'autre extrémité de la ville, au pied même de la citadelle, se trouve une seconde plaine remplie également

de monuments funéraires où on rencontre des minarets de mosquées et des dômes de toutes les formes possibles. Ils appartiennent à des époques différentes et présentent un intérêt très grand, mais leur étude nous entraînerait hors du cadre de ce chapitre. Cette nécropole est du reste représentée dans une de nos photographies.

*Mosquées turques du Caire.* - Parmi le petit nombre de mosquées et de palais construits depuis le commencement du seizième siècle, c'est-à-dire depuis que les Turcs se sont emparés de l'Égypte, je n'en connais aucun qui soit digne de la plus insignifiante mention. La plus remarquable par son volume est la gigantesque bâtisse de Mohamed Ali. Avec son dôme surbaissé, ses maigres minarets cylindriques terminés en éteignoir, elle peut servir à mettre en évidence l'abîme profond qui sépare le sens artistique d'un Arabe de celui d'un Turc. En arrivant en Égypte, les Arabes n'étaient certes pas des artistes accomplis, mais ils possédaient au plus haut degré le goût des arts, et surent tirer des éléments fournis par les Byzantins un style entièrement nouveau. Les maîtres et les modèles n'ont pas fait défaut aux Turcs depuis des siècles, mais l'art de les utiliser leur a toujours manqué. Voulant élever une mosquée au Caire, rien ne leur a paru préférable que de copier le lourd monument de Sainte-Sophie, c'est-à-dire une église chrétienne byzantine. Cet édifice représente une étape de l'art que les Arabes avaient franchie depuis longtemps. Les Turcs n'en ont jamais connu d'autres et n'ont jamais su la dépasser.

*Autres monuments arabes du Caire : Portes de la ville, Citadelle, Puits de Joseph, etc.* - Parmi les monuments de l'époque des khalifes susceptibles de donner une idée de l'architecture arabe, je citerai encore deux portes de la ville : celles de Bab-el-Nasr et Bab-el-Foutouh, construites au onzième siècle de notre ère par le khalife fatimite Mostanser.

La citadelle du Caire est également un édifice remarquable. Elle est de la fin du douzième siècle, et fut construite par le sultan Salâh-êd-Dyn (Saladin). Elle est alimentée d'eau par un puits très habilement creusé dans le roc, qui donne une haute idée du talent des ingénieurs de cette époque. Ce puits a 88 mètres de profondeur et 8 mètres d'ouverture. Il est divisé en deux étages. L'eau est montée par des bœufs qui font mouvoir une roue à chapelets et à pots de terre. On descend jusqu'au premier étage par un chemin de ronde en rampe douce et à marches assez peu élevées pour que les bœufs puissent le monter et le descendre facilement.

Bien d'autres produits de la civilisation arabe : habitations, armes, objets d'industrie, etc., peuvent être observés au Caire. Ils seront décrits dans d'autres chapitres. En joignant leur étude à celle des monuments qui viennent d'être énumérés, le lecteur aura certainement une idée suffisamment claire de la civilisation que créèrent en Égypte les disciples du Coran.



Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)

Livre troisième: L'empire des Arabes

## Chapitre V

---

### Les Arabes dans l'Afrique septentrionale

#### 1. – L'Afrique septentrionale avant les Arabes

[Retour à la table des matières](#)

On désigne sous le nom d'Afrique septentrionale la région comprenant le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine. Elle s'étend de l'océan Atlantique à la limite occidentale de l'Égypte, contrée généralement rattachée à l'Orient. La Méditerranée la limite au nord. Elle est bornée au sud par les parties du Sahara voisines du Soudan ;

Les Romains divisaient l'Afrique septentrionale en cinq parties : 1° la Cyrénaïque, à l'Ouest de l'Égypte ; 2° les provinces consulaires d'Afrique (Tripolitaine et Tunisie actuelles) ; 3° la Numidie (province de Constantine) ; 4° la Mauritanie Tingitane (Maroc) ; 5° la Mauritanie Césarienne (une partie de l'Algérie actuelle). Ces diverses provinces étaient placées sous l'autorité de proconsuls, de légats ou de procurateurs.

Aux premiers temps de leurs conquêtes, les Arabes désignèrent l'Afrique septentrionale et l'Espagne sous le nom de Maghreb, c'est-à-dire Occident. Quand ils furent fixés à Kairouan et à Tunis, ils adoptèrent l'ancien nom d'Ifrikia pour toute la région qui devait devenir plus tard les régences de Tunis et Tripoli ; et, finalement, le mot

Maghreb ne servit plus qu'à désigner les régions occidentales de l'Afrique. On donna alors le nom de Maghreb central au territoire comprenant à peu près l'Algérie actuelle, et celui de Maghreb extrême à celui qui forme maintenant le Maroc.

L'Afrique septentrionale a été conquise par des peuples divers qui ont laissé des traces plus ou moins profondes de leur passage : Carthaginois, Romains, Vandales, Visigoths, Byzantins la possédèrent, plus ou moins, avant les Arabes.

Malgré ces dominations diverses, le fond de la population avait peu changé. Elle se composait d'une race particulière, les Berbères, qui avait conservé, au moins en dehors des villes, sa religion, sa langue et ses mœurs.

L'histoire de l'établissement des Arabes en Afrique est celle d'une lutte prolongée qu'ils eurent à soutenir contre les Berbères. Le rôle joué par ces derniers dans l'histoire des Arabes en Afrique et en Espagne est tellement considérable, que cette histoire ne saurait être bien comprise sans leur étude préalable. Une telle étude est d'autant plus nécessaire, que de graves erreurs sont journellement professées à l'égard des Berbères par les écrivains qui s'occupent d'eux à propos de l'Algérie.

Tous les peuples de l'Afrique septentrionale, désignés par les Romains sous les noms de Numides, Libyens, Africains, Maures, Gétules, etc., font partie de la race berbère, et on peut dire qu'avant les Arabes tout ce qui n'était pas nègre dans le nord de l'Afrique était Berbère.

L'origine des Berbères nous est aussi parfaitement inconnue que celle de la plupart des races.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 177

la figure # 112

[Vue de Tunis](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Leur présence sur tout le littoral supérieur de l'Afrique, où toute la population était noire, eux exceptés, permet cependant de penser qu'ils sont le résultat de l'immigration, à une époque fort reculée, de populations diverses étrangères à l'Afrique. Nous disons, époque fort reculée, parce que la tradition ni l'histoire n'ont conservé aucun souvenir de cette invasion ; et nous disons, populations diverses, parce que la présence de sujets blonds aux yeux bleus, parmi des individus aux cheveux noirs, indique les éléments d'origines différentes.

On peut, du reste, former des conjectures assez plausibles sur les points de départ de ces immigrations. Ne pouvant provenir du sud, puisqu'on ne trouve que des nègres dans cette direction, ni du nord, puisque le nord est occupé par une vaste mer que les peuples primitifs ne pouvaient songer à franchir, les invasions n'ont pu se faire que par l'est, c'est-à-dire par la bande étroite de terrain qui relie l'Afrique à l'Asie, ou par l'ouest, c'est-à-dire par le détroit de Gibraltar. C'est sans doute par l'extrémité asiatique de l'Afrique que sont venues, des bords de l'Euphrate, du nord de l'Arabie, ou peut-être de plus loin encore, les populations à cheveux noirs. Celles aux yeux bleus et aux cheveux blonds ont probablement pour origine des Européens venus par l'extrémité occidentale de l'Afrique. Ces derniers provenaient sans doute du nord de l'Europe, car les monuments mégalithiques qu'ils ont laissés en Afrique sont précisément identiques à ceux que nous trouvons dans les contrées septentrionales de notre continent, et tout à fait différents de ceux que les Vandales, qui pénétrèrent en Afrique à une époque postérieure à notre ère, savaient construire.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 178

la figure # 113

[Village berbère](#) ; d'après une photographie de Geysler, à Alger.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Certains documents historiques confirment ce qui vient d'être dit au sujet de l'antiquité de l'immigration blonde en Afrique. Il existe, en Égypte en effet, des monuments antérieurs de quatorze ou quinze siècles à notre ère, sur lesquels sont figurées des populations africaines aux yeux bleus et aux cheveux blonds. De plus, l'auteur du Périple de la Méditerranée, le géographe Scylax, qui vivait deux siècles environ avant J.-C., parle d'un peuple blond cantonné dans une province occupée actuellement par la régence de Tunis. Ces blonds sont aujourd'hui en très petite minorité. En Afrique, on ne les rencontre guère que par îlots isolés, mais ces îlots isolés existent sur des points très différents : on les a observés jusque chez les Touaregs du désert.

La prédominance de la population aux cheveux noirs sur celle aux cheveux blonds prouve que l'immigration asiatique fut la plus importante, ou au moins la plus puissante.

Les Berbères ont été refoulés du littoral par les Arabes ; mais avant l'invasion de ces derniers, ils occupaient l'immense région de l'Afrique septentrionale qui s'étend depuis la Méditerranée jusqu'au pays des noirs, c'est-à-dire jusqu'au Soudan. Sur cette limite méridionale, il devait exister, à en juger par ce qu'on observe aujourd'hui encore, un mélange intime entre les populations noire et berbère. Les types particu-

liers résultant de ce mélange de sangs si différents sont bien connus de tous ceux qui ont visité les grandes villes d'Afrique, celles du Maroc notamment.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 179

la figure # 114

[Berbère de l'Algérie](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Au point de vue politique, les Berbères forment plusieurs groupes importants, tels que les Kabyles de l'Algérie, les Touaregs du Sahara, les Chelouhs du Maroc ; mais ces groupes divers appartiennent toujours à des individus de la même race.

Il est beaucoup moins facile qu'on ne le croit généralement de donner une description anthropologique du Berbère qui soit bien exacte : ce n'est guère que dans les montagnes escarpées qu'il est à peu près pur de tout alliage. Dans les villes et dans les régions voisines du littoral, il est fortement altéré par son mélange, non seulement avec les Romains, les Grecs, les Vandales, etc., mais surtout avec les Arabes, qui, à une certaine époque, leur furent au moins égaux en nombre, comme nous le verrons bientôt.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 180

la figure # 115

[Femme berbère fabriquant le kouskoussou](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

C'est donc une entreprise fort délicate que de vouloir discerner dans de pareils mélanges le véritable type berbère. Ce qu'on peut dire, je crois, de plus exact, c'est que le type qu'on rencontre le plus souvent chez les vrais Berbères, diffère d'une façon générale du type arabe par des traits plus grossiers et des formes plus massives.

La face est aplatie, élargie aux pommettes, rétrécie à la base, les lèvres sont grosses, le nez court, un peu épaté, et souvent retroussé à sa pointe, les cheveux noirs, les yeux foncés et petits. Je me hâte d'ajouter que j'ai observé chez les Berbères des types qu'il serait bien difficile de différencier d'avec le type arabe ; mais ils sont sans doute le produit des mélanges dont je parlais à l'instant.

Les Berbères possèdent une langue particulière extrêmement ancienne, probablement d'origine phénicienne. C'est dans cette langue que Jugurtha excitait ses soldats contre Marius et que s'entretenaient les Gétules. En dehors des idiomes européens, elle forme, avec l'arabe, la seule langue parlée dans toute l'Afrique septentrionale ; mais l'arabe est de beaucoup la plus répandue. Le berbère n'est guère parlé que dans les montagnes ou dans les régions très éloignées des villes. Il forme plusieurs dialectes aussi différents entre eux que l'est le français de l'espagnol ou de l'italien. La langue berbère s'est, du reste, arabisée au contact de la langue arabe, comme s'est arabisée la population berbère elle-même. Le berbère actuellement parlé, surtout dans la grande Kabylie, compte un tiers environ de mots arabes. Ce fait curieux nous montre une fois de plus combien a été profonde l'influence des Arabes, et combien cette influence a été supérieure à celle des autres peuples. Bien qu'ayant dominé le pays pendant autant de temps que les Arabes, les Grecs et les Latins n'ont laissé aucune trace dans la langue berbère.

Les Berbères sédentaires actuels habitent des villages généralement situés au haut des montagnes, et peu différents comme aspect de nos villages européens. Ce sont de durs travailleurs que rien ne rebute et qui labourent avec ardeur le sol médiocre qu'ils possèdent. N'éprouvant que peu de besoins, ils réussissent facilement à les satisfaire. Ils sont assez industriels pour fabriquer tous les objets : instruments, étoffes, armes, bijoux, etc., qui leur sont nécessaires, et exportent souvent au dehors l'excédent des produits de leur industrie. J'ai trouvé chez eux certains modèles de bijoux qui ne dépareraient certainement pas, au point de vue de la forme, les vitrines de nos plus élégants bijoutiers parisiens <sup>1</sup>.

L'étude des mœurs et usages kabyles - mœurs et usages qui ont persisté sous tous les conquérants - est des plus curieuses.

Chaque village se compose de plusieurs familles comprenant tous les individus du même sang et de celles qui demandent et obtiennent d'en faire partie. Chacune de ces agglomérations, nommée *kharouba*, assez analogue à la *gens romana*, constitue une unité politique et juridique apte à posséder, aliéner et recevoir.

La réunion de plusieurs villages forme une tribu. L'unité politique des Berbères n'est pas cependant, comme chez les Arabes, la tribu, mais le village. Chaque village est une petite république indépendante administrée par un chef élu nommé *amin*. Ce chef civil et militaire a pour fonction principale de présider la *djemâa*, c'est-à-dire la réunion de tous les mâles majeurs du village. C'est uniquement dans cette assemblée que réside le pouvoir législatif et judiciaire, ainsi que celui de décider de la guerre et de la paix. Le pouvoir de l'amin est en réalité fort limité ; il est du reste contrôlé par un second magistrat nommé *oukil*, dont le devoir est de dénoncer à la *djemâa* tous les

<sup>1</sup> En visitant une collection d'objets rapportés de l'Asie centrale par M. de Uyfalvy, nous y avons trouvé des objets identiques à ceux fabriqués par les Kabyles. On pourrait peut-être attribuer leur origine aux relations qui existèrent entre l'Inde et l'Afrique pendant toute la durée de la domination arabe.

actes repréhensibles de l'amin. L'autonomie communale rêvée par certains socialistes est, comme on le voit, complète chez les Berbères ; elle est même si complète qu'elle les a toujours empêchés d'arriver à former une véritable nation.

La propriété est individuelle chez les Berbères, mais la kharouba, comme le village, possède des biens indivis analogues à nos biens communaux. C'est elle qui hérite à défaut d'héritiers naturels, ou quand ces derniers sont parents à des degrés trop éloignés.

Le droit pénal des Berbères est très simple ; les peines sont surtout infamantes ; les prisons sont inconnues. Les crimes, le vol surtout sont très rares : l'individu est trop peu isolé pour que la crainte de la réprobation n'ait pas une influence considérable sur lui. Dans ces petites républiques microscopiques, ou chacun se connaît l'influence de l'opinion est souveraine.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 182

la figure # 116

[Une des portes de la grande mosquée de Sidi Okba à Kairouan](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Les Berbères professent aujourd'hui l'islamisme ; mais ce sont d'assez tièdes sectateurs du prophète. Avant les Arabes, ils adoraient les dieux de Carthage : Gurzil, Mastimane et autres divinités barbares. Suivant Tertullien, ils sacrifiaient des enfants à Saturne. Ils professaient également le culte du feu. Pendant la période chrétienne, plusieurs tribus voisines des colonies grecques se convertirent au christianisme.

Les Berbères sont monogames. Leurs femmes, quoique moins en tutelle que chez les peuples chrétiens, n'ont pas beaucoup plus de droits.

Les femmes berbères possèdent une énergie remarquable : on les voit parfois combattre auprès de leurs maris. L'histoire a consacré le souvenir de leur vaillance dans la fable de ces Amazones dont Homère a chanté la reine et qui auraient conquis la Libye, et une partie de l'Asie Mineure.

Plusieurs femmes ont exercé le pouvoir souverain chez les Berbères et ce fait seul, très anormal pour un Arabe, indique suffisamment que la façon de penser des deux peuples est complètement différente sur certains points. Les Arabes, au temps de la conquête, rencontrèrent la plus rude résistance de la part de la reine Kahina, qui commandait à plusieurs tribus et forma une ligue contre eux. Dans un premier combat, elle réussit à les mettre en déroute et à s'emparer de toute l'Afrique septentrionale. Les Arabes, étant revenus en plus grand nombre, elle résolut de ravager la contrée

pour les empêcher de l'occuper, et fit détruire tous les villages depuis Tripoli jusqu'à Tanger. Cette femme remarquable inspirait une égale terreur aux Grecs et aux Arabes, et elle eût peut-être changé les destinées de son pays si elle n'avait trouvé la mort dans un combat.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 183

la figure # 117

[Vue du minaret de la grande mosquée de Sidi Okba](#); d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Les auteurs qui ont parlé des Berbères ont professé à l'égard de leur caractère des opinions tout à fait contradictoires. Il est facile de concilier ces contradictions en ayant présent à l'esprit ce que nous avons dit à propos du caractère des Arabes, si variable suivant leurs conditions d'existence. Les descriptions que nous possédons sont généralement exactes pour les populations berbères auxquelles elles s'appliquent, mais ces populations étant très différentes, ce qui est exact pour les unes ne l'est plus pour les autres. Ce qui est vrai par exemple pour les Touaregs, nomades, pillards et perfides, ne l'est nullement pour les Berbères des montagnes.

La psychologie du Berbère peut être considérée comme très voisine de celle de l'Arabe, à condition, bien entendu, de comparer les sédentaires avec les sédentaires, les nomades avec les nomades. Les conditions d'existence sont chez tous les peuples un des plus puissants facteurs du caractère ; et, avec des conditions d'existence semblables, nous devons nous attendre à rencontrer souvent des modes de penser et d'agir identiques. Le Berbère sédentaire est, comme l'Arabe sédentaire, dur au travail, patient, énergique et industriel. Le Berbère nomade est, comme l'Arabe nomade, indépendant, belliqueux, sobre et résistant à la fatigue ; il a comme lui une grande mobilité d'esprit ; comme lui encore, il est extrêmement perfide avec ses ennemis. Il n'en diffère guère que parce qu'il est plus vindicatif et plus cruel et surtout moins intelligent. Dès les premiers temps de la conquête arabe, les Berbères avaient déjà donné des preuves de leur perfidie. Mouza, conquérant de l'Espagne, interrogé à Damas par le khalife sur les Berbères, en fit le tableau suivant, qui me paraît encore très juste aujourd'hui : « Ils ressemblent fort aux Arabes dans leur manière d'attaquer, de combattre et de se soutenir ; ils sont patients, sobres et hospitaliers comme eux ; mais ce sont les gens les plus perfides du monde : promesse ni parole ne sont sacrées pour eux. » Bien avant les invasions arabes, on savait qu'il ne fallait jamais compter sur la parole d'un Berbère. Ils étaient nombreux dans les armées Carthaginoises, et ont dû certainement contribuer à la mauvaise renommée de la foi punique.

La division en nomades et sédentaires n'est pas moins importante, comme on le voit, pour les Berbères que pour les Arabes. Elle avait été fort bien signalée, au



quatorzième siècle, par Ibn-Khaldoun, dans le passage suivant de son ouvrage : « Depuis les temps les plus anciens, dit-il, cette race d'hommes habite le Maghreb, dont elle a peuplé les plaines, les montagnes, les plateaux, les régions maritimes, les campagnes et les villes. Ils construisent leurs demeures, soit de pierres, soit d'argile, soit de roseaux et de broussailles, ou bien de toiles faites de poil de chameau. Ceux d'entre les Berbères qui jouissent de la puissance, et qui dominent les autres, s'adonnent à la vie nomade et parcourent avec leurs troupeaux les pâturages auxquels un court voyage peut les amener ; jamais ils ne quittent l'intérieur du Tell pour entrer dans les vastes plaines du désert. Ils gagnent leur vie à élever des moutons et des bœufs, réservant ordinairement les chevaux pour la selle et la propagation de l'espèce. Une partie des Berbères nomades fait aussi métier d'élever des chameaux, se donnant ainsi une occupation qui est plutôt celle des Arabes. Les Berbères de la classe pauvre tirent leur subsistance du produit de leurs champs et des bestiaux qu'ils élèvent chez eux ; mais la haute classe, celle qui vit en nomade, parcourt le pays avec des chameaux, et toujours la lance en main, elle s'occupe également à multiplier ses troupeaux et à dévaliser les voyageurs. »

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 184

la figure # 118

[Ancienne mosquée de Kairouan](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Ce qui précède met en évidence l'erreur dans laquelle beaucoup d'auteurs modernes tombent aujourd'hui, lorsqu'ils croient pouvoir différencier les Arabes des Berbères, en disant que les seconds forment une population sédentaire, adonnée à l'agriculture, alors que les premiers ne sont que des nomades. Ils en tirent naturellement cette conclusion, qu'ils appliquent ensuite à l'Algérie : que les Berbères sont civilisables, alors que les Arabes ne le sont pas. Mais cette conclusion repose sur une observation tout à fait erronée. L'Arabe et le Berbère sont également sédentaires ou nomades, suivant le milieu où ils se trouvent ; ces deux formes de vie sociale résultant de la nature du sol et non de la race. Dans les régions fertiles de l'Arabie, de l'Égypte ou de l'Algérie, l'Arabe a toujours été sédentaire. Dans les plaines sablonneuses des mêmes contrées, il a toujours été nomade, et ne pouvait être que nomade. Que se soient des Berbères, des Arabes ou tout autre peuple qui habitent le Sahara, on n'y verra jamais que des nomades. Les Touaregs du désert, ces descendants des Numides qu'on range parmi les plus purs des Berbères, sont exclusivement nomades, et, comme les Arabes du désert de l'Arabie, vivent surtout de guerre et de pillage. Dans les régions montagneuses aux hivers prolongés, où la vie nomade serait impossible, les mêmes Berbères se construisent des maisons et mènent la vie agricole.



Il en était ainsi avant l'invasion des Arabes en Afrique, et il en est encore de même aujourd'hui. Vouloir obliger des nomades, chez lesquels l'hérédité a fixé des habitudes devenues une seconde nature, à mener une vie sédentaire et à se livrer à l'agriculture, serait aussi difficile que d'empêcher un chien de chasse de suivre le gibier. On peut à la rigueur y arriver peut-être, mais une telle entreprise est l'œuvre des siècles et non celle d'un jour.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 185

la figure # 119

[Ornements en faïence émaillée pris dans une mosquée de Kairouan](#) ; d'après une photographie

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Alors même qu'on ne comparerait les Berbères sédentaires qu'avec les Arabes également sédentaires, je ne connais aucun fait qui puisse permettre de soutenir que les premiers soient plus civilisables que les seconds. Les événements historiques prouveraient plutôt le contraire, car l'Arabe est arrivé à posséder une civilisation très haute alors que celle du Berbère n'a jamais été bien élevée. En réalité, je crois qu'aujourd'hui l'Arabe et le Berbère présentent la même inaptitude à s'adapter à la façon de vivre, sentir et penser des Européens. Pour l'immense majorité de ces derniers, la civilisation implique la nécessité de passer la plus grande partie de son temps à travailler dans une usine, un bureau, ou à gratter laborieusement la terre dix ou douze heures par jour pour gagner le droit de recommencer le lendemain. Cette vie-là, l'Arabe et le Berbère n'en veulent pas ; ils n'ont pas les besoins artificiels créés par notre civilisation et refusent de se les créer. L'Européen pour l'Arabe ou le Berbère est simplement un maître qu'il faut subir tant qu'on ne peut pas faire autrement, mais dont on se débarrasse le jour où l'occasion s'en présente.

## 2. - Établissement des Arabes en Afrique

[Retour à la table des matières](#)

La conquête de l'Afrique par les Arabes fut beaucoup plus difficile que celle de l'Égypte, et ils ne s'y établirent que très lentement. Les Berbères ne cessèrent de lutter contre eux, et, à plusieurs reprises, arrivèrent à reconquérir leur indépendance.

Après avoir été soumise aux Romains durant plusieurs siècles, l'Afrique septentrionale avait été dominée pendant plus de cent ans (429-545) par les Vandales d'Espagne. Ils en furent chassés par l'expédition envoyée contre eux par Justinien et dirigée par Bélisaire. Les Visigoths d'Espagne l'envahirent à leur tour et l'occupaient en partie quand les Arabes se présentèrent.

L'histoire des provinces africaines à l'époque où parurent les Arabes est assez obscure. Nous savons cependant que lorsque l'empereur Héraclius allait avoir à se défendre contre les invasions de ces nouveaux conquérants, l'Afrique jouissait d'un peu de tranquillité, car ce monarque, voulant échapper aux troubles qui se produisaient à Constantinople, avait résolu de s'embarquer pour Carthage et d'en faire la capitale de son empire.

La tranquillité en Afrique n'était du reste que momentanée. En dehors des invasions venues de l'extérieur, les dissensions incessantes des sectes religieuses la troublaient constamment. De même que l'Égypte, l'Afrique était devenue chrétienne, mais la propagation du christianisme ne s'y était faite qu'en versant des torrents de sang. Lorsque Constantin monta sur le trône, il trouva les diverses sectes en proie à de telles fureurs qu'il fut obligé de les réduire par les armes.

Les Romains et les Byzantins avaient fondé en Afrique des cités importantes ornées de monuments dont on retrouve aujourd'hui les ruines ; mais leur influence était toute locale, et ne s'était pas étendue au-delà des villes. L'Afrique était moins colonisée que conquise.

La résistance des Byzantins aux Arabes fut aussi faible en Afrique qu'elle l'avait été en Égypte, et, sans les Berbères la conquête eût été rapide ; mais la résistance de ces derniers fut si énergique, qu'il ne fallut pas aux Arabes moins de cinq campagnes d'une durée totale de près d'un demi-siècle pour se rendre tout à fait maîtres du nord de ce continent.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 187

la figure # 120

[Sculpture d'un panneau pris dans une mosquée de Kairouan](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Leur première invasion eut lieu l'an 23 de l'hégire (644 de J.-C.). Ils envahissent d'abord la Cyrénaïque, province toute voisine de l'Égypte, puis soumettent la Tripolitaine. En 646, ils s'emparent de plusieurs villes, mais ils finissent par évacuer le pays moyennant rançon. Ils y reparaissent vingt ans plus tard, et portent leurs armes jusqu'à l'autre extrémité de l'Afrique, c'est-à-dire jusqu'à l'océan Atlantique.

En 675, ils fondent Kairouan, future capitale de l'Afrique arabe. En 691 (69 de l'hégire), ils s'emparent de Carthage et subjuguent une grande armée de Berbères que Kahina, reine de ces derniers, avait réunie pour les combattre. En 711, ils sont assez forts pour envahir l'Espagne.

Jusqu'au commencement du neuvième siècle de notre ère, l'Afrique fut gouvernée par des émirs nommés par les khalifes ; mais à partir d'Harounal-Raschid, la suprématie de ces derniers ne fut plus que nominale. L'Afrique fut désormais gouvernée par de véritables souverains indépendants résidant à Kairouan. De 800 à 909, onze princes arabes de la famille des Aglabites se succédèrent dans cette capitale. L'Afrique jouit d'une grande tranquillité sous leurs règnes, et ils dirigèrent tous leurs efforts vers la fusion des Arabes et des Berbères. Mais les Berbères finirent par renverser leur dynastie, et, reconnaissant comme khalife un prince fatimite d'origine berbère, ils rendirent l'Afrique complètement indépendante du khalifat d'Orient, auquel elle n'était du reste rattachée depuis longtemps que par des liens nominaux.

Jusqu'à l'invasion des Turcs, au seizième siècle, l'Afrique resta gouvernée par des dynasties berbères. Cette indépendance lui fut bientôt fatale. Obéissant à ces instincts héréditaires que nous avons constatés et qui les ont toujours empêchés de former une grande nation, les Berbères se divisèrent à l'infini et laissèrent l'Afrique se morceler en petits royaumes indépendants, toujours en lutte entre eux, et où la civilisation ne brilla jamais que d'un éclat bien faible.

On ne peut apprécier la nature de l'influence exercée par les Arabes en Afrique, qu'en se rappelant qu'il y eut dans leur conquête deux périodes fort distinctes et dont les conséquences ethnologiques furent très différentes.

La première de ces périodes fut celle de la primitive invasion du septième siècle. La conquête ne fut simplement alors qu'une occupation militaire forcément très restreinte.

Si l'invasion des Arabes se fût bornée à cette primitive occupation, il fût arrivé comme en Égypte et ainsi du reste qu'il arrive toujours en pareil cas, qu'après un petit nombre de générations les Arabes auraient disparu entièrement dans la masse des Berbères. Leur influence civilisatrice eut pu survivre, mais celle du sang se fût rapidement éteinte.

Une invasion nouvelle se produisant sur une immense échelle en décida autrement. En amenant en Afrique un nombre immense d'Arabes, elle eut pour résultat de transformer une partie de la nation berbère en un peuple arabe.

Ce fut vers le milieu du onzième siècle, alors que les Berbères avaient presque partout reconquis leur indépendance, qu'eut lieu la grande invasion qui devait avoir pour résultat le peuplement du nord de l'Afrique par les Arabes, et le refoulement des Berbères dans les montagnes du Tell et dans les régions du sud. Cette invasion se composa de tribus nomades venues de l'Hedjaz en Arabie, et qui, sous les Fatimites, avaient été cantonnées dans la haute Égypte. Leurs dépradations eurent bientôt rendu le pays qu'ils occupaient tellement inhabitable, que le khalife Mostanser résolut de s'en débarrasser en les lançant sur les Berbères de l'Afrique.

Ce fut bien plus l'invasion entière d'un peuple que l'arrivée d'une armée.

Les Arabes partirent, emmenant avec eux femmes, enfants et troupeaux. Leur nombre a été évalué par certains auteurs arabes à un million, et à deux cent cinquante mille seulement par quelques uns ; mais il paraît certain que la première invasion fut bientôt suivie de plusieurs autres.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 188

la figure # 121

[Mihrab de la mosquée Si-el-Habib, à Kairouan](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Cette immigration fut assez lente, et ce n'est que progressivement qu'elle arriva à couvrir d'Arabes le nord de l'Afrique. Deux ans après ses débuts, elle n'avait pas dépassé la Tripolitaine. Procédant pas à pas, les Arabes s'insinuaient par groupes dans les vallées et se mélangeaient graduellement avec la population. Leurs masses augmentant toujours, ils réussirent en quelques générations, par le fait seul de leur nombre, à imposer aux Berbères leurs mœurs, leur religion et leur langue et à ne laisser à leurs souverains qu'un pouvoir nominal. Il n'y eut que des tribus refoulées dans les montagnes du Tell et certaines régions du sud qui échappèrent à l'influence étrangère.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 189

la figure # 122

[Façade de la mosquée Djâma-el-Kebir, à Alger](#).

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Les résultats de ces invasions ne furent nullement civilisateurs, car les nomades de l'Arabie ont toujours mené une vie demi-sauvage incompatible avec toute culture

sérieuse, et cette vie nomade, ils la continuèrent en Afrique. La civilisation, qui commençait à se développer sur le sol africain, pâlit rapidement. Les luttes intestines des tribus, celles des nombreuses dynasties rivales des diverses provinces devenues indépendantes eurent pour résultat une rapide décadence et lorsque les Turcs se présentèrent au seizième siècle à Alger, ils n'eurent pas de peine à s'emparer très rapidement du nord de l'Afrique. Un seul État arabe, le Maroc, resta indépendant. Il a gardé jusqu'ici cette indépendance, mais sans échapper à la décadence qui avait graduellement envahi toutes les provinces. La ville de Fez, qui était, au dixième siècle, une rivale de Bagdad et possédait, d'après les historiens arabes, cinq cent mille habitants, huit cent mosquées et une bibliothèque riche en manuscrits grecs et latins, est aujourd'hui à demi ruinée. La population du Maroc, évaluée aujourd'hui à six ou sept millions d'individus, n'est plus que le produit abâtardi du croisement des Berbères, des Arabes et des Nègres.

### 3. - Monuments laissés par les arabes dans l'Afrique septentrionale

[Retour à la table des matières](#)

La civilisation arabe de l'Afrique n'eut jamais l'éclat de celle de l'Égypte ou de l'Espagne. L'Afrique posséda cependant des villes importantes et quelques monuments remarquables, notamment sous les Aglabites. Ils élevèrent des villes comme Kairouan, Tunis, Fez, ou en transformèrent d'autres qui existaient à peine avant eux, telles que Tlemcen, Alger, Bougie, etc., mais l'éclat de ces cités fut très éphémère. Les rivalités des Berbères, leur peu d'aptitude à la civilisation, l'invasion des Arabes nomades, et enfin l'absence de centres importants, comme Bagdad en Orient, le Caire en Égypte, étaient de conditions peu favorables au progrès de la civilisation. Aussi ne faut-il pas nous attendre à trouver dans l'Afrique septentrionale des monuments arabes présentant l'originalité et la richesse de ceux de l'Espagne et de l'Égypte. Nous verrons dans notre chapitre consacré à l'histoire de l'architecture chez les Arabes que ces derniers ne réussirent jamais en Afrique à se soustraire entièrement à l'influence byzantine. Nous nous bornerons actuellement à une simple énumération des édifices les plus remarquables, en choisissant surtout, comme nous l'avons déjà fait, parmi les monuments religieux, les seuls à peu près, du reste, qui soient conservés.

*Mosquées de Kairouan.* - Kairouan fut fondée par le célèbre Okba, le conquérant de l'Afrique. Il fit élever dans cette ville, l'an 55 de l'hégire (675 de J.-C.), une grande mosquée qui fut reconstruite à plusieurs reprises, et notamment l'an 205 de l'hégire (820 de J.-C.). Elle est recouverte de coupes surbaissées et forme un quadrilatère entouré d'un mur d'enceinte, que domine un minaret constitué par une grande tour carrée, très large à la base, et couronnée de trois étages en retrait les uns sur les autres. Cette forme de tour carrée faisant fonction de minaret est très répandue dans toute l'Afrique septentrionale et le fut probablement aussi en Espagne.

Bien que la grande mosquée de Kairouan et les autres monuments religieux de cette ville aient été restaurés plusieurs fois, ils présentent, comme nous le verrons dans un autre chapitre, un intérêt archéologique considérable ; mais jusqu'à une époque toute récente, aucun Européen ne les avaient visités et ils n'avaient jamais figuré encore dans aucun ouvrage.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 190

la figure # 123

[Minaret de la grande mosquée de Tanger](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Ce même Okba qui fonda Kairouan fut enterré près de Biskra. La mosquée qui entoure son tombeau, dite mosquée Sidi Okba, est actuellement le plus ancien monument religieux de l'islamisme en Afrique. Elle possède également un minaret carré.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 191

la figure # 124

[Intérieur de la mosquée Sidi Bou Médine, à Tlemcen](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

*Mosquée de Sidi Bou-Médine, près de Tlemcen.* - Tlemcen fut autrefois la capitale du Maghreb central. Sa mosquée fut fondée en 739 de l'hégire (1388 de J.-C.). Elle renferme dans ses dépendances une école fondée en 747 de l'hégire, et qui est un des rares monuments de cette sorte existant encore en Afrique. Les sciences et l'histoire y étaient enseignées à l'époque de la splendeur des Arabes. Notre figure donne une bonne idée de son architecture.

*Mosquée d'Alger.* - Presque toutes les mosquées d'Alger sont modernes et dépourvues d'intérêts ; la seule intéressante est la grande mosquée Djama el Kébir. Sa fondation remonte au dixième siècle de notre ère ; mais elle a subi à diverses époques des modifications importantes. Son minaret carré, notamment, est du quatorzième siècle.

L'intérieur de l'édifice, actuellement blanchi à la chaux, ne présente aucune décoration. Les arcades supportant la toiture reposent sur des piliers carrés. Elles ont la forme d'un arc en fer à cheval très légèrement ogival ; plusieurs sont dentelées.

Une des façades de la mosquée est entourée d'une belle galerie composée d'arcades ogivales et dentelées en fer à cheval à leur base comme les précédentes. Elles s'appuient sur des colonnes de marbre. Cette galerie, dont la construction est très postérieure à celle du monument primitif, rappelle tout à fait des colonnades qu'on voit dans les cours intérieures de l'Alcazar de Séville.

En dehors de la mosquée précédente, le seul monument mahométan qui me semble digne d'être mentionné à Alger est la petite chapelle funéraire d'Abd-er-Rhaman, ainsi nommée du nom du personnage qui y est enterré. Sa construction remonte au quinzième siècle. Elle est d'une architecture élégante, mais ne présente aucune particularité originale.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 192

la figure # 125

[Vue générale de Tanger](#) (Maroc) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

*Mosquées du Maroc.* - Le Maroc possède plusieurs belles mosquées, notamment celles de Muley Edris et d'El-Karoum, à Fez. Cette dernière, très célèbre encore dans toute cette région de l'Afrique, contient deux cent soixante-dix colonnes, et seize nefs de vingt arcades chacune. Les Européens ne peuvent y pénétrer sous peine de mort.

La plupart des mosquées du Maroc sont construites sur le plan des mosquées de l'Afrique septentrionale et ont comme elles des minarets carrés, forme assez rare en

Égypte. Celui de la grande mosquée de Tanger, que nous reproduisons, est construit sur le même plan et donne une idée suffisante de ce genre de construction.

En dehors d'un petit nombre de mosquées, on ne rencontre guère de monuments arabes bien remarquables au Maroc ; mais ce qu'on y trouve, ce sont des mœurs, des costumes et un ensemble oriental qu'il serait difficile de trouver ailleurs. C'est encore au Maroc qu'il faut aller de préférence pour se faire une idée de la vie des Arabes au temps des khalifes. Les grandes villes demi-européennes de l'Algérie et de la Syrie, Damas exceptée, n'en sauraient donner qu'une très incomplète idée. Le voyage est facile, et je le conseille à tous les artistes. En quelques jours de chemin de fer, on traverse la France et l'Espagne dans toute leur longueur ; on s'embarque à Malaga et l'on est bientôt à Gibraltar, ville anglaise à la physionomie roide et morne ; mais le voyageur amoureux du pittoresque ne regrettera pas de retrouver l'Angleterre si loin, car le contraste qu'il éprouvera après quelques heures de mer, lorsqu'il abordera les côtes du Maroc à Tanger, n'en sera que plus frappant. Gibraltar, c'est la vie civilisée moderne ; Tanger, avec ses maisons blanches à terrasses, sa population bariolée, ses pachas à la justice sommaire, représente la vie arabe telle qu'elle était il y a un millier d'années. Cette vision fantastique de mosquées, de minarets, de tours crénelées, de bazars d'esclaves, de femmes voilées, d'Arabes vêtus de couleurs éclatantes, qu'évoque dans la pensée la lecture de certains chapitres des *Mille et une nuits*, se trouve réalisée d'une façon magique, quand on pénètre dans cette vieille cité, dont la légende fait remonter la fondation à Hercule, et qui était déjà célèbre au temps du commandeur des croyants, Haroun-al-Raschid, l'illustre contemporain du grand empereur Charlemagne.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 192

Planche couleurs # 6

ORNEMENTATION POLYCHROME d'un plafond de l'ancienne Mosquée de Cordoue  
(Style Byzantin-Arabe) (Monuments architect. de l'Espagne)

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)



Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)

Livre troisième: L'empire des Arabes

## Chapitre VI

---

### Les Arabes en Espagne

#### 1. – L'Espagne avant les Arabes

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir réussi à expulser les Grecs, contenir les Berbères, et terminé ainsi la difficile conquête de ces vastes contrées africaines, jadis témoins des luttes de Rome et de Carthage et de ces guerres où Massinissa, Jugurtha et tant d'hommes illustres avaient combattu, les Arabes songèrent à conquérir l'Espagne.

Ce ne fut pas seulement le désir d'agrandir un empire, déjà trop vaste, qui les poussa à entreprendre cette conquête nouvelle. Les Berbères avaient été les plus rudes ennemis qu'ils avaient eus à combattre, ces adversaires étaient soumis, mais leur esprit d'indépendance, leur bravoure, leurs habitudes guerrières les rendaient encore redoutables. Les occuper et satisfaire leurs instincts turbulents, en les prenant pour alliés dans des expéditions guerrières, était d'une politique très sage.

Suivant Ibn Khaldoun, la première expédition qui franchit le détroit de Gibraltar et pénétra en Espagne, ne comptait que douze mille combattants et se composait presque entièrement de Berbères.

Avant de raconter comment se fit cette conquête, nous jetterons un coup d'œil sur l'histoire de l'Espagne avant l'invasion mahométane. C'est toujours dans le passé des peuples qu'il faut chercher les causes des événements présents. L'histoire passée de l'Espagne peut seule nous expliquer pourquoi elle fut si vite conquise par les disciples du prophète.

D'abord habitée par des Celtes venus de la Gaule et par des populations d'origine mal connue : Ibères et Ligures, l'Espagne avait reçu ensuite des colonies de Phéniciens, de Grecs et de Carthaginois. Ces derniers avaient conquis le pays et fondé Carthagène, succursale de Carthage. Deux siècles avant J.-C., la deuxième guerre punique leur avait enlevé leur conquête au profit des Romains.

Les Romains possédèrent l'Espagne jusqu'au cinquième siècle de notre ère. Sous leur empire, elle s'était couverte de villes florissantes, et avait fourni à la métropole des hommes illustres : Sénèque, Lucain, Martial, les empereurs Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Théodose, etc.

Après avoir suivi Rome dans sa grandeur, l'Espagne dut la suivre également dans sa décadence. Les barbares du nord, Vandales, Alains, Suèves, etc., s'abattirent sur elle, après avoir ravagé les Gaules ; mais ils furent bientôt vaincus par d'autres barbares, les Visigoths, qui s'emparèrent de l'Espagne pendant le sixième siècle et en étaient entièrement maîtres quand les Arabes y parurent.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 195

la figure # 126

Bras d'une croix en or ornée de pierreries provenant des Visigoths de Tolède  
(septième siècle) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Les Visigoths se mélangèrent assez vite avec l'élément latin qu'ils avaient rencontré en Espagne. La langue latine devint leur langue et ils avaient renoncé à leurs dieux pour embrasser le christianisme, alors la religion de l'empire. La civilisation latine avait donc subjugué ces barbares. Comme les autres conquérants de l'empire romain, ils avaient essayé de se l'assimiler dans la limite où leur intelligence rendait cette assimilation possible. Plusieurs faits prouvent qu'ils s'étaient assez intimement fusionnés avec l'élément latin qui occupait depuis si longtemps une partie du sol. Leur code (*lex Visigothorum*) resta la loi de l'Espagne chrétienne jusqu'au milieu du treizième siècle. Lorsqu'ils furent refoulés dans les montagnes des Asturies par l'invasion musulmane, ils achevèrent de se fondre plus intimement encore avec les populations chrétiennes, et, longtemps après que l'Espagne fut reconquise, le titre d'hidalgo, c'est-

à-dire fils de Goth (*hijo del Gotto*), était considéré comme un titre de noblesse. C'est sans doute à l'influence du sang visigoth qu'il faut attribuer la présence des individus à chevelure blonde, qu'on rencontre assez fréquemment encore en Espagne.

Mais à l'époque de l'invasion arabe, la fusion des éléments goth et latin ne s'était faite que dans les couches supérieures de la population. La masse aborigène vivant dans le servage. N'ayant aucun intérêt à défendre, et rien à perdre à changer de maître ; elle était prête à subir passivement toutes les dominations. Il n'y avait donc pas à compter beaucoup sur une armée composée d'éléments semblables, et malheureusement pour la monarchie gothe, il n'y avait pas à compter davantage sur la noblesse qui la commandait. La royauté étant élective chez les Goths, et les candidats au trône toujours nombreux, leurs partisans étaient constamment en guerre et déchiraient le royaume par leurs dissensions.

Divisions sociales, dissensions intestines, absence d'esprit militaire, indifférence des masses chez lesquelles la servitude de la glèbe avait éteint tout sentiment national, telle était la situation de la monarchie des Goths quand les Arabes se montrèrent. Les rivalités qui déchiraient l'empire étaient telles que deux grands personnages espagnols, le comte Julien et l'archevêque de Séville, favorisèrent leur invasion.

## 2. - Établissement des Arabes en Espagne

[Retour à la table des matières](#)

Ce fut l'an 711 de l'ère chrétienne, alors que dixième successeur de Mahomet montait sur le trône de Damas, que les musulmans pénétrèrent en Espagne avec une armée de douze mille hommes.

On comprend aisément, quand on a parcouru des provinces si fertiles du sud de cette péninsule, les seules restées encore fertiles, l'impression que durent éprouver les Arabes en y pénétrant. Climat, sol, villes, monuments, tout était merveilleux pour eux. Dans une lettre adressée au khalife, le général de l'armée arabe dépeignait le pays de la façon suivante : « C'est la Syrie pour la beauté du ciel et de la terre, l'Yémen pour la douceur du climat, les Indes pour ses fleurs et ses parfums, l'Égypte pour sa fertilité, la Chine pour ses métaux précieux. »

Les musulmans envahirent la côte d'Espagne par un point qui fut appelé depuis Gibraltar (Djebel Tarick), du nom de leur chef Tarik, lieutenant berbère du général arabe Mouza.

Il avait fallu cinquante ans aux Arabes pour s'emparer de l'Afrique berbère, mais il ne leur fallut que quelques mois pour conquérir entièrement l'Espagne chrétienne. La première bataille importante, bataille dans laquelle les mahométans eurent pour allié l'archevêque de Séville, décida du sort de la monarchie des Goths. Ils perdirent dans la même journée l'Espagne et leur roi.

Mouza n'apprit pas un aussi prompt triomphe sans quelque surprise ; il avait souvenir des longues luttes qu'il avait dû soutenir pour conquérir l'Afrique et croyait trouver en Europe autant de sentiment d'indépendance et de bravoure que chez les Berbères. Reconnaisant son erreur, et ne voulant pas laisser à son lieutenant la gloire d'avoir conquis à lui seul l'Espagne, il traversa la mer à son tour et arriva avec une armée de vingt mille hommes, dont huit mille Berbères, pour continuer la conquête.

Elle fut achevée avec une rapidité surprenante. Les plus grandes villes s'empresaient d'ouvrir leurs portes aux envahisseurs. Des cités comme Cordoue, Malaga, Grenade, Tolède, furent conquises presque sans coup férir. À Tolède, capitale des chrétiens, les Arabes trouvèrent les couronnes de vingt-cinq rois goths. Ils y firent prisonnière la veuve chrétienne du roi Roderik, que le fils de Mouza épousa plus tard.

Les habitants de l'Espagne furent aussi bien traités que l'avaient été ceux de la Syrie et de l'Égypte. Les Arabes leur laissèrent leurs biens, leurs églises, leurs lois, le droit d'être jugés par leurs juges, et leur imposèrent seulement un tribut annuel de quelques provisions, plus un dinar d'or (15 fr.) pour chaque noble et un demi-dinar pour chaque serf. Ces conditions paraissant fort douces à la population, elle se soumit sans résistance, et les Arabes n'eurent bientôt plus à lutter que contre l'aristocratie propriétaire du sol.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 197

la figure # 127

[Intérieur de la mosquée de Cordoue.](#)

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

La lutte, au surplus, ne fut pas longue : en deux années, toute trace de résistance était effacée, et l'Espagne entièrement soumise. Elle ne l'était pas pour toujours ; mais il fallut aux chrétiens huit siècles de luttes pour la reprendre.

On assure qu'après avoir conquis l'Espagne, Mouza avait l'intention de revenir en Syrie par la Gaule et l'Allemagne, prendre Constantinople à revers et soumettre au Coran tout l'ancien monde. Un ordre du khalife qui le rappela à Damas, l'empêcha de tenter cette grande entreprise. Elle eût rendu sans doute l'Europe entière mahométane, créé du même coup chez tous les peuples civilisés l'unité religieuse, et peut-être évité cette période du moyen âge que, grâce aux Arabes, l'Espagne n'a pas connue.

Avant de raconter ce que devinrent les Arabes en Espagne, recherchons d'abord, comment les anciens occupants du sol se fondirent avec leurs nouveaux maîtres.

Les primitifs envahisseurs de l'Espagne furent composés d'Arabes et de Berbères. Les armées qui l'occupèrent ensuite comptèrent quelques tribus syriennes, mais leur nombre ne fut jamais bien élevé et elles n'apparurent que dans les premiers temps de la conquête. L'influence des Arabes, des Berbères et de la population aborigène sont donc les seules dont nous ayons à apprécier le rôle.

Un examen attentif de l'histoire des musulmans en Espagne prouve que les Arabes constituèrent l'aristocratie intellectuelle de l'invasion et son élément civilisateur, alors que les Berbères se mêlèrent aux couches moyenne et inférieure de la population. Cette suprématie intellectuelle, les Arabes la conservèrent même à l'époque où les dynasties berbères arrivèrent au pouvoir.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 198

la figure # 128

[Façade du mihrab de la mosquée de Cordoue](#) ; d'après un dessin de Murphy.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Nous n'avons pas de document qui permettent de dire quelle fut la proportion réciproque des éléments berbère et arabe pendant les huit siècles que dura la domination musulmane en Espagne ; mais tout indique que l'élément berbère finit par devenir numériquement le plus important à partir du moment où l'Espagne se détacha du khalifat d'Orient, et surtout pendant la période des invasions berbères venues du Maroc. Lorsque l'Espagne fut séparée de l'Orient, les Arabes ne s'y maintinrent plus, en effet, que par voie de reproduction, alors que les Berbères n'avaient qu'à traverser le détroit de Gibraltar pour venir chercher fortune en Espagne.

Il paraît évident également que les Arabes et les Berbères durent se mélanger non seulement entre eux, mais encore avec le fond de la population constitué par les primitifs habitants du sol. Ce fut surtout avec des chrétiennes que les Arabes alimentèrent leurs harems et perpétuèrent leur race. Les chroniqueurs arabes rapportent que, dans les premières expéditions, trente mille d'entre elles furent employées à cet usage ; et il y a encore à l'Alcazar de Séville une cour, dite cour des jeunes filles, dont le nom provient du tribut annuel de cent jeunes vierges que les chrétiens étaient obligés de payer à un souverain arabe. Si on considère que ces chrétiennes étaient d'origine bien différentes, et que du sang ibère, latin, grec, visigoth, etc. coulait dans leurs veines, on reconnaîtra facilement que ce mélange de chrétiens, de Berbères et d'Arabes, répété pendant des siècles, dans un milieu identique, dut finir par produire une race nouvelle sensiblement différente de celles qui avaient envahi l'Espagne. Les populations diverses qui contribuèrent à la former se trouvèrent en effet dans ces conditions de croisement et de milieu que nous avons décrites dans un précédent chapitre, et qui, suivant nous, déterminent la formation d'une race.

Je n'essaierai pas de tracer ici l'histoire des souverains arabes ou berbères qui se sont succédé en Espagne pendant huit cents ans. Il suffira, pour l'intelligence de ce chapitre, de mentionner brièvement les principaux faits politiques qui se sont produits durant cette longue période.

Depuis l'année 711 de l'ère chrétienne, date de la conquête des Arabes, jusqu'à l'an 756, l'Espagne fit partie de l'empire des khalifes de Damas et fut gouvernée pour leur compte par des émirs. En 756, elle se sépara du khalifat d'Orient et forma un royaume indépendant, désigné sous le nom de khalifat de Cordoue, du nom de sa capitale.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 199

la figure # 129

[Plan de la mosquée de Cordoue](#) ; d'après les anciens auteurs arabes.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Après une période brillante de trois siècles, qui représente la phase culminante de la civilisation des Arabes en Espagne, leur décadence politique commença. Les chrétiens refoulés au nord profitent des dissensions des musulmans, et commencent à les attaquer. Pour s'opposer aux succès d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, les Arabes appellent à leur aide, en 1085, les Berbères du Maroc. Venus d'abord en alliés ces derniers parlent bientôt en maîtres. L'empire déchiré par les querelles des deux races, se divise en une vingtaine de petits royaumes. Plusieurs dynasties berbères (Almoravides, Almohades, etc.) se succèdent, les Arabes se berbérissent de plus en plus et leur civilisation diminue. Les chrétiens en profitent pour continuer à s'agrandir à leurs dépens, et forment une série de petits royaumes tels que ceux de Valence, de Castille, de Murcie, etc., qui se réunissent graduellement les uns aux autres, jusqu'à n'en plus former que quatre (Portugal, Navarre, Aragon et Castille). À la fin du treizième siècle, il ne restait plus aux Arabes que le royaume de Grenade. Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, ayant, par son mariage avec Isabelle, reine de Castille, réuni les deux couronnes, assiégea Grenade en 1492, et s'empara du dernier boulevard de l'islamisme en Espagne. Ayant annexé ensuite à son empire la Navarre, toute la péninsule, sauf le Portugal, se trouva réunie en une seule main.

La durée de l'empire des Arabes en Espagne fut d'environ huit siècles, c'est-à-dire à peu près égale à celle de la puissance romaine. Il périt victime de ses dissensions bien plus que des attaques étrangères. Son génie politique fut faible, mais son génie civilisateur le plaça aux premiers rangs.

Ferdinand avait accordé par traité aux Arabes le libre exercice de leur culte et de leur langue ; mais dès 1499 s'ouvrit l'ère de ces persécutions qui devaient se terminer

au bout d'un siècle par leur expulsion. On commença par les baptiser de force ; puis, sous le prétexte qu'ils étaient alors chrétiens, on les livra à la sainte inquisition qui en brûla le plus qu'elle put. L'opération marchant avec lenteur, en raison de la difficulté de brûler plusieurs millions d'individus, on tint conseil sur la façon de purger le sol de l'élément étranger. Le cardinal-archevêque de Tolède, inquisiteur général du royaume, homme d'une grande piété, proposa de passer au fil de l'épée tous les Arabes non convertis, y compris les femmes et les enfants. Le dominicain Bleda fut plus radical encore. Considérant avec raison qu'on ne pouvait savoir si tous les convertis étaient bien chrétiens du fond du cœur, et observant justement qu'il serait d'ailleurs facile à Dieu de distinguer dans l'autre monde ceux qui méritaient l'enfer de ceux qui ne le méritaient pas, le saint homme proposa de couper le cou à tous les Arabes, sans aucune exception. Bien que cette mesure eût été appuyée avec énergie par le clergé espagnol, le gouvernement pensa que les victimes ne se prêteraient peut-être pas facilement à la subir et se borna, en 1610, à décréter l'expulsion des Arabes. On eut soin du reste de s'arranger de façon à ce que la plupart fussent massacrés pendant l'émigration. L'excellent moine Bléda, dont je parlais plus haut, assure avec satisfaction qu'on en tua plus des trois quart en route. Dans une seule expédition, qui en conduisait 140 000 en Afrique, 100 000 furent massacrés. En quelques mois, l'Espagne perdit plus d'un million de ses sujets. Sédillot et la plupart des auteurs estiment à trois millions le nombre de sujets perdus pour l'Espagne, depuis la conquête de Ferdinand jusqu'à l'expulsion des Maures. Au près de pareilles hécatombes, la Saint-Barthélémy n'est qu'une échauffourée sans importance, et il faut bien avouer que, parmi les conquérants barbares les plus féroces, il n'en est pas un ayant eu d'aussi cruels massacres à se reprocher.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 200

la figure # 130

[Porte du Soleil à Tolède](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Malheureusement pour l'Espagne, ces trois millions de sujets, dont elle se privait volontairement, constituaient l'aristocratie intellectuelle et industrielle de la nation. L'Inquisition avait pris soin, d'un autre côté, d'abattre tout ce qui, parmi les chrétiens, dépassait le niveau de la plus faible médiocrité. Ce fut seulement lorsque cette double opération fut terminée qu'on s'aperçut de ses effets. Ils furent très nets. L'Espagne, qui s'était trouvée pendant quelques temps au faîte de la grandeur, tomba presque immédiatement au dernier degré de la plus honteuse décadence. Agriculture, industrie, commerce, sciences, littérature, population, tout s'écroula à la fois. Plusieurs siècles se sont écoulés depuis cette époque, mais, malgré ses efforts, elle ne s'est pas encore relevée de son abaissement. Tolède, qui comptait 200 000 habitants sous les Arabes, n'en possède plus que 17 000 aujourd'hui ; Cordoue qui avait un million d'habitants, en a 42 000 maintenant. Sur cent vingt-cinq villes que comprenait le



diocèse de Salamanque, il en reste treize à peine. En étudiant, dans un autre chapitre, les successeurs des Arabes, nous montrerons à quel point la décadence produite par la destruction de ces derniers fut profonde. Si nous l'avons mentionnée ici, c'est qu'aucun exemple ne saurait mieux faire ressortir l'importance du rôle joué par ce peuple dans les contrées où il apporta la civilisation. On ne pourrait trouver d'exemples plus concluants pour montrer l'influence d'une race. Avant les Arabes, civilisation presque nulle ; avec les Arabes, civilisation brillante, après les Arabes, décadence profonde. L'expérience est complète.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 201

la figure # 131

[Façade de l'Alcazar de Séville](#); d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

### 3. - Civilisation des Arabes en Espagne

[Retour à la table des matières](#)

Sous les rois visigoths, l'Espagne chrétienne avait été dans une situation peu prospère. Sa culture était celle d'un peuple à demi barbare.

Aussitôt que les Arabes eurent terminé leur conquête, leur oeuvre de civilisation commença. En moins d'un siècle, ils avaient défriché les campagnes incultes, peuplé les villes désertes, créé des monuments magnifiques, établi des relations commerciales avec tous les autres peuples. Ils s'étaient ensuite adonnés à la culture des sciences et des lettres, traduisaient les auteurs grecs et latins, et fondaient des universités qui furent pendant longtemps les seuls foyers intellectuels de l'Europe.

Ce fut surtout à partir de l'avènement d'Abderraman, c'est-à-dire à partir du jour où l'Espagne se sépara de l'Orient par la proclamation en 756 du khalifat de Cordoue, que la civilisation arabe prit tout son essor. Pendant trois siècles, Cordoue fut certainement la plus éclairée sur toutes les cités de l'ancien monde.



À peine monté sur le trône, Abderraman tâcha d'habituer les Arabes à considérer l'Espagne comme leur véritable patrie. Pour les éloigner de la Mecque, il bâtit la célèbre mosquée de Cordoue, l'une des merveilles de l'univers. N'ayant pas à dissiper ses revenus dans des expéditions lointaines, il put les consacrer à améliorer le pays, et ses successeurs tinrent à honneur de suivre cet exemple.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 202

la figure # 132

[Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar de Séville](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Ce qui caractérisa surtout la civilisation des Arabes en Espagne, pendant cette période, ce fut leur goût éclairé pour les arts, les lettres et les sciences. Écoles, bibliothèques, laboratoires se fondent de tous côtés ; les Grecs sont traduits ; les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la médecine sont cultivées avec succès et nous verrons dans des chapitres spéciaux que d'importantes découvertes furent réalisées dans ces diverses sciences.

L'industrie et le commerce furent cultivés avec la même ardeur. Les produits des mines, des manufactures d'armes, de soie, de drap, de maroquin, de sucre, étaient expédiés, dans toute l'Afrique et le Levant, par l'intermédiaire des juifs et des Berbères, principalement adonnés au commerce.

Les aptitudes agricoles des Arabes furent à la hauteur de leurs aptitudes scientifiques et industrielles. Les seuls travaux d'irrigation possédés aujourd'hui par l'Espagne ont été exécutés par eux. Ils introduisirent dans les plaines fertiles de l'Andalousie la canne à sucre, le mûrier, le riz, le cotonnier, le bananier, etc., et, sous leur savante culture, l'Espagne qui, sauf dans certaines parties du midi, est aujourd'hui un véritable désert, fut un immense jardin.

L'activité des Arabes s'étendait à toutes les branches des sciences, de l'industrie et des arts. Leurs travaux publics eurent l'importance de ceux des Romains. Routes, ponts, hôtelleries pour les voyageurs, hôpitaux, mosquées se multipliaient partout. Lorsque l'archevêque Ximénès faisait brûler plus tard, à Grenade, tous les manuscrits arabes, au nombre de quatre-vingt mille, qu'il avait pu réunir, il croyait rayer pour toujours du livre de l'histoire le souvenir des ennemis de sa foi ; mais, en dehors de leurs oeuvres écrites, les travaux dont ils ont couvert le sol suffiraient à perpétuer à jamais leur nom.

La capitale du khalifat de Cordoue fut un centre scientifique, artistique, industriel et commercial qu'on ne peut comparer qu'aux capitales modernes des plus grands

États européens. L'antique cité est encore debout, mais ce n'est plus qu'une triste nécropole. J'ai rarement éprouvé d'émotion plus pénible qu'en parcourant cette ville immense qui compta jadis un million d'hommes, et où, avant de rencontrer un passant rasant silencieusement les murs, il faut parfois se promener des heures entières. Ce fut certes, un grand triomphe pour les chrétiens de remplacer le croissant par la croix à Cordoue ; mais le croissant régnait sur une des plus riches, des plus belles, des plus peuplées cités de l'univers, et la croix n'y abrite aujourd'hui que les tristes débris de la civilisation puissante que ses adorateurs ont pu détruire, mais non remplacer.

L'organisation du gouvernement arabe en Espagne fut très analogue à celle que nous avons décrite pour Bagdad. Le khalife, souverain absolu, représentant de Dieu sur la terre, réunissait tous les pouvoirs civils, religieux et militaires. Un conseil choisi par lui était chargé de donner son avis sur toutes les questions concernant l'administration de l'empire.

Des gouverneurs nommés par le khalife et réunissant comme lui tous les pouvoirs étaient chargés de l'administration des provinces.

La loi civile avait pour base le Coran et les interprétations du Coran, ainsi que nous aurons occasion de l'expliquer dans un autre chapitre. Ces livres sacrés servaient de guide aux personnages chargés de rendre la justice. Des tribunaux d'appel pouvaient réformer les décisions des premiers juges. Pas plus que les autres souverains de l'époque les khalifes n'avaient d'armée permanente. Le seul corps toujours sous les armes était constitué par la garde personnelle du souverain montant à dix ou douze hommes, mais pouvait réunir sous les armes à sa volonté tous les hommes valides de l'empire.

La marine était très puissante et c'est par elle que se faisait le commerce avec toutes les villes maritimes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Les Arabes restèrent pendant longtemps les seuls maîtres de la Méditerranée.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 204

la figure # 133

[Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar de Séville](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

De même qu'à Bagdad les revenus publics provenaient principalement du produit des impôts et des mines. Celles d'argent, d'or et de mercure étaient alors très riches. Les impôts se composaient d'un dixième du produit du sol en nature pour les musulmans et d'une capitation en argent pour les juifs et les chrétiens. À ces impôts se joignait le produit des douanes et des octrois. On évalue à la somme énorme de 300

millions les revenus de l'empire à l'époque de la plus grande puissance du khalifat d'Espagne, c'est-à-dire sous Al-Hakem II.

Les Arabes formaient, nous l'avons dit plus haut, l'aristocratie intellectuelle du pays. Les Berbères, et surtout l'ancienne population, constituaient le fond de la nation. Libres de concourir à tous les emplois, les chrétiens servaient surtout dans les armées, et les mariages entre musulmans et chrétiens étaient fréquents. La mère d'Abdéra-mane III notamment était une chrétienne.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 205

la figure # 134

[Salle des rois Maures à l'Alcazar de Séville](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Les Arabes réussirent en quelques siècles à transformer matériellement et intellectuellement l'Espagne, et à la placer à la tête de toutes les nations de l'Europe. Mais la transformation ne fut pas seulement matérielle et intellectuelle, elle fut également morale. Ils apprirent, ou au moins essayèrent d'apprendre aux peuples chrétiens, la plus précieuse des qualités humaines : la tolérance. Leur douceur à l'égard de la population conquise était telle qu'ils avaient permis à ses évêques de tenir des conciles : ceux de Séville en 782 et de Cordoue en 852 peuvent être cités comme exemples. Les nombreuses églises chrétiennes construites sous la domination arabe sont également des preuves du respect avec lequel ils traitaient les cultes placés sous leur loi.

Beaucoup de chrétiens s'étaient convertis à l'islamisme, mais ils n'avaient que bien peu d'intérêts à le faire, car les chrétiens vivant sous la domination arabe et nommés pour cette raison Mozarabes étaient traités, de même du reste que les juifs, sur le même pied que les musulmans, et pouvaient comme eux aspirer à toutes les charges de l'État. L'Espagne arabe étant le seul pays de l'Europe où les juifs étaient protégés, ces derniers avaient fini par y devenir très nombreux.

À leur grande tolérance, les Arabes d'Espagne joignaient des mœurs très chevaleresques. Ces lois de la chevalerie : respecter les faibles, être généreux envers les vaincus, tenir religieusement sa parole, etc., que les nations chrétiennes adoptèrent plus tard, et qui finirent par exercer sur les âmes une action plus puissante que celles de la religion même, furent introduites par eux en Europe.

De même que la chevalerie chrétienne plus tard, la chevalerie arabe avait son code. N'était digne du titre de chevalier que celui qui possédait les dix qualités suivantes : « La bonté, la valeur, l'amabilité, le talent poétique, l'éloquence, la force, l'adresse à monter à cheval, l'habileté à manier la lance, l'épée et l'arc. »

Les chroniques arabes d'Espagne sont remplies de récits qui prouvent combien de telles qualités étaient répandues. Le Wali de Cordoue ayant en 1139 assiégé Tolède, appartenant alors aux chrétiens, la reine Bérengère, qui y était enfermée, lui envoya un héraut pour lui représenter qu'il n'était pas digne d'un chevalier brave, galant et généreux d'attaquer une femme. Le général arabe se retira aussitôt, demandant pour toute faveur l'honneur de saluer la reine.

Ces mœurs chevaleresques finirent par se répandre chez les chrétiens ; mais ce fut assez lentement, et nous pouvons nous rendre compte de ce qu'était chez eux un chevalier, au onzième siècle, d'après le plus renommé d'entre eux, le Cid Campeador, Rodrigue de Vivar.

Ce héros célèbre tant chanté par les poètes, n'était en réalité qu'un chef de bande, combattant tantôt à la solde des Arabes, tantôt à celle des chrétiens, suivant qu'on le payait davantage. Ayant réussi à s'emparer de Valence par capitulation, il ne se fit aucun scrupule de faire rôtir vivant, à petit feu, le vieillard qui gouvernait la place, pour l'obliger à découvrir les trésors qu'il supposait exister dans l'Alcazar.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 207

la figure # 135

[La Giralda de Séville](#); d'après un dessin de G. de Prangey.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

« Ce paladin célèbre, écrit M. Viardot, dont le nom réveille tous les souvenirs de la chevalerie, est le héros populaire de plus d'aventures que tous les Hercule, les Thésée, les demi-dieux de l'antiquité. Mais quelque pénible qu'il soit de dépouiller un grand nom d'une partie de l'éclat dont les siècles l'ont environné, l'histoire n'est pas tenue de sanctionner par ses jugements les récits des romanciers et les fictions des poètes. Rodrigue, ou Ruy Diaz de Vivar, n'eut que les vertus d'un soldat. Digne d'un chef d'une bande de condottieri, il fut dur, rapace, vindicatif, hardi dans le discours comme dans l'action, plein d'une fierté sauvage, mais se piquant peu de justice et de loyauté. Ce fut contre les chrétiens d'Aragon qu'il fit ses premières armes, et à la solde des musulmans, qui lui donnèrent alors le surnom arabe (*syd*, seigneur) sous lequel il est connu. Plus tard, il loua son épée à Sancho le Fort pour l'aider à dépouiller ses frères et ses soeurs de leurs États ; puis il promena d'alliance en alliance sa valeur vénale ; et, violant ses capitulations à Murviedro et à Valence, donnant ses prisonniers en pâture à ses dogues, ou les faisant torturer et brûler, pour qu'ils découvrirent leurs trésors, il ternit enfin son plus beau triomphe militaire par des traits de perfidie, d'avarice et d'atroce cruauté. Pour justifier cette opinion, je puis invoquer aujourd'hui

la nouvelle biographie du Cid, donnée par M. Dozy, dans ses *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne au moyen âge*. »

Il serait injuste de se montrer sévère pour le Cid, qui ne faisait en définitive que suivre les mœurs de son temps ; mais il était nécessaire d'indiquer ces mœurs pour montrer la grandeur des services rendus par la nation qui réussit à les faire disparaître par la seule influence de prescriptions n'ayant que l'opinion pour sanction. On assure que la religion adoucit les mœurs et je penche quelquefois vers cette croyance, bien que l'histoire ne fournisse vraiment que peu d'arguments en sa faveur, mais il est bien certain que les lois de la chevalerie, introduites par les Arabes, ont beaucoup plus contribué que toutes les prescriptions religieuses à les améliorer. Le Cid faisant brûler à petit feu un vieillard, pour lui extorquer son argent, nous semble un vulgaire barbare ; mais à cette époque, de telles actions étaient fort simples et tout autre chef chrétien eût fait comme lui. Pierre le Cruel, ayant invité le roi de Grenade, Abou Saïd, à sa cour, et trouvant admirables les bijoux qu'il portait, trouva tout naturel de le tuer traîtreusement pour s'en emparer <sup>1</sup>.

De tels actes n'eussent jamais été commis par des Arabes, et, en faisant prévaloir dans le monde les sentiments qui empêchaient de les commettre, ils ont rendu de puissants services à la cause de la civilisation.

Leur supériorité morale a été reconnue par les rares auteurs qui ont étudié leur histoire. Voici comment s'exprime à cet égard un des savants les plus compétents en cette matière : « Sous le point de vue moral, scientifique, industriel, dit M. Sédillot, les Arabes étaient bien supérieurs aux chrétiens : leur caractère, leurs mœurs avaient quelque chose de généreux, de dévoué, de charitable, qu'on eût vainement cherché ailleurs. On trouvait chez eux ce sentiment de la dignité humaine qui les avait toujours distingués, et dont l'abus devait produire la funeste manie des duels.

« Les rois de Castille et de Navarre avaient tellement confiance dans la loyauté et l'hospitalité arabes, que plusieurs d'entre eux n'hésitèrent pas à se rendre à Cordoue pour consulter les médecins si renommés de cette ville. Le plus pauvre des musulmans tenait autant à conserver intact l'honneur de sa famille que le cheik le plus orgueilleux. »

---

<sup>1</sup> Un des rubis volés au roi arabe fut donné à un prince anglais par le souverain espagnol. Il orne aujourd'hui la couronne de la reine d'Angleterre qui se trouve déposée, avec les autres bijoux royaux, dans la « Crown Jewel Room » de la tour de Londres, où j'ai eu occasion de la voir.

## 4. - Monuments laissés par les Arabes en Espagne

[Retour à la table des matières](#)

Pendant les premiers temps de leur séjour en Espagne, les Arabes se servirent d'architectes byzantins, mais l'influence de leur génie artistique sur les ouvriers employés par eux se révéla bientôt par l'emploi de certains motifs d'ornementation qui empêcheront l'observateur le moins exercé de confondre un édifice arabe avec un monument byzantin.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 209

la figure # 136

[Élévation du mihrab de la mosquée de l'Alhambra](#) ; d'après un dessin de O. Jones.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

De même que leurs corréligionnaires d'Égypte, les Arabes d'Espagne s'affranchirent bientôt d'ailleurs de l'influence byzantine : les ornements sur fond or ne tardèrent pas à être remplacés par des arabesques entremêlées d'inscriptions. Ils firent fréquemment usage, comme en Orient, de pendentifs formés de petites arcades superposées en encorbellement, qu'on a comparés à des stalactites ou à des alvéoles d'abeilles, et qui font un si merveilleux effet quand on en garnit, comme à l'Alhambra, tout l'intérieur d'une coupole. Les arcades furent d'abord en fer à cheval prononcé, mais se mélangèrent bientôt d'arcs de toutes formes : ogives simples, ogives à lobes, ogives festonnées, etc. L'arc outrepassé finit même par disparaître presque entièrement.

La mosquée de Cordoue, du huitième siècle, et certains monuments de Tolède représentent la première époque de l'architecture arabe en Espagne ; la Giralda de Séville, du douzième siècle, et l'Alcazar une période intermédiaire, l'Alhambra de Grenade, du quatorzième siècle, son épanouissement complet.

Tous ces monuments, d'époques et de styles différents, présentent sous leur diversité un air de famille qui révèle immédiatement leur origine. Il en est de même de tous les monuments construits par les Arabes dans les diverses contrées où ils ont régné. L'Alhambra, à Grenade, la mosquée d'Hassan, au Caire, la porte d'Aladin à Delhi, appartiennent visiblement au même art, bien que dans chacun d'eux on sente l'influence du milieu où vivaient les artistes qui les ont construits. Ils révèlent l'habileté de leurs auteurs à créer des oeuvres nouvelles avec des matériaux étrangers. La porte d'Aladin, monument où l'on retrouve des éléments arabes, persans et indous, est un des plus remarquables exemples de cette puissance merveilleuse de l'art arabe d'imprimer sa personnalité à tout ce qu'il touche. Il emprunte aux Hindous dans l'Inde, aux Persans en Perse, aux Byzantins en Espagne, et reste toujours arabe.

Énumérons rapidement maintenant les principaux monuments musulmans existant encore en Espagne. Suivant la méthode que nous avons adoptée, nous en donnerons des figures exactes qui nous dispenseront de descriptions détaillées. Nous aurons à revenir d'ailleurs sur plusieurs d'entre eux dans le chapitre de cet ouvrage consacré à l'histoire de l'architecture des Arabes.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 211

la figure # 137

[Façade de la mosquée de l'Alhambra de Grenade.](#)

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

*Monuments arabes de Cordoue.* - Commencée en 780, par Abderraman, la célèbre mosquée de Cordoue, considérée par les auteurs musulmans comme la Mecque de l'Occident, est un des plus beaux monuments arabes que l'Espagne possède. « Elle fut bâtie, écrit Conde, vers la fin du huitième siècle par Abdérame 1er, qui passe pour en avoir été lui-même l'architecte. Il voulut, dit-on, la faire semblable, sur une plus vaste échelle, à la mosquée de Damas, et rappelant par la profusion de ses richesses les merveilles si vantées du temple de Salomon, à Jérusalem, détruit par les Romains. Cette *aldjama* (*al-djami*, métropole) surpassait en grandeur et en magnificence tous les temples de l'Orient. Son minaret s'élevait à quarante brasses du sol; sa coupole élégante, portée sur des lambris de bois ciselé, était soutenue par 1093 colonnes de différents marbres, disposées en quinconce, et formant dix-neuf larges nefs en longueur, coupées en largeur par trente huit nefs plus étroites. La façade principale, tournée au midi, en face du Guadalquivir, s'ouvrait par dix-neuf portes revêtues de lames en bronze de merveilleux travail, excepté celle du centre que recouvraient des

lames d'or. Chaque face latérale, à l'orient et à l'occident, était percée de neuf portes semblables. » Bien que fort abîmée par les Espagnols et bien inférieure à ce qu'elle fut jadis, la mosquée de Cordoue est encore très remarquable. Pour la sanctifier, on a commencé par bâtir dans son intérieur une vaste église. Les ornements des murs et les inscriptions ont été recouverts d'un lait de chaux ; les mosaïques du sol enlevées ; les magnifiques plafonds en bois peint et sculpté vendus. Pour avoir une faible idée de l'aspect réel de l'ancien monument, il faut examiner le mihrab, seule partie qui ait à peu près échappé à ce triste vandalisme.

Le plafond de la mosquée est supporté par des colonnes dont la réunion forme une série de grandes nefs parallèles aboutissant à la cour de la mosquée, et coupées par d'autres nefs perpendiculaires. Leur ensemble forme une véritable forêt de marbre, de jaspe et de granit. Sur ces colonnes s'élevèrent de magnifiques arcades en fer à cheval superposées. Le plafond n'étant qu'à une dizaine de mètres du sol, il en résulte que l'intérieur de l'édifice n'a pas la sombre majesté des anciennes cathédrales gothiques du moyen âge, Cologne ou Strasbourg, par exemple ; mais il possède, par suite de la superposition des arcades et de l'emploi de divers motifs d'ornementation, une originalité puissante que bien peu de monuments présentent au même degré.

Quant au mihrab de la mosquée, sans aller jusqu'à dire avec Girault de Prangey, « que sa richesse d'ornement et son éclat n'ont été surpassés par aucun ouvrage ancien ou moderne analogue, » on doit reconnaître que c'est une des plus belles choses qu'on puisse contempler.

L'art arabe n'était cependant qu'a son aurore. Il allait bientôt s'épanouir dans d'autres constructions admirables, comme l'Alhambra, dont l'éclatante magnificence devait révéler aux générations futures, le sens artistique, l'amour de la couleur et du merveilleux de la race qui les avait élevées.

Avant de quitter Cordoue, nous devons mentionner encore, mais seulement à titre de souvenir, car il n'existe plus, le palais d'Abderraman. Il ne nous est connu que par les chroniques de l'époque. Voici, d'après des écrivains arabes résumés par G. de Prangey, la description de ce palais féerique de Zahra, élevé au dixième siècle de notre ère, à quelques lieues de Cordoue. La précision avec laquelle les mêmes écrivains arabes ont décrit la mosquée de cette dernière ville est une preuve de l'exactitude de la description qui va suivre.

« Quatre mille trois cent colonnes de marbre précieux, et d'un travail achevé, décoraient l'édifice : les salles étaient pavées de pièces de marbre taillées avec art et offrant mille dessins variés ; les parois de ces salles étaient également revêtues de marbre et ornées de frises aux couleurs éclatantes, les plafonds peints en or et azur, offraient d'élégants entrelacs ; les poutres et les caissons, en bois de cèdre, étaient d'un travail délicat et d'un fini précieux. On voyait, dans quelques-unes de ces salles, d'admirables fontaines d'eau vive et transparente retombant dans des bassins de marbre de formes élégantes et variées. Dans la salle appelée du Khalife se trouvait une fontaine de jaspe ornée d'un cygne d'or, travail admirable exécuté à Constantinople ; au-dessus était suspendu au plafond la fameuse perle qu'Abderame avait reçue en présent de l'empereur grec. Près de l'Alcazar étaient des grands jardins, offrant à la fois des vergers d'arbres fruitiers et des bosquets de myrtes et de lauriers, entourés de pièces d'eau immenses. Au centre de ces jardins s'élevait, sur une hauteur, le pavillon du Khalife, supporté par des colonnes en marbre blanc dont les chapiteaux étaient dorés. C'était au milieu de ce pavillon que se trouvait cette grande vasque de porphyre



remplie de vif-argent qui, par un mécanisme ingénieux, jaillissant continuellement, reflétait d'une manière éblouissante les rayons du soleil. On rencontrait aussi, dans ces jardins délicieux, des bains avec leurs réservoirs en marbre, avec leurs tapis et leurs étoffes tissées de soie et d'or, sur lesquels on voyait représentés des fleurs, des forêts et des animaux, ouvrages tellement merveilleux, que ces objets semblaient naturels...

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 213

la figure # 138

[Cour de l'Alberca](#) ; d'après un dessin de O. Jones.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

« Le marbre blanc venait d'Almeria ; le rose et le vert de Carthage et de Tunis. La fontaine dorée et ciselée avait été faite en Syrie, d'autres disent à Constantinople : on y voyait sculptées des figures humaines apportées par le Grec Ahmad ; le khalife y fit placer douze figures d'animaux en or et en pierres précieuses, exécutées à la manufacture royale de Cordoue, et l'eau s'échappait continuellement par leur bouche.

« La salle du Khalife avait un plafond doré, formé de pièces transparentes de marbre de diverses couleurs ; les murailles offraient la même décoration. Au milieu était le grand bassin de marbre rempli de vif-argent, et sur chaque côté se trouvaient huit portes offrant des arcs d'ivoire et d'ébène, ornés d'or et de pierres précieuses, et supportés par des colonnes de marbres variés et de cristal pur. Ebn-Hayan raconte que ce palais renfermait 4 312 colonnes de diverses proportions ; 1 013 venaient d'Afrique, 19 venaient de la ville de Rome, et l'empereur de Constantinople en avait donné 140 en présent à Abdérame. On avait tiré le reste des diverses contrées de l'Espagne, de Tarragone et d'autres lieux. Toutes les portes étaient en fer, ou bien en cuivre argenté et dore.

*Monuments arabes de Tolède.* - Telle qu'elle est aujourd'hui, l'antique ville de Tolède est un tableau fidèle de ce que pouvait bien être une ville d'Europe au moyen âge. Sa magnifique cathédrale et l'admirable cloître San Juan de los Reyes suffiraient à eux seuls à la rendre célèbre. Indépendamment de ces monuments, on peut y étudier à chaque pas l'influence exercée par les Arabes sur l'art des peuples qui les ont remplacés.

Tolède est encore entourée de ses fortifications et de ses tours arabes. Parmi les anciennes portes de la ville se trouve la célèbre Porte de Bisagra commencée au neuvième siècle et la non moins célèbre Porte du Soleil, édifice du dixième siècle

qu'il me semble difficile de ranger parmi les constructions byzantines, comme on le fait généralement, car la forme des arcades, et les détails d'ornements et l'ensemble du monument ont un cachet absolument arabe.

Parmi les monuments arabes, ou au moins judéo-arabes de Tolède, je citerai encore Santa-Maria la Blanca, ancienne synagogue du neuvième siècle.

On compte par milliers, à Tolède, les motifs d'ornement exécutés par les ouvriers arabes qui vécurent sous la domination chrétienne avant l'expulsion générale qui suivit bientôt la conquête complète de l'Espagne. C'est à eux que sont dus ces détails arabes qu'on rencontre dans des monuments de style roman ou ogival. Il résulta de ce mélange de l'architecture arabe et chrétienne un style particulier, dit mudejar, qui persista pendant fort longtemps en Espagne, et dont les traditions ne sont pas encore perdues. Il suffit d'observer certaines constructions modernes de Séville, pour s'en convaincre.

*Monuments arabes de Séville.* - Séville est, comme Tolède, bien qu'à un point de vue un peu différent, une cité où l'influence arabe se retrouve à chaque pas. L'architecture de la plupart des maisons modernes est arabe ; les danses et la musique populaire également arabes. L'influence du sang arabe y est reconnaissable chez les femmes, surtout, à bien des détails.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 215

la figure # 139

[Vue prise dans la salle des deux Sœurs](#) ; d'après un dessin de O. Jones.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Le plus ancien monument arabe de Séville est la tour, nommée la Giralda. C'est un bel édifice carré, en briques roses, qui ressemble beaucoup au campanile de la place Saint-Marc, à Venise, et à la plupart des minarets de l'Afrique. Il est fort probable qu'elle fut le minaret de la mosquée que fit construire el Mansour en 1195.

La surface extérieure de la Giralda est couverte d'un réseau de sculptures et percée de fenêtres dont les unes sont à cintre outre-passé, les autres en ogives à festons. Elle était surmontée autrefois d'un globe de métal doré qu'on a remplacé par un clocher dominé par une statue représentant la Foi.

L'Alcazar de Séville est un ancien palais arabe dont la construction remonte à des époques différentes. Il a été commencé au onzième siècle, mais la plus grande partie du monument est du treizième. La façade fut construite par des ouvriers arabes sous le règne de Pierre le Cruel. Charles-Quint chercha aussi à embellir ce palais, mais il ne fit guère qu'y ajouter des ornements de style gréco-romain de fort mauvais goût.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 216

la figure # 140

[Salle des Abencerrages, à l'Alhambra](#), d'après un dessin de Murphy.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Adopté comme demeure par les rois chrétiens, l'Alcazar de Séville est le seul monument de ce genre qu'ils aient épargné en Espagne. La riche ornementation polychrome des diverses salles, qu'on avait autrefois badigeonnées de chaux suivant la mode espagnole, mais que le duc de Montpensier a fait restaurer dans leur état primitif, donne une idée de ce qu'étaient les salles de l'Alhambra avant qu'on les eût, elles aussi, blanchies à la chaux. La cour des jeunes filles où, suivant la tradition, les rois maures de Séville recevaient chaque année les cent vierges que leur payaient en tribut les chrétiens, et la salle des Ambassadeurs, sont fort belles. Cette dernière, à l'exception d'un grand lustre de pacotille dont on a cru devoir l'orner, est une merveille. Ce n'est plus qu'à l'Alcazar de Séville qu'on peut étudier, en dehors de Damas et de quelques rares mosquées du Caire, ces plafonds de bois sculptés, peints et dorés qui feraient la gloire de nos plus somptueux palais.

Séville est certainement la plus vivante et la plus civilisée des villes de l'Espagne ; elle contraste étrangement, à ce point de vue, avec Grenade, qui a conservé toute la sauvagerie du moyen âge et une haine singulièrement féroce de l'étranger.

*Monuments arabes de Grenade.* - C'est dans l'Alhambra (*Kal' at el hamra*, le château Rouge), palais du quatorzième siècle, que l'architecture arabe de l'Espagne se manifeste dans toute sa splendeur.

Édifié dans un des plus beaux sites du monde, au pied des cimes neigeuses de la Sierra-Nevada, sur une colline située à l'extrémité de la ville, il domine Grenade et les immenses et fertiles plaines de la Vega.

Vu du bas des rochers qu'il couronne l'Alhambra ne montre au dehors que des tours carrées de couleurs vermeilles, dont le sommet se profile sur le ciel bleu et dont la base émerge d'une épaisse verdure. Si l'on s'engage sous les voûtes sombres des arbres séculaires qui l'entourent, et qu'animent seuls le chant des oiseaux et le murmure cristallin de l'eau circulant dans des rigoles le long des sentiers, on arrive bientôt à l'entrée de ce palais célèbre, tant de fois chanté par les poètes et notamment par l'auteur des *Orientales*.

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les génies  
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies.  
Forteresse aux créneaux festonnés et croulants  
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,  
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,  
Sème les murs de trèfles blancs.

Il serait inutile de tenter une description de l'Alhambra qui puisse en donner une idée précise. Le crayon seul peut le faire, et c'est à lui que nous avons recours. Les gravures que je mets sous les yeux du lecteur remplaceront avantageusement ce que nous pourrions dire.

Tout est vraiment remarquable dans ce palais, et l'on ne peut que s'extasier devant ses murs recouverts de superbes arabesques sculptées, ressemblant à de la dentelle, ses ogives festonnées, ses voûtes d'où pendent d'admirables stalactites autrefois recouvertes d'azur, de rouge et d'or.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 218

la figure # 141

[Intérieur du cabinet de Lindaraja, à l'Alhambra.](#)

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Comme beaucoup de palais arabes, l'Alhambra ne ressemble à aucun point de vue, aux édifices analogues de l'Europe. Il n'a point de façade, et son ornementation ne se montre qu'à l'intérieur. Tout y est merveilleux, mais tout y est petit. On n'y rencontre nulle part ces grandes salles solennelles, ennuyeuses et froides de nos palais européens faits pour exciter l'admiration des visiteurs aux dépens de la commodité de leurs habitants.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 219

la figure # 142

[Cours des Lions, à l'Alhambra](#); d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

On reconstitue facilement la vie des souverains arabes, en étudiant l'Alhambra. De ses fenêtres, l'œil n'aperçoit que des horizons infinis, et ce n'est pas sans évoquer tout un monde de souvenirs qu'on erre dans ces jardins délicieux de Lindaraja, où les favorites des rois de Grenade, choisies parmi les plus séduisantes beautés de l'Occident et de l'Orient, venaient chercher la fraîcheur de bosquets toujours ombrés et respirer les parfums des fleurs les plus rares.

Entouré d'une cour d'artistes, de savants et de lettres qui étaient alors les plus illustres du monde, le possesseur de ces merveilles pouvait se dire que tous les souverains devaient envier son sort ; et, comme ce roi des Indes dont parle une légende, il eût pu écrire sur la porte de son palais : « S'il est un paradis sur la terre, c'est ici, c'est ici ! »

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 220

la figure # 143

[Détails de l'une des fenêtres de la mosquée de l'Alhambra](#).

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

La photographie et le dessin ont popularisé les parties les plus belles de l'Alhambra : la cour des Lions, la salle des Deux-Sœurs, celles des Abencerrages, de la justice, sont maintenant célèbres. Les gravures que nous en donnons montreront aux lecteurs qui ne les connaîtraient pas qu'elles ne sont pas au-dessous de leur réputation. La cour des Lions est surtout renommée. « Il est difficile, dit G. de Prangey,

d'exprimer la sensation vraiment unique que l'on éprouve lorsqu'on pénètre du patio de l'Alberca dans la cour des Lions ; des galeries décorées d'arcades de toutes formes, découpées en festons et en stalactites, chargées de dentelles en stuc autrefois peintes et dorées, s'étendent de toutes parts, et l'œil n'aperçoit qu'une forêt de colonnettes isolées, accouplées, groupées, toujours élégantes, et au travers desquelles étincellent les eaux jaillissantes de la fontaine des Lions. »

C'est dans cette fontaine que, suivant la légende, tombèrent les trente-six têtes des Abencerrages. Une croyance populaire assure qu'on voit renaître chaque nuit leurs ombres sanglantes et menaçantes. Quant aux lions de la fontaine, ce sont des êtres fantastiques n'ayant qu'une ressemblance assez vague avec un animal quelconque. Leurs formes sont anatomiquement trop imparfaites pour que cette imperfection n'ait pas été intentionnelle chez l'artiste : ce sont, comme on l'a fort bien dit, de simples caprices d'ornement.

Les visiteurs de l'Alhambra auxquels on apprend que tous les ornements qui décorent les murs de ce palais ne sont pas, comme au Caire ou dans l'Inde, sculptés dans la pierre, mais de simples moulures en plâtre, éprouvent d'abord un vif sentiment d'incrédulité. Il semble vraiment impossible, quand on examine les arêtes si vives de ces moulures, et leur surface polie, qu'elles ne soient pas taillées dans du marbre. Je n'ai pu croire que c'était simplement du plâtre, qu'après en avoir fait analyser un petit fragment. M. Friedel, de l'Institut, qui a bien voulu faire cette analyse pour moi, n'a pu y trouver que du sulfate de chaux. Le plâtre, mélangé sans doute à une petite proportion de matière organique, est donc bien l'élément fondamental avec lequel ont été fabriquées toutes les moulures de l'Alhambra ; mais il faut bien avouer que du plâtre qui a résisté pendant cinq siècles à toutes les intempéries, sans s'être jamais altéré, devait être travaillé avec une habileté bien grande. Je ne crois pas qu'aucun architecte européen se chargeât aujourd'hui de fabriquer des moulures en plâtre capable de subir, sans se détériorer, toutes les injures du temps pendant une aussi longue période.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 221

la figure # 144

[Alcazar de Ségovie](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

On ne saurait invoquer, en faveur de la conservation des murs de l'Alhambra, le climat de l'Espagne, car les parties restaurées à des époques très postérieures aux Arabes sont déjà fort altérées. On les reconnaît facilement du reste à l'absence d'arêtes vives, à leur surface bosselée et à leur aspect empâté.

Tous les artistes qui ont visité l'Alhambra ont parlé avec douleur de l'incroyable vandalisme avec lequel les Espagnols ont mutilé cette merveille. Sans parler de Charles-Quint qui en fit jeter à terre une partie pour édifier à sa place une lourde construction, tous les gouvernements l'ont traitée comme une vieille ruine, bonne à être utilisée uniquement pour ses matériaux. « Les magnifiques plaques de faïence émaillée qui ornaient les salles étaient vendues, il y a quelques années encore, raconte M. Davilliers dans son livre sur l'Espagne, pour faire du ciment. La porte de bronze de la Mezquita a été vendue comme vieux cuivre ; les magnifiques portes de bois sculptées de la salle des Abencerrages ont servi de bois à brûler. Enfin, après qu'on eut vendu tout ce qui pouvait être enlevé dans l'Alhambra, on utilisa ses salles magnifiques en les transformant en prison pour les forçats et en magasins à provisions. » Pour rendre le nettoyage des murs plus facile, on avait eu soin de recouvrir toutes les arabesques d'un épais lait de chaux. Cet ingénieux système d'ornementation, aussi cher aux Espagnols qu'aux Anglais, est d'un usage trop général chez certains peuples civilisés<sup>1</sup> pour ne pas correspondre à un véritable besoin. Ces surfaces blanches bien lisses plaisent à l'œil de beaucoup de personnes, et satisfont sans doute ce besoin d'égalité et d'uniformité banale qui envahit de plus en plus l'Europe.

Il n'y eut pendant longtemps que les artistes qui se plainquirent de la détérioration de l'Alhambra. À force cependant de répéter aux habitants de Grenade qu'ils possédaient une merveille digne d'attirer les touristes, on s'est décidé à ménager ce qui restait de ce féerique palais. On a un peu gratté la couche de chaux appliquée sur les sculptures et commencé quelques restaurations. Elles sont assez bien dirigées, mais marchent avec une extrême lenteur. Les ouvriers capables de faire convenablement ces restaurations, assez simples pourtant quand on a les modèles sous les yeux, étant fort difficiles à trouver en Espagne.

Auprès de l'Alhambra se trouve un autre palais arabe, appelé le Généralif ; mais il a été trop badigeonné à la chaux pour qu'on puisse juger de ce qu'il était autrefois. Il n'a de remarquable que son jardin et ne mérite en aucune façon, suivant nous, les enthousiastes descriptions des guides des voyageurs.

Quant à la ville de Grenade en elle-même, je n'engagerai personne à la visiter après avoir lu les récits des poètes arabes qui en parlent comme « de la ville la plus ravissante que le soleil puisse jamais éclairer dans son cours, et le Damas de

<sup>1</sup> Il est intéressant de comparer la profonde indifférence actuelle des Espagnols pour leurs objets d'art avec le culte des Italiens pour les mêmes objets. Les voyageurs qui ont visité Florence savent que toute une série de statues absolument uniques, telles que Persée, l'Enlèvement des Sabines, etc., sont exposées sur une place publique, à la portée de toutes les mains et respectées cependant par tout le monde. À Grenade, au contraire, j'ai eu occasion de constater qu'une des grandes distractions des promeneurs le dimanche était de s'exercer à casser à coups de pierres les sculptures des ruines du palais de Charles-Quint. Lorsque je visitai l'Escurial, ce sombre palais de Philippe II, triste demeure qui peint le caractère espagnol de cette époque, comme l'Alhambra peint celui des Arabes, je fus frappé de voir toutes les peintures à fresque du rez-de-chaussée du cloître horriblement rayées en tous sens, et en demandai l'explication au gardien. J'obtins cette réponse faite du ton le plus indifférent, que c'étaient les excursionnistes du dimanche qui s'amusaient à gratter les peintures avec leurs bâtons et leurs couteaux. La population florentine est certainement une des plus aimables du monde ; mais je crois cependant que des excursionnistes, qui se permettraient de pareilles fantaisies au palais Pitti, auraient des chances sérieuses d'être écorchés vifs ou lapidés sans miséricorde.

Je suis heureux d'avoir à ajouter à ce qui précède que le goût des choses d'art, au moins dans les classes éclairées, paraît se relever un peu en Espagne. J'en trouve la preuve dans les deux magnifiques publications consacrées aux anciens monuments de la péninsule dont j'ai parlé dans mon introduction et que toutes les nations pourraient certainement envier.

l'Andalousie. » J'ignore ce que pouvait être l'ancienne cité arabe, mais la Grenade d'aujourd'hui n'est qu'un grand village, triste et malpropre, n'ayant pour lui que d'être placé dans un des plus beaux sites du monde, et de posséder des monuments hors ligne, comme sa splendide cathédrale et son Alhambra. Les maisons actuelles de Grenade n'ont absolument aucun style, et quant aux riches couleurs dont elles seraient peintes, d'après d'illustres littérateurs modernes, je les ai cherchées avec un soin scrupuleux sans avoir réussi à les découvrir. Grenade est aujourd'hui une ville morte, dont l'aspect contraste singulièrement avec celui de la si vivante cité de Séville. Sa population est renommée pour ses sentiments peu hospitaliers ainsi que pour son ignorance et sa lourdeur. J'ai eu occasion d'observer ce fait assez caractéristique que les libraires sont aussi rares à Grenade que nombreux à Séville.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 223

la figure # 145

[Alcazar de Ségovie](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Je ne pousserai pas plus loin cette brève énumération des principaux monuments arabes de l'Espagne ; si on y ajoute l'Alcazar de Ségovie, et quelques édifices que nous aurons occasion de représenter dans un autre chapitre en étudiant l'influence des Arabes en Europe, on aura un tableau suffisamment complet de ceux que l'Espagne possède encore aujourd'hui. Ce ne sont que de bien faibles épaves d'un passé brillant. Elles suffisent cependant, alors même que tous les travaux scientifiques et littéraires des Arabes auraient disparu, à nous donner une haute idée de la grandeur du peuple qui les a entrepris.



---

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)

Livre troisième: L'empire des Arabes

## Chapitre VII

---

### Les Arabes en Sicile, en Italie et en France

#### 1. – Les Arabes en Sicile et en Italie

[Retour à la table des matières](#)

Lorsqu'on étudie avec soin l'histoire des Arabes dans les diverses contrées visitées par eux, on reconnaît bientôt que leurs invasions présentent des caractères très différents, suivant qu'ils eurent l'intention d'occuper définitivement les pays envahis, ou de n'y faire que quelques incursions rapides. Dans le premier cas, leur politique invariable est de se concilier les habitants. Contrairement à l'usage de tous les conquérants de leur époque, ils respectent la religion et les lois du vaincu et ne leur imposent qu'un faible tribut. Telle fut, nous l'avons vu, leur conduite en Syrie, en Égypte, en Espagne. Dans le second cas, c'est-à-dire quand les Arabes envahissent un pays sans intention de s'y fixer, leur méthode est toute différente. De même que les autres conquérants, ils considèrent le pays occupé comme une proie dont il faut tirer rapidement tout le parti possible pendant qu'on la tient. Ils pillent ce qui leur tombe sous la main, détruisent ce qu'ils ne peuvent emporter, et ne se préoccupent nullement de ménager les populations. C'est ainsi qu'ils opérèrent en Italie, et surtout en France.

Leurs invasions en Sicile présentent l'emploi successif de ces deux méthodes. Trop peu nombreux au début pour lutter contre les Grecs de Constantinople maîtres alors de la Sicile et d'une partie de l'Italie, ils se bornent à des invasions éphémères, et ces invasions sont toujours dévastatrices. Ils envahissent une province, s'emparent de

ce qu'ils peuvent emporter, tuent les habitants qui leur résistent, et disparaissent rapidement. Encouragés plus tard par leurs succès répétés, ils entrevoient la possibilité de se fixer dans le pays, et commencent à ménager la population. Le jour enfin où ils sont solidement établis, ils renoncent entièrement à leurs habitudes de pillage, font jouir le pays de tous les bienfaits de la civilisation, et exercent, comme en Espagne, une influence progressive considérable.

Ce n'est qu'en ayant présente à l'esprit la distinction fondamentale que je viens d'établir, qu'on peut arriver à comprendre l'histoire des Arabes dans les diverses contrées qu'ils ont occupées, et s'expliquer pourquoi, dans des régions si voisines, la conduite des mêmes hommes fut si différente.

Les invasions de la Sicile et de l'Italie sont dues aux mahométans de l'Afrique, dont la majorité devait être composée de Berbères, car, à cette époque, les Arabes étaient en minorité sur ce continent. Ces Berbères appartenaient, comme nous l'avons montré, à une race des plus vaillantes, mais en même temps des moins civilisées, parmi toutes celles soumises à la loi du prophète.

Dès le premier siècle de l'hégire, les Arabes avaient fait quelques incursions en Sicile et dans toutes les îles de la Méditerranée, mais ce fut seulement au commencement du troisième siècle, alors que l'Afrique septentrionale était devenue indépendante des khalifes d'Orient, que sa conquête fut tentée sérieusement. Une circonstance particulière les amena à l'entreprendre. Cette île était alors régie par des gouverneurs envoyés de Constantinople. L'amiral de la flotte chargée de la défendre, Euphémus, sachant que l'empereur avait ordonné sa mort, tua le gouverneur, et se déclara souverain de la Sicile. Bientôt mis en péril par une révolte, il alla solliciter en Afrique la protection des musulmans et en revint avec une armée. Mais cette armée opéra bientôt pour son propre compte, et termina, après quelques années de luttes (212 à 217 de l'hégire), conquête de la Sicile par la prise de Palerme.

Durant les combats qu'ils eurent à soutenir contre les Grecs, les Arabes n'avaient pas borné leurs invasions à la Sicile : ils avaient envahi tout le midi de l'Italie, et s'étaient même avancés jusqu'aux faubourgs de Rome où ils avaient brûlé les églises Saint-Pierre et Saint-Paul, alors situées hors des murs de la ville, et ne s'étaient retirés qu'après avoir obtenu du pape Jean VIII la promesse d'un tribut. Ils s'emparèrent de Brindisi, sur l'Adriatique, de Tarente et pénétrèrent dans le duché de Bénévent. Possesseurs de la Sicile, de plusieurs ports importants de l'Italie, de la Corse, de Candie, de Malte et de toutes les îles de la Méditerranée, ils devinrent bientôt les maîtres absolus de la mer, et Venise fut obligée pendant longtemps de renoncer à lutter avec eux.

La puissance politique des Arabes en Sicile fut renversée par les Normands au onzième siècle de notre ère ; mais leur action civilisatrice se continua longtemps encore. Assez intelligents pour comprendre la supériorité immense des Arabes, les rois normands s'appuyèrent sur eux, et, sous leur règne, l'influence des disciples du prophète resta considérable.

L'histoire des Normands en Sicile étant intimement liée à celle des musulmans, un rapide récit de leurs luttes est nécessaire pour comprendre l'histoire de la civilisation arabe dans cette île. Il n'est pas sans intérêt d'ailleurs d'indiquer de quelle façon se faisait la guerre à cette époque, et de montrer ainsi que tous les actes de dévastations

reprochés aux Arabes par les chroniqueurs latins étaient d'une pratique universelle, à quelque nationalité que les belligérants appartinssent.

Les circonstances qui amenèrent de fort loin les Normands en Sicile sont assez curieuses. Vers l'an 1015 de J.-C., une petite troupe de chevaliers francs et normands revenant d'un pèlerinage en Palestine, se dirigea, suivant l'usage, vers l'Italie méridionale pour y visiter une grotte du mont Gorgano, célèbre par une apparition de l'archange Saint-Michel. Roffrid, comte d'Avellino, instruit de leur arrivée, vint demander leur secours pour défendre Salerne, alors assiégés par les Arabes. Ayant réussi à s'introduire dans la ville, les chevaliers relevèrent le courage des assiégés et, dans une sortie, les musulmans furent mis en déroute. Enthousiasmés d'un tel succès, les Salernitains et leur seigneur comblèrent les étrangers de présents et les invitèrent à se fixer dans leur pays.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 227

la figure # 146

[Façade principale du château arabe de la Ziza en Sicile](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Désireux de revoir leur patrie, les pèlerins n'acceptèrent pas ces propositions, mais promirent d'envoyer des jeunes gens prêts à défendre vaillamment la foi chrétienne, puis ils partirent, emportant comme présents des étoffes précieuses, de riches manteaux, des harnais de chevaux resplendissants d'or et d'argent, et des oranges, productions alors inconnues en France et qu'ils désiraient montrer à leurs compatriotes afin d'accroître leur désir de visiter un pays donnant de si beaux fruits.

De retour chez eux, les chevaliers normands firent à leurs compatriotes des récits qui enflammèrent leur enthousiasme, au point qu'un grand nombre se décidèrent à partir pour la Sicile.

Telle fut l'origine de l'invasion des Normands. Suivant les mœurs du temps, les nouveaux défenseurs de la foi s'occupèrent bien plus de s'enrichir par le pillage que de défendre leur religion. Ils pillèrent du reste, avec une ardeur égale, Grecs, Italiens, ou Arabes, et, pendant cinquante ans, c'est-à-dire jusqu'à la conquête définitive, la Sicile et les régions de l'Italie voisines ne furent considérées par les chevaliers chrétiens que comme un lieu béni du ciel où l'on pouvait aisément faire fortune.

Les exploits des défenseurs de la foi n'ayant eu pour résultat que de ruiner rapidement le pays, les habitants reconnurent bientôt que l'amitié des chevaliers normands était bien plus coûteuse encore que l'inimitié des Arabes, et ils s'adressèrent au pape pour obtenir protection contre les premiers. Les remontrances du souverain pontife

n'ayant produit aucun effet, il écrivit à l'empereur de Constantinople la lettre suivante, qui donne une idée assez nette de la façon dont une armée chrétienne traitait, à cette époque, la population des pays qu'elle occupait en amie.

Voici la lettre du pape Léon IX à l'empereur de Constantinople :

« Mon cœur s'est ému au douloureux récit que m'ont fait les envoyés de mon fils Argyrous, considérant l'indiscipline de la nation normande, sa méchanceté et son impiété plus que païenne, j'ai résolu de délivrer l'Italie de la tyrannie de ces étrangers. Dans leur rage, les Normands ne respectent rien ; ils égorgent les chrétiens, les soumettent aux tortures les plus affreuses. Insensibles à toute humanité, ils n'épargnent ni l'âge, ni le sexe, dépouillent les basiliques des saints, les incendient et les détruisent. Tout devient la proie de leur rapacité. Plusieurs fois je leur ai reproché leur perversité, le les ai avertis, suppliés, poursuivis de mes instances, menacés de la vengeance de Dieu : mais, comme dit le sage, celui qui est abandonné de Dieu reste toujours méchant, et le fou n'est pas corrigé par des paroles. Puisqu'il le faut, je suis décidé à faire la guerre à ces étrangers devenus insupportables à tous par leurs fréquents attentats, guerre sainte et légitime, car je ne l'entreprends que pour la défense des peuples et des églises. »

N'ayant rien obtenu de l'empereur, Léon IX tâche de former une ligue contre les Normands en s'adressant notamment aux Allemands. Mais l'évêque d'Eichstadt, qui se prétendait scandalisé de voir le pape à la tête d'une armée destinée à combattre des chrétiens, empêche le roi de Germanie Henri III de se joindre à lui. Léon IX réussit cependant à réunir une armée bien plus nombreuse que celle des Normands. Confiant dans la protection du ciel, il les attaqua hardiment, mais fut platement battu et fait prisonnier. Il essaya alors de se concilier la bonne grâce de ses vainqueurs, en levant l'excommunication lancée contre eux et en leur accordant sa bénédiction. Peu sensibles à ces bons procédés, les Normands gardèrent le pape prisonnier pendant un an et ne le relâchèrent que contre de solides garanties.

Libres désormais de se livrer à leurs déprédations, les Normands continuèrent à piller consciencieusement la Sicile et l'Italie, et la guerre entre protecteurs et protégés se prolongea avec ce caractère de férocité tranquille auquel les populations avaient sans doute fini par s'habituer à en juger par la placidité avec laquelle les pillages et les massacres sont relatés dans les chroniques, comme s'il s'agissait d'incidents journaliers sans importance. Quand les bons chevaliers pouvaient surprendre un monastère mal fortifié, ils le pillaient de fond en comble, et éventraient les moines jusqu'au dernier pour prévenir leurs réclamations. Lorsque, de leur côté, les moines pouvaient surprendre quelques chevaliers, ils usaient de larges représailles à leur égard. Les chroniques latines de l'époque sont pleines des récits où ces aménités réciproques sont complaisamment décrites. La suivante choisie entre mille, et empruntée par M. de la Primauderie aux archives latines des moines du Mont-Cassin, donnera une idée assez juste des mœurs du temps.

« Un jour le comte Radulf et quinze Normands se présentèrent au mont Cassin. Selon la coutume, les Normands ayant laissé leurs armes et leurs chevaux à la porte de l'église, y entrèrent pour prier. C'était assez mal choisir le moment. Tandis qu'ils étaient à genoux devant l'autel de saint Benoît, les frères servants du monastère fermèrent tout à coup les portes de l'église, s'emparèrent des armes et des chevaux et sonnèrent les cloches de l'alarme. À ce bruit

bien connu, les vassaux de l'abbaye accourant en foule attaquèrent les Normands qui n'avaient pour se défendre que le chapelet à la main.

« En vain ils implorèrent le respect pour les lieux saints, qu'eux-mêmes n'avaient guère l'habitude de respecter ; en vain ils jurèrent qu'ils n'avaient eu d'autre intention en venant au monastère que celle de prier et de se réconcilier sincèrement avec l'abbé, les moines, ne voulant pas perdre une si belle occasion de se venger, refusèrent de les entendre. Les quinze compagnons du comte furent tués, et lui-même ne fut épargné que parce que l'abbé s'interposa. Celui-ci se hâta de mettre à profit cet heureux événement pour recouvrer toutes les possessions du monastère que le comte avaient envahies. Le château de Saint-André essaya seul de résister. »

Le pillage de la Sicile par les Normands dura jusqu'au jour où un de leurs chefs, Roger, homme très habile, songea à en faire définitivement la conquête. L'occasion était fort propice. Les musulmans étaient en proie à leurs éternelles dissensions : les rivalités entre Berbères et Arabes, qui devaient les perdre en Espagne, devaient les perdre également en Sicile. À cette époque, c'est-à-dire en 1061 de l'ère chrétienne, la Sicile était partagée entre cinq émirs établis à Palerme, Messine, Catane, Girgenti, Trapani. Celui de Palerme est appelé roi de Sicile par les chroniqueurs, mais, en réalité, il était toujours en lutte avec les autres. Alors même que les Normands étaient à moitié maîtres de l'île, les chefs musulmans continuaient de guerroyer entre eux.

Ces dissensions seules rendirent possible la conquête définitive de la Sicile. Elle fut terminée en 1072 par la prise de Palerme. C'est de cette époque que l'on peut dire que la puissance politique des Arabes en Sicile disparut ; mais grâce à la sagesse de Roger et de ses successeurs, leur influence civilisatrice dura longtemps.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 230

la figure # 147

[Vue intérieure du château de la Ziza](#) ; d'après un dessin de Girault de Prangey.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Proclamé comte de Sicile, Roger 1er se montra aussi habile organisateur qu'il était vaillant guerrier. On doit le considérer comme un des hommes les plus remarquables de son temps, et le fils, qui lui succéda, mérite le même éloge.

Lors de la conquête définitive de la Sicile par les Normands, la civilisation des Arabes étaient déjà très florissante. Roger et ses successeurs eurent la sagesse de comprendre la supériorité des disciples du prophète. Ils adoptèrent leurs institutions, les couvrirent de leur protection, et assurèrent ainsi au pays une ère de prospérité qui

dura jusqu'au jour où, par suite de l'avènement des rois souabes (1194), les Arabes furent expulsés.

Quand Roger organisa la Sicile, elle était habitée par cinq peuples de langues et coutumes différentes : Franks (Normands et Bretons notamment), Grecs, Longobards, juifs et Arabes. Tous avaient un droit différent : les Grecs suivaient le code Justinien, les Longobards le droit longobard, les Normands le droit frank, les Arabes le Coran. Pour maintenir des populations si diverses sous la même main, il fallait une tolérance et une équité très grandes. Les Arabes l'avaient compris, et Roger sut le comprendre également. L'aristocratie intellectuelle et industrielle de la nation étant constituée par les musulmans, Roger leur accorde une protection spéciale. Ses édits étaient fréquemment conçus en arabe, grec et latin. Les légendes des monnaies étaient moitié arabes, moitié grecques ou latines : les unes portaient le signe du Christ, les autres celui de Mahomet ; quelques-unes même réunissaient les deux symboles.

Les successeurs de Roger continuèrent la même politique. Guillaume II avait étudié la langue des Arabes et avait recours à ces derniers pour les affaires les plus délicates. Ils furent, du reste, reconnaissants de cette protection, car, sous Roger lui-même, nous les voyons s'enrôler sous ses drapeaux et l'aider à comprimer des révoltes.

En 1184, c'est-à-dire un siècle environ après la conquête, les Arabes étaient, d'après leurs chroniqueurs, très nombreux en Sicile. À Palerme, ils possédaient de vastes quartiers, avaient des mosquées, des imans et un kadi pour juger leurs procès. Grâce à eux, la cour des rois normands en Sicile était très brillante. Aboulfeda va même jusqu'à la comparer à celle des khalifes de Bagdad et du Caire.

## 2. - Civilisation des Arabes en Sicile

[Retour à la table des matières](#)

Les sources qui permettent de reconstituer l'état de la civilisation des Arabes en Sicile sont peu nombreuses. Quelques indications éparses dans les divers récits des chroniqueurs, un petit nombre de monuments échappés à la destruction et quelques monnaies sont les seuls éléments que nous possédions. Ils suffisent cependant à montrer que si la civilisation des Arabes en Sicile fut inférieure à ce qu'elle était en Égypte et en Espagne, elle fut cependant assez développée, et que le niveau intellectuel, industriel et social de la Sicile était bien plus élevé quand les Arabes la quittèrent que lorsqu'ils y entrèrent. C'est à l'amélioration exercée par un peuple sur un autre que peut se mesurer son influence civilisatrice. Appréciée ainsi, l'influence utile des Arabes sur la Sicile est considérable.

Lorsque la période de conquête des musulmans en Sicile fut terminée, la période d'organisation lui succéda bientôt. Depuis les Carthaginois, l'île était divisée en deux provinces, la Syracusaine et la Palermitaine. Les Arabes la partagèrent en trois valis, divisions mieux appropriées à la géographie du pays. Chacun de ces valis avait son

gouverneur et comprenait plusieurs districts administrés par des caïds dépendants du gouverneur. Un mufti, ou juge suprême, était établi à Palerme, et, dans chaque localité, il y avait un cadî assisté d'un greffier. Chaque ville possédait un collecteur d'impôts. Un grand conseil, nommé divan, faisant fonctions de cour des comptes, vérifiait la comptabilité.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 231

la figure # 148

Détail d'architecture de l'une des façades du palais arabe de la Cuba et Sicile :  
d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Pour tout ce qui ne concernait pas les sujets d'intérêt général, les chrétiens conservèrent leurs lois civiles et religieuses et le droit de se gouverner. Les anciens magistrats grecs, nommés stratèges, gardèrent leurs fonctions, leurs privilèges et jusqu'à leur ancien nom. Ils jugeaient tous les différends entre chrétiens, percevaient la capitation imposée par les Arabes, et qui était de 48 dinars par an pour un homme riche, de 24 pour l'individu simplement aisé et de 12 pour celui qui vivait du travail de ses mains. Cette taxe était très inférieure à celle payée sous les Grecs. Les moines, les femmes et les enfants étaient, du reste, exempts de toute contribution.

Tout ce qui concernait le droit civil : propriétés, successions, etc., avait été si bien approprié aux coutumes du pays par les Arabes, que les Normands maintinrent leur code en vigueur quand ils se furent emparés du pays.

Sous leur domination les chrétiens avaient conservé leurs lois, leurs usages et le libre exercice de leur culte. Suivant le dominicain Corradin, prieur de Sainte-Catherine de Palerme, les prêtres pouvaient sortir vêtus de leurs ornements sacerdotaux pour porter le viatique aux malades. L'abbé Maurocoli rapporte que dans les cérémonies publiques, à Messine, on voyait figurer deux étendards : l'un appartenant aux musulmans représentait une tour noire sur champ vert, l'autre appartenant aux chrétiens portait une croix d'or sur champ rouge. Toutes les églises existant au moment de la conquête furent conservées ; mais, contrairement à ce qui avait eu lieu en Espagne, il ne fut pas permis d'en construire de nouvelles.

Aussitôt qu'ils purent se considérer comme maîtres de la Sicile, les Arabes s'adonnèrent à l'agriculture et à l'industrie, et les relevèrent bien vite de la décadence où elles étaient tombées. Ils y introduisirent le coton, la canne à sucre, le frêne, l'olivier, établirent des travaux de canalisation qui subsistent encore et firent notamment connaître l'emploi des aqueducs à siphon, ignorés avant eux.

L'industrie leur dut également d'importants progrès. Les richesses naturelles du pays, en argent, fer, cuivre, soufre, marbre, granit, etc. furent systématiquement exploitées. Ils introduisirent dans l'île l'art de travailler la soie. On possède à Nuremberg un manteau de soie, à l'usage des souverains de la Sicile, recouvert d'une inscription en caractères coufiques avec la date de 520 l'hégire (1133 de J.-C.). Tout porte à croire que c'est de la Sicile que l'art de teindre les étoffes se répandit en Europe.

Le commerce, qui était presque nul avant les Arabes, devint très étendu nous en avons la preuve par les nombreux droits de douane existant sous leur domination, et dont une longue nomenclature se trouve consignée sur d'anciens diplômes normands des premiers temps de la conquête. Ils montrent combien, quand les Normands s'en emparèrent, le commerce de l'île était varié.

Il n'existe aujourd'hui en Sicile qu'un très petit nombre de monuments musulmans. Les plus remarquables sont les palais de la Ziza et de la Cuba près de Palerme. Ils prouvent que les anciens chroniqueurs n'ont rien exagéré en vantant la splendeur des anciens monuments. Le moine Théodose et le géographe Edrisi notamment parlent avec admiration des palais ornés de marbres précieux, d'éclatantes mosaïques, et entourés de merveilleux jardins existant sous les Arabes. Le moine Théodose fait prisonnier en 878 au siège de Syracuse, et conduit à Palerme, vante les palais, mosquées et faubourgs de cette importante cité.

L'arabe Edrisi, qui composa son grand traité de géographie à Palerme même, sous le roi Roger II, c'est-à-dire peu de temps après la conquête chrétienne, a laissé la description suivante de cette ville :

« Palerme, métropole de la noble Sicile réunit tous les genres de gloire et toutes les splendeurs. Cette ville, une des plus illustres de l'univers, a été le siège du gouvernement dès les temps primitifs. Elle est située sur le bord de la mer et entourée de hautes montagnes. Au rapport de tous les voyageurs, il n'en est point où il soit plus agréable de résider. L'étranger qui débarque sur ses quais magnifiques, contemple avec admiration ses palais imposants, ses tours élevées et massives, les campaniles élancés des lieux de prière destinés aux chrétiens, et les vastes dômes des mosquées. Il s'émerveille surtout à la vue de la perfection du travail et de l'élégance des arts qui présidèrent à la construction de ces somptueux édifices. Palerme se compose de deux parties, le château et le faubourg. Le château (*El-Kassr*) doit être compté au nombre des lieux les plus forts. Il se divise en trois quartiers qui renferment des marchés couverts, des bazars, de belles et nobles habitations. C'est là que demeurent tous les riches marchands chrétiens, musulmans et juifs. On y remarque aussi la grande mosquée, qui surpasse tout ce qu'il est possible d'imaginer de gracieux, de rare et d'exquis en fait de peintures, de sculptures et d'ornements. Au nord, s'élève une forteresse qui a été construite par ordre du roi Roger. La disposition de cet édifice est savamment ordonnée, et sa hauteur considérable ; il est couvert de curieuses arabesques et d'inscriptions tracées avec un art surprenant. Le faubourg entoure la ville de tous les côtés. Il est bâti sur l'emplacement de la cité nouvelle qui portait le nom *d'El-Khalessa*, et où résidait, du temps des musulmans, le lieutenant du khalife. Il est très vaste et contient un grand nombre de maisons, des marchés, des bains, des boutiques, des caravansérails. Autour de Palerme, on ne voit que fontaines jaillissantes, bosquets verdoyants et villas délicieuses. Il est impossible à l'intelligence de concevoir, et à la plume de décrire toutes les séductions des environs de cette ville, dont l'ensemble présente un coup d'œil vraiment admirable.

La supériorité des connaissances artistiques, industrielles et scientifiques des Arabes, explique facilement la protection que les rois normands leur accordèrent. Les moines eux-mêmes admiraient leur esprit sagace, mais attribuaient volontiers à des



maléfices toutes leurs inventions. Parmi les passages curieux les concernant, je citerai un extrait d'une chronique latine qui indique assez bien l'opinion que leurs ennemis avaient d'eux.

« Dans une de ses expéditions, dit le chroniqueur, Robert Wiscard fit la découverte d'une statue élevée sur une colonne de marbre et couronnée d'un cercle de bronze où ces mots étaient gravés : « Le 1er mai, au soleil levant, j'aurai une couronne d'or. » Personne ne put dire ce que signifiaient ces paroles, mais un Sarrasin de Sicile, prisonnier du comte, très versé, comme tous les fils d'Agar, aux sciences occultes et secrets des figures, apprit à Robert qu'il avait deviné le sens caché sous ces paroles, et que, s'il voulait lui rendre sa liberté, il en donnerait l'explication. Robert ayant promis de le renvoyer libre en Sicile, le Sarrasin lui conseilla de faire creuser, le 1er mai, au soleil levant, à l'endroit qu'indiquerait l'extrémité de l'ombre de la statue. Le comte le fit et trouva un grand et riche trésor. »

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 233

les figures # 149-151

[Monnaies chrétiennes-arabes des rois normands de Sicile.](#)

téléchargeables sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

### 3. - Invasion des Arabes en France

[Retour à la table des matières](#)

Après leur conquête de l'Espagne, les Arabes firent de fréquentes incursions en France, mais rien n'indique qu'ils aient jamais songé à s'y établir sérieusement. Ainsi qu'on l'a fait justement remarquer, le climat trop froid de ce pays ne pouvait guère les tenter. Ce n'était que dans les régions tempérées du midi qu'ils pouvaient prospérer, et ce ne fut, en effet, que dans les parties les plus méridionales de la France qu'ils séjournèrent pendant longtemps.

Lorsque les Arabes parurent en France au huitième siècle de notre ère, le pays était gouverné par des princes connus sous le nom de rois fainéants. Livré à la plus complète anarchie féodale, il offrait une proie facile aux envahisseurs. Aussi ces derniers s'emparèrent-ils sans peine de la plupart des villes du midi. Après avoir conquis Narbonne dans le Languedoc, et avoir assiégé inutilement en 721 Toulouse,

capitale de l'Aquitaine, ils prirent successivement Carcassonne, Nîmes, Lyon, Mâcon, Autun, etc., et se répandirent dans toute la vallée du Rhône, dans le Dauphiné et la Bourgogne.

Toute la moitié de la France actuelle, depuis les bords de la Loire jusqu'à la Franche-Comté, fut graduellement envahie par eux. Leur intention n'étant pas de se fixer définitivement dans le pays, ils se bornaient à occuper militairement des points importants destinés à servir de centres pour diriger de nouvelles incursions dans les régions où ils espéraient trouver occasion de faire du butin.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 234

la figure # 152

[Buire arabe du dixième siècle, en cristal de roche, du musée du Louvre.](#)

(Gazette des Beaux-Arts)

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

La plus importante de ces incursions fut celle que commandait Abdérame, et qu'arrêta près de Poitiers, en 732 de notre ère, Charles Martel.

Après avoir réuni une armée assez importante en Espagne, Abdérame passa la Garonne, s'empara de Bordeaux malgré la résistance des Aquitains et des Vascons, commandés par le duc Eudes, puis se dirigea vers Poitiers.

Eudes alla implorer le secours de Charles Martel qui, avec le titre de maire du palais, régnait, au nom de deux faibles rois mérovingiens, sur l'Austrasie et la Neustrie. « Plusieurs seigneurs français, dit un chroniqueur arabe, étant allés se plaindre à Charles de l'excès des maux occasionnés par les musulmans, et parlant de la honte qui devait rejaillir sur le pays, si on laissait ainsi des hommes armés à la légère, et en général dénués de tout appareil militaire, braver des guerriers munis de cuirasses et armés de tout ce que la guerre peut offrir de plus terrible, Charles répondit : « Laissez-les faire, ils sont au moment de leur plus grande audace, et comme un torrent qui renverse tout sur son passage. L'enthousiasme leur tient lieu de cuirasses, et le courage, de place forte. Mais quand leurs mains seront pleines de butin, quand ils auront pris du goût pour les belles demeures et les aises de la vie, quand l'ambition se sera emparée des chefs, que la division aura pénétré dans leurs rangs, alors nous irons à eux, sûrs de la victoire. » Le raisonnement de Charles Martel était juste, mais il fallait que la terreur qu'inspiraient les Arabes fût bien grande pour qu'on préférât les laisser d'abord piller les pays qu'ils traversaient, plutôt que de tâcher de les arrêter.

Abdérâme put donc continuer sans crainte sa marche triomphale, ravager les fertiles plaines qui séparent Bordeaux de Tours et s'emparer des richesses des villes. La règle invariable des Arabes étant, comme nous l'avons vu par de nombreux exemples, de ne jamais se livrer au pillage dans les pays où ils voulaient s'établir, la conduite d'Abdérâme suffirait à prouver à elle seule qu'en venant en France, il ne rêvait qu'une expédition fructueuse. Elle le fut tellement du reste que quand les Arabes arrivèrent près de Tours, ils étaient entravés par leur butin au point de ne plus pouvoir avancer qu'avec peine. Apprenant l'arrivée de Charles Martel, qui avait convoqué dans un ban général les guerriers des royaumes réunis précédemment sous le sceptre de Clovis, Abdérâme pensa que le moment de la retraite était venu et redescendit vers Poitiers. Suivi de près par Charles Martel, il finit par se décider à lui livrer bataille.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 235

la figure # 153

[Armes arabes de diverses époques](#) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

L'armée de Charles Martel se composait de Bourguignons, d'Allemands, de Gaulois, et celle d'Abdérâme d'Arabes et de Berbères. Le combat resta indécis une partie de la journée, mais le soir, un corps de soldats francs s'étant détaché du gros de l'armée pour se porter vers le camp des musulmans, ces derniers quittèrent le champ de bataille en désordre pour aller défendre leur butin, et cette manœuvre maladroite entraîna leur perte. Ils durent battre en retraite et retourner dans les provinces du sud. Charles Martel les suivit de loin. Arrivé devant Narbonne, il l'assiégea inutilement, et s'étant mis alors, suivant l'habitude de l'époque, à piller tous les pays environnants, les seigneurs chrétiens s'allièrent aux Arabes pour se débarrasser de lui, et l'obligèrent à battre en retraite. Bientôt remis de l'échec que leur avait infligé Charles Martel, les musulmans continuèrent à occuper leurs anciennes positions, et se maintiennent encore en France pendant deux siècles. En 737, le gouverneur de Marseille leur livre la Provence, et ils occupent Arles. En 889, nous les retrouvons encore à Saint-Tropez, et ils se maintiennent en Provence jusqu'à la fin du dixième siècle. En 935, ils pénètrent dans le Valais et la Suisse. Suivant quelques auteurs, ils seraient même arrivés jusqu'à Metz.

Le séjour des Arabes en France, plus de deux siècles après Charles Martel, nous prouve que la victoire de ce dernier n'eut en aucune façon l'importance que lui attribuent tous les historiens. Charles Martel, suivant eux, aurait sauvé l'Europe et la chrétienté. Mais cette opinion, bien qu'universellement admise, nous semble entièrement privée de fondement. L'expédition d'Abdérâme n'était qu'une campagne destinée à enrichir ses soldats, en leur procurant l'occasion de faire un riche butin. Sans le fils

de Pepin d'Héristal, l'expédition se fût terminée par le pillage de Tours et de quelques autres villes, et les Arabes se fussent, suivant leur habitude, éloignés pour reparaître sans doute les années suivantes, jusqu'au jour où ils eussent rencontré une coalition capable de les repousser. Charles Martel ne réussit à les chasser d'aucune des villes qu'ils occupaient militairement. Il fut obligé définitivement de battre en retraite devant eux et de les laisser continuer à occuper tranquillement tous les pays dont ils s'étaient emparés. Le seul résultat appréciable de sa victoire fut de rendre les Arabes moins aventureux dans leurs razzias vers le nord de la France ; résultat utile, assurément, mais insuffisant tout à fait à justifier l'importance attribuée à la victoire du guerrier franc.

Les mêmes historiens, qui donnent une importance capitale à la victoire de Charles Martel près de Poitiers, supposent naturellement que sans cette victoire, les Arabes eussent continué leurs invasions, envahi l'Europe, et se demandent avec effroi ce qu'il serait advenu des peuples chrétiens sous la bannière du prophète. « C'était le sort du monde qui venait de se décider, écrit à propos de cette bataille, M. Henri Martin dans son Histoire de France populaire. Si les Francs eussent été vaincus, la terre eût été à Mahomet... Et alors l'avenir de l'Europe et du monde eût été perdu, car l'activité qui pousse les hommes vers le progrès n'était pas dans le génie des musulmans. Leur génie se résume dans l'idée qu'ils ont de Dieu. Le Dieu des musulmans qui, après avoir créé le monde, se repose dans sa solitude et dans son immobilité, n'incite pas les hommes au progrès. »

On peut répondre tout d'abord à ce qui précède, qu'alors même que les Arabes eussent triomphé, les destinées du pays n'eussent été modifiées aucunement. Vainqueurs, ils eussent pillé peut-être quelques villes de plus, comme nous le disions plus haut, puis se seraient retirés suivant leur habitude pour mettre leur butin à l'abri, et auraient recommencé les années suivantes leurs déprédations jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré un ennemi assez fort pour les repousser comme Charles Martel réussit à le faire.

Supposons cependant que les chrétiens n'eussent jamais réussi à repousser les Arabes ; supposons encore qu'au lieu d'un climat froid et pluvieux, qui ne pouvait exercer aucun attrait sur eux, les musulmans eussent rencontré dans le nord de la France le même climat qu'en Espagne, et eussent cherché à s'y établir de façon définitive. Pour savoir ce qu'eût été dans ces hypothèses impossibles le sort du nord de l'Europe, il suffit de rechercher ce que fut celui de l'Espagne. Or, comme sous l'influence des Arabes, l'Espagne jouissait d'une civilisation brillante, alors que le reste de l'Europe était plongé dans la plus grossière barbarie, il est évident qu'au point de vue de la civilisation de l'époque, les populations chrétiennes n'auraient eu qu'à gagner à se ranger sous la bannière du prophète. Adoucis dans leurs mœurs, les peuples de l'Occident eussent sans doute évité ainsi les guerres de religion, la Saint-Barthélemy, l'inquisition, en un mot, toutes ces calamités qui ont ensanglanté l'Europe pendant tant de siècles, et que les musulmans n'ont jamais connues.

Pour soutenir, comme le fait le savant historien cité plus haut, que, sous les Arabes, l'avenir de l'Europe et du monde eût été perdu, parce que « l'activité qui pousse les hommes vers le progrès n'était pas dans le génie musulman », il faut pousser à des limites bien extrêmes l'oubli de l'histoire de la civilisation des Arabes. Quand on considère la prospérité brillante que firent régner les disciples du prophète dans des pays plongés avant eux dans la barbarie, on peut certainement renverser entièrement la proposition qui précède, et dire que l'activité qui entraîne les hommes

vers le progrès n'a jamais été poussée chez aucune race aussi loin que chez les Arabes.

L'occupation du midi de la France par les Arabes pendant plusieurs siècles n'a laissé que de faibles traces. Les villes fréquentées par eux n'ayant été que des points stratégiques destinés à appuyer leurs incursions, ils se sont très peu occupés de civiliser le pays envahi, et, sous leur domination, il n'y eut en France aucun de ces grands centres de civilisation analogues à ceux qui brillaient alors en Espagne et en Orient.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 238

la figure # 154

[Gâines et fourreaux d'armes arabes](#); d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Bien que le séjour des Arabes en France n'ait été constitué que par une série de courtes invasions, nous verrons dans un autre chapitre qu'ils ont laissé des traces profondes de leur passage dans la langue, et nous allons montrer maintenant qu'ils en ont laissé également dans le sang. Plusieurs d'entre eux s'étaient fixés définitivement sur notre sol, dans le voisinage des villes occupées par leurs compatriotes et s'adonnaient à l'industrie et à l'agriculture. On leur a attribué l'importation de la fabrication des tapis à Aubusson, ainsi que plusieurs méthodes agricoles nouvelles. Souvent alliés aux seigneurs chrétiens toujours en guerre, ils finirent sur beaucoup de points par se confondre avec les habitants. L'ethnologie nous en fournit la preuve, en retrouvant, après tant de siècles, des descendants des Arabes sur plusieurs parties de notre sol. Dans le département de la Creuse, dans les Hautes-Alpes, et notamment dans plusieurs localités situées autour de Montmaure (montagne des Maures), dans le canton de Baignes (Charente), de même que dans certains villages des Landes, du Roussillon, du Languedoc, du Béarn, les descendants des Arabes sont facilement reconnaissables. On les distingue à leur peau basanée, leurs cheveux couleur d'ébène, leur nez aquilin, leurs yeux foncés et perçants. Les femmes se reconnaissent à leur teint olivâtre, leur figure allongée, leurs grands yeux noirs, leurs sourcils épais, la forme conique de leurs seins, etc. Si ces caractères ne se sont pas effacés en se noyant dans ceux de la population environnante, suivant les lois anthropologiques que nous avons exposées cela tient à ce que, dans les régions où se rencontrent encore les descendants des Arabes, ils ont fini par former de petites agglomérations nettement séparées du reste de la population et ne se croisant qu'entre elles.

Ici se termine ce que nous avons à dire de l'histoire des Arabes dans les diverses contrées où l'islamisme a régné. Nous avons vu combien a été variée cette histoire, suivant les milieux où les disciples de Mahomet ont vécu, et surtout suivant le but

qu'ils se proposaient en envahissant un pays. Dans toutes les contrées qu'ils ont occupées, la France peut-être exceptée, leur influence a été profondément civilisatrice. Partout où a flotté la bannière du prophète, les pays protégés par elle se sont transformés rapidement ; les sciences, les arts, les lettres, l'industrie et l'agriculture y ont brillé du plus vif éclat.

Laissant de côté les généralités auxquelles nous avons dû nous borner jusqu'ici, nous aborderons bientôt dans ses détails l'histoire de la civilisation des Arabes et nous examinerons les progrès qu'ils ont accomplis dans les différentes branches des connaissances humaines cultivées par eux. Quelque obscure ou brillante que puisse être l'histoire politique d'un peuple, l'importance réelle du rôle qu'il joue dans le monde peut se mesurer finalement à son influence civilisatrice et à la somme des découvertes qui lui sont dues.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)  
Livre troisième: L'empire des Arabes

## Chapitre VIII

---

### Luttes du Christianisme contre l'Islamisme

### Les croisades

#### 1. – Origine des croisades

[Retour à la table des matières](#)

À la fin du onzième siècle, c'est-à-dire à l'époque où les croisades commencèrent, la puissance politique des Arabes en Orient était en décadence, mais le prestige que leur nom exerçait dans le monde n'avait pas pâli. Ils possédaient encore l'Afrique et l'Espagne, et le temps n'était pas loin où, rois de la Méditerranée, maîtres d'une partie de la France, souverains de la Sicile, ils allaient dans Rome même forcer le pape à leur payer tribut. Jamais aux plus grandes époques de la puissance romaine, le nom d'un César n'avait inspiré autant de terreur aux barbares qu'en produisait sur l'Europe le nom redouté de Mahomet. Aller attaquer dans son propre foyer cette puissance devant laquelle le monde tremblait depuis cinq siècles était une entreprise hardie, et il fallut à l'Europe chrétienne toute l'ardeur des siècles de foi, la certitude de pouvoir compter sur la protection du ciel et une armée d'un million d'hommes pour oser la tenter.

On sait comment, à la voix d'un illuminé, toute la chrétienté se leva, et comment des populations entières se précipitèrent sur l'Orient; on sait aussi que ce déploiement formidable de forces n'aboutit qu'à un succès éphémère, et que, malgré les flots de

guerriers envoyés pendant deux siècles par l'univers chrétien pour conquérir et garder Jérusalem, l'Europe coalisée dut céder au croissant.

C'est à ces luttes du christianisme contre l'islamisme qu'on donne le nom de croisades. Leur résultat sur l'histoire générale de la civilisation en Europe fut très important, et il nous était impossible de les passer sous silence dans un ouvrage destiné à décrire non seulement la civilisation des Arabes, mais encore l'influence qu'elle a jouée dans le monde.

Quelques mots d'abord de l'état de l'Occident et de l'Orient à l'époque des croisades.

La fin du onzième, époque de la première croisade, marque pour l'Europe, et surtout pour la France, une des plus sombres périodes de leur histoire. La France était en pleine féodalité et couverte de châteaux forts dont les possesseurs demi-barbares, toujours en guerre, régnaient sur des serfs ignorants. Une seule puissance, l'autorité spirituelle du pape, avait quelque influence, mais elle était beaucoup plutôt crainte que respectée.

En Orient, l'empire grec était toujours debout. Bien que dans un profond état de décadence, Constantinople était encore le centre d'un grand empire. Occupée uniquement de querelles religieuses et de spectacles, elle perdait chaque jour quelques lambeaux de cet empire. Sa puissance en Italie était éteinte. L'évêque de Rome et le patriarche de Byzance avaient fini par s'anathématiser réciproquement et fonder deux Églises.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 241

la figure # 155

[Porte de Damas, à Jérusalem](#) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

La Syrie appartenait en partie aux Turcs Seldjocides, en partie aux sultans d'Égypte. Le khalifat de Bagdad n'était plus qu'une ombre. L'empire politique des Arabes était en dissociation, mais leur civilisation avait gardé toute sa puissance. La lutte gigantesque qui se préparait allait être celle d'un monde encore barbare contre une des civilisations les plus élevées dont l'histoire ait gardé la mémoire.

Les seules relations suivies existant à cette époque entre le centre de l'Europe et l'Orient étaient celles qui résultaient des voyages des pèlerins en Palestine. Depuis Constantin, et surtout depuis les rapports d'amitié d'Haroun-al-Raschid et de Charlemagne, les pèlerinages chrétiens en Palestine avaient toujours continué, et chaque



jour ils devenaient plus nombreux. Certaines bandes de pèlerins formaient de véritables bandes armées. En 1045, l'abbé Richard emmenait avec lui sept cents compagnons qui ne purent arriver, du reste, que jusqu'à Chypre. En 1064, Sigefroy, archevêque de Mayence, et quatre autres évêques conduisirent avec eux sept mille pèlerins, parmi lesquels des barons et chevaliers, qui eurent à livrer une véritable bataille aux Bédouins et aux Turkomans.

En raison des difficultés et des dangers des pèlerinages à Jérusalem, ils avaient fini par être imposés par le clergé comme pénitence expiatoire pour les plus vilains crimes. Les grands criminels n'étant pas rares à cette époque, et la crainte de l'enfer et du diable étant assez efficace sur ces âmes barbares, les pèlerins étaient fort nombreux. En dehors de quelques aventuriers et de dévots exaltés, ils se composaient généralement de gredins de la pire espèce, doués des plus dangereux instincts, et que la crainte seule de brûler en enfer amenait si loin.

Le nombre de ces pèlerins devenant chaque jour plus grand, leurs allures de plus en plus bruyantes, les Turkomans, beaucoup moins tolérants que les Arabes qu'ils avaient remplacés en Syrie, leur contestèrent le droit qu'ils s'arrogeaient de traverser sans permission un empire mahométan pour aller faire leurs dévotions au cœur même de l'islam. Au lieu de les laisser continuer à entrer à Jérusalem en véritables triomphateurs, au son des cymbales et à la lueur des torches, comme l'avaient toléré les Arabes, ils les obligèrent à des attitudes plus humbles, les rançonnèrent de toutes façons, et ne manquèrent pas une occasion de leur infliger mille vexations.

Parmi ces pèlerins se trouvait un ancien soldat qui, après de fâcheuses aventures conjugales, s'était fait moine. C'était un halluciné aussi fanatique qu'énergique : il s'appelait Pierre, et l'histoire a ajouté à ce nom celui de l'Ermite.

Indigné des mauvais traitements qu'il avait reçus en Palestine, et poursuivi par ses visions, Pierre s'imagina être chargé de la mission d'appeler l'Europe au secours de la terre sainte. Fort de cette mission imaginaire, il se dirigea vers Rome pour obtenir l'appui du pape. Urbain II l'autorisa à appeler les chrétiens à délivrer les lieux saints. Pierre l'Ermite se mit alors à parcourir l'Italie et la France, semant partout ses harangues violentes pleines de pleurs, de cris, de hurlements, de malédictions pour les infidèles et de promesses du ciel pour ceux qui iraient délivrer le tombeau du Seigneur. Son éloquence frénétique et imagée agissait puissamment sur les foules, et bientôt il fut considéré partout comme un prophète.

Mais les foules ébranlées par Pierre l'Ermite ne pouvaient rien à elles seules. Des circonstances particulières amenèrent bientôt les seigneurs, leurs maîtres, à appuyer ce mouvement. L'empereur de Constantinople, Alexis Comnène, dont l'empire s'en allait chaque jour par lambeaux, et qui voyait les Turcs assiéger Constantinople, accablait de ses lamentations le pape et tous les souverains de l'Europe. Jointes aux prédications de Pierre, elles émurent le monde chrétien. Afin d'encourager le mouvement qui se dessinait, le souverain pontife réunit en Italie un premier concile qui n'amena aucun résultat, puis un second à Clermont en Auvergne l'an 1095. Pierre l'Ermite assistait à ce dernier. Sous l'influence de ses prédications véhémentes, et au cri de « Dieu le veut » hurlé par une foule en délire, tous les assistants s'attachèrent des croix de drap sur l'épaule, et jurèrent d'aller en Palestine délivrer le tombeau de Dieu. Le départ de l'expédition fut fixé pour l'Assomption de l'année suivante, temps nécessaire pour réunir la nombreuse armée que pareille entreprise semblait devoir comporter.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 243

la figure # 156

[Vue d'une partie des murs de Jérusalem](#) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

## 2. - Résumé des croisades

[Retour à la table des matières](#)

L'idée d'une expédition en Palestine avait fini par enflammer au plus haut degré les âmes. En dehors du ciel à gagner, chacun y voyait les moyens d'améliorer son sort : serfs attachés à la glèbe rêvant l'indépendance, cadets de famille privés de fortune par le droit d'aînesse, seigneurs mal partagés et désireux de s'enrichir, moines fatigués des rigueurs du couvent ; en un mot, tous les déshérités de l'existence, - et ils étaient alors nombreux, - se bâtissaient en imagination le plus séduisant avenir.

Ce fut bientôt un véritable délire : seigneurs, serfs, moines, femmes, enfants, tout le monde voulut partir ; chacun vendait ce qu'il avait pour s'équiper, et plus de treize cent mille hommes furent bientôt prêts à partir pour la Palestine.

Le délire devenant chaque jour plus aigu, ceux qui étaient prêts les premiers ne voulurent pas attendre la formation de l'armée régulière, et, dès le printemps de l'année 1096, des bandes immenses s'ébranlèrent de tous les cotés à la fois et se dirigèrent vers le Danube. De la mer du Nord jusqu'au Tibre, le mouvement était général. Dans certains villages on voyait tous les habitants partir, emportant la totalité de ce qu'ils possédaient. L'Europe entière se ruait sur l'Asie.

À mesure que ces bandes s'avançaient vers le but si ardemment souhaité, leur folie devenait plus intense. Les miracles, les apparitions se succédaient chaque jour dans ces têtes échauffées dont la faible raison s'était évanouie pour toujours.

La plus importante des bandes qui s'acheminèrent d'abord vers l'Orient avait pour chefs Pierre l'Érmite lui-même et un pauvre chevalier surnommé Gauthier sans Avoir. Elle fut d'abord assez bien reçue dans les premiers pays européens qu'elle traversait ;

mais arrivée en Bulgarie, elle rencontra des populations demi-chrétiennes qui refusèrent d'héberger gratuitement de pareilles foules. Irrités de ces refus, les croisés n'hésitèrent pas à s'emparer par la force de ce qu'on ne voulait pas leur donner, et commencèrent à piller les villages et à en massacrer les habitants. Mais ils avaient affaire à des populations peu endurentes qui usèrent immédiatement de représailles et qui tuèrent ou noyèrent un nombre considérable de leurs agresseurs. Ces derniers n'eurent d'autre ressource que de se sauver précipitamment. Arrivés devant Constantinople déjà bien réduits, ils y rencontrèrent des bandes de Teutons, Italiens, Gascons, Gallois, Provençaux arrivés avant eux. Réunis à ces hordes demi-sauvages ils se mirent à piller et à massacrer et se livrèrent à des actes indescriptibles de férocité. Désireux de s'en débarrasser au plus vite, les Byzantins leur donnèrent les vaisseaux nécessaires pour les conduire au-delà du Bosphore.

Cent mille environ furent ainsi transportés en Asie Mineure. Ils y commirent bientôt, à l'égard de tous les habitants, musulmans ou chrétiens des actes de sauvagerie qu'excuse seul leur état d'alinéation évidente. D'après un récit d'Anne Comnène, fille de l'empereur chrétien de Constantinople, une de leurs distractions favorites était de tuer tous les enfants qu'ils rencontraient, de les couper en morceaux et de les faire rôtir.

Usant de légitimes représailles, les Turcs leur donnèrent méthodiquement la chasse et les tuèrent comme des bêtes fauves. Avec leurs ossements, ils élevèrent une gigantesque pyramide.

La première armée des croisés, qui avait compté plusieurs centaines de mille hommes, se trouva bientôt totalement anéantie ; mais derrière elle s'avançaient les troupes régulières commandées par les plus puissants seigneurs de la chrétienté. Jamais les Arabes n'avaient eu sous leurs ordres une armée aussi imposante. Elle comptait en effet 700 000 hommes parfaitement équipés, séparés en plusieurs corps. L'un d'eux, commandé par Godefroy de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, comprenait 80 000 Lorrains, Bavares et Saxons.

Arrivés en Asie Mineure, les croisés assiégèrent Nicée. Ayant battu une armée turque, ils coupèrent la tête à tous les blessés et rentrèrent triomphalement dans leur camp avec ces trophées pendus à la selle de leurs chevaux et les lancèrent ensuite dans la ville assiégée.

Ce n'était pas là un moyen bien sûr de se concilier les habitants. Certains du sort qui les attendait, ces derniers se rendirent à l'empereur de Constantinople, et les croisés, ses alliés, durent battre en retraite.

Il restait environ deux cents lieues à faire pour arriver en Syrie. Loin de tâcher de ménager les habitants, ne fût-ce que pour s'assurer des ressources, les croisés ravagèrent le pays à un tel point qu'ils se virent bientôt en proie à la famine. La discorde se mit alors dans leurs rangs. Deux chefs importants, Tancrede et Baudouin, se livrèrent bataille, puis Baudouin se sépara de ses compagnons avec son armée pour aller piller et guerroyer pour son compte.

Les maladies et la famine continuant à décimer de plus en plus les croisés, Pierre l'Ermite lui-même désespéra du succès de l'expédition et s'échappa du camp. Bientôt rejoint et ramené, il fut reçu à coups de bâtons par Tancrede.

Le désordre le plus complet régnait du reste dans l'armée ; l'espionnage y était tellement fréquent que Bohémond décida que les espions seraient coupés en morceaux et rôtis pour servir de nourriture aux soldats affamés. De telles mesures montrent ce que pouvait être l'armée où elles étaient devenues nécessaires.

La conduite des croisés dans toute leur campagne ne peut être comparée d'ailleurs qu'à celle des plus féroces et en même temps des plus maladroits sauvages. Qu'il s'agisse d'alliés, d'ennemis ou de populations inoffensives, qu'ils aient devant eux des guerriers ou des réunions de femmes, d'enfants et de vieillards, leur conduite est la même ; ils tuent et pillent sans discernement. Les récits des chroniqueurs chrétiens de l'époque contiennent à chaque page des preuves de leur stupide férocité. Le récit suivant, dû à un témoin oculaire, Robert le Moine, de la conduite des croisés dans la ville de Marrat suffira, avec la relation de la prise de Jérusalem, que nous donnerons plus loin, à montrer comment les croisés faisaient la guerre.

« Les nôtres, dit le pieux et charitable chroniqueur, parcouraient les rues, les places, les toits des maisons, se rassasiant de carnage comme une lionne à qui on a enlevé ses petits ; ils taillaient en pièces et mettaient à mort les enfants, les jeunes gens, et les vieillards courbés sous le poids des années ; ils n'épargnaient personne, et pour avoir plus tôt fait, ils en pendaient plusieurs à la fois à la même corde. Chose étonnante ! spectacle étrange de voir cette multitude si nombreuse et si bien armée se laisser tuer impunément, sans qu'aucun d'eux fit résistance ! Les nôtres s'emparaient de tout de qu'il trouvaient, ils ouvraient le ventre aux morts, et en tiraient des *byzantins* et des pièces d'or. O détestable cupidité de l'or ! des ruisseaux de sang coulaient dans toutes les rues de la ville, et tout était jonché de cadavres. O nations aveugles et toutes destinées à la mort ! De cette grande multitude il n'y en eut pas un seul qui voulût confesser la foi chrétienne. Enfin Bohémond fit venir tous ceux qu'il avait invités à se renfermer dans la tour du palais ; il ordonna de tuer les vieilles femmes, les vieillards décrépits et ceux que la faiblesse rendait inutiles ; il fit réserver les adultes en âge de puberté et au-dessus, les hommes vigoureux, et ordonna qu'ils fussent conduits à Antioche pour être vendus. Ce massacre des Turcs eut lieu le 12 décembre, jour du dimanche ; cependant tout ne put être fait ce jour-là : le lendemain les nôtres tuèrent le reste. »

On conçoit quelle opinion des Orientaux, si civilisés alors, devaient avoir de tels adversaires, aussi leurs chroniques sont-elles pleines du profond mépris qu'ils leur inspiraient. « Ils ne méritent même pas le nom d'hommes, » écrivait plus tard le grand poète persan Saadi.

Quand les chrétiens arrivèrent devant Jérusalem, sur plus d'un million d'individus partis de l'Europe, il en restait 20 000. Cette armée gigantesque, qui aurait pu conquérir le monde si elle avait été composée d'autres hommes, était presque entièrement anéantie. La famine, la peste, les excès, les luttes intestines, beaucoup plus que les batailles, l'avaient détruite.

Jérusalem appartenait alors au sultan d'Égypte, qui l'avait reprise sur les Turcs. Les croisés s'en emparèrent le 15 juillet 1099. Une vision, de saint Georges sur le mont des Oliviers les stimula tellement qu'ils se précipitèrent tous sur les murailles et parvinrent à les franchir.

Leur conduite dans la ville, sainte fut bien différente de celle du généreux khalife Omar à l'égard des chrétiens quelques siècles auparavant.

« Quand les nôtres, écrit Raymond d'Agiles, chanoine du Puy, furent maîtres des remparts et des tours, on vit alors des choses étonnantes (!) parmi les Sarrasins ; les uns avaient la tête coupée, et c'était le moins qui leur put arriver (!) les autres, percés de traits, se voyaient forcés de s'élaner du haut des murailles, d'autres enfin, après avoir longtemps souffert, étaient livrés aux flammes. On voyait dans les rues et sur les places de Jérusalem, des monceaux de têtes, de mains et de pieds. Partout on ne marchait qu'à travers des cadavres. Mais tout cela n'est encore que peu de chose... »

Le doux chanoine donne du massacre de 10 000 musulmans, réfugiés dans la mosquée d'Omar, l'agréable description suivante :

« Il y eut, dit-il, tant de sang répandu dans l'ancien temple de Salomon, que les corps morts y nageaient portés ça et là sur le parvis ; on voyait flotter des mains et des bras coupés qui allaient se joindre à des corps qui leur étaient étrangers, de sorte qu'on ne pouvait distinguer à quel corps appartenait un bras qu'on voyait se joindre à un tronc. Les soldats eux-mêmes qui faisaient ce carnage, supportaient à peine, la fumée qui s'en exhalait. »

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 246

la figure # 157

[Vue de Jérusalem](#) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Ce premier massacre ayant été jugé tout à fait insuffisant, un conseil des croisés décréta la destruction de la totalité des habitants de Jérusalem, mahométans, juifs ou chrétiens schismatiques. Leur nombre était d'environ 60 000. L'opération dura huit jours malgré le zèle qu'y apportèrent les pieux chevaliers. Femmes, enfants, vieillards, rien n'échappa.

Pour se reposer des fatigues occasionnées par ce massacre de toute une population, les croisés se livrèrent aux plus dégoûtantes orgies. Les chroniqueurs chrétiens eux-mêmes, malgré toute leur indulgence, s'indignent de la conduite des défenseurs de la foi : Bernard le trésorier les traite de fous, Baudin, archevêque de Dol, les compare à des juments qui se vautrent dans l'ordure « *computruerunt illi, tanquam jumenta in stercoreibus.* »

La prise de Jérusalem produisit une aussi grande sensation dans le monde de l'islam que dans celui de la chrétienté. Le prestige des disciples du prophète, si grand depuis cinq siècles, sembla pour un instant ébranlé.

Mais si la consternation fut grande chez les mahométans, ce terrible revers eut pour résultat d'éteindre immédiatement toutes les divisions qui les déchiraient ; le sultan du Caire oublia ses rivalités avec le khalife de Bagdad, et ils s'envoyèrent des ambassadeurs chargés de concerter les mesures à prendre pour réparer cette calamité.

La conquête de Jérusalem avait coûté aux chrétiens un million d'hommes et ruiné une partie de l'Europe. On pouvait donc espérer qu'ils sauraient garder une conquête si coûteuse. Il n'en fut rien ; Jérusalem devait bientôt retomber, et pour toujours, sous la loi des disciples du prophète.

Godefroy avait été élu roi de Jérusalem. Il méritait cet honneur par la bravoure dont il avait fait preuve ; mais la bravoure ne suffit pas pour organiser un empire. Le nouveau roi se montra aussi pauvre administrateur qu'il avait été vaillant capitaine. Il mourut bientôt et son successeur Baudouin ne se montra pas plus capable que lui.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 247

la figure # 158

[Le Haram-ech-Chérif. Intérieur de l'enceinte où se trouve la mosquée d'Omar à Jérusalem](#)  
et où se trouvait autrefois le temple de Salomon ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Lorsque Baudouin mourut à son tour en 1119, la domination franque durait depuis vingt ans en Palestine et n'avait eu pour résultats que la ruine et la dépopulation du pays. La féodalité y avait été introduite comme en Europe, et le territoire partagé entre les seigneurs : comtes de Tripoli, d'Ascalon, de Jaffa, etc., constamment en guerre entre eux. Tous ces petits tyrans, pressés de s'enrichir, avaient rapidement ruiné le pays, jadis si riche sous l'intelligente domination des Arabes. Voici, du reste, comment un auteur chrétien contemporain, Jacques de Vitry, évêque d'Acre, juge, dans son histoire de Jérusalem, les successeurs des premiers croisés :

« Une génération méchante et perverse, des enfants scélérats et dégénérés, des hommes dissolus, des violateurs de la loi divine, étaient sortis des premiers croisés, hommes religieux et agréables à Dieu, comme la lie sort du vin et le marc de l'olivier, ou comme l'ivraie sort du froment, et la rouille de l'airain... Pour la plus légère cause ils étaient entre eux en procès, en querelle, en guerre civile ; souvent même ils demandaient du secours contre les chrétiens aux ennemis de notre foi... Il n'y a, dans la terre de promesse que des impies, des sacrilèges, des voleurs, des adultères, des parricides, des parjures, des bouffons, des moines lascifs et des religieux impudiques. »

Guillaume de Tyr n'est pas moins explicite. Après avoir traité les fils de croisés « de véritables enfants de perdition, d'enfants dénaturés contempteurs de la foi, se précipitant à l'envie dans toutes sortes d'excès, » il ajoute : « Telle est la monstruosité de leurs vices, que si un écrivain entreprenait d'en faire le tableau, il succomberait sous le poids d'un pareil sujet, et il paraîtrait plutôt composer une satire qu'une histoire. »

Pendant que les chrétiens continuaient à ruiner le pays, les musulmans reconquerraient graduellement ce qu'ils avaient perdu. Leurs progrès en Syrie, et notamment la prise d'Edesse, finirent par jeter une telle épouvante parmi les chrétiens de la Palestine qu'ils s'empressèrent de demander assistance à l'Europe.

Une seconde croisade fut organisée pour leur porter secours. Saint Bernard réussit à stimuler l'enthousiasme religieux. Louis VII, roi de France, partit pour la Palestine comme chef de la nouvelle croisade et Conrad III, d'Allemagne, se joignit à lui. Louis VII arriva en Asie Mineure avec une armée de cent mille hommes qui fut bientôt entièrement détruite. Il dut s'échapper précipitamment par mer, et gagna Antioche, d'où il se dirigea sur Jérusalem en simple pèlerin. L'armée de Conrad III eut exactement le même sort.

La conduite des croisés dans cette seconde croisade fut la même que dans la première : « Peu de croisés, dit le chanoine Anquetil, dans son histoire, eurent des intentions purement religieuses. Il n'y a pas de crimes atroces, de brigandages, d'actions honteuses qu'on ne leur reproche. » Saint Bernard en fut réduit à attribuer à tous ces horribles excès l'insuccès de la nouvelle croisade.

Il était réservé à l'illustre sultan Saladin d'expulser définitivement les chrétiens de Jérusalem. Après avoir réuni sous sa main, en un seul empire, l'Égypte, l'Arabie et la Mésopotamie, il pénétra en Syrie, battit et fit prisonnier le triste roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, et s'empara en 1187 de la ville sainte. Loin d'imiter la conduite féroce des premiers croisés, et de massacrer à son tour tous les chrétiens, Saladin se borna à leur imposer un faible tribut et interdit tout pillage.

Le royaume latin de Jérusalem était détruit après une durée de 88 ans. Sept siècles se sont écoulés depuis ces événements, et, malgré tous les efforts du monde chrétien, la ville sainte est restée entre mains des disciples de Mahomet.

L'histoire des efforts infructueux faits par l'Europe pour reconquérir Jérusalem, c'est-à-dire l'histoire des six dernières croisades, présente un intérêt très faible ; aussi nous bornerons-nous à un résumé rapide.

Ce fut Guillaume, archevêque de Tyr, en Phénicie, qui prêcha la troisième croisade (1189-1192). Elle eut pour chef Philippe-Auguste, roi de France, Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, et Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, c'est-à-dire les trois plus puissants souverains de l'Europe.

Barberousse mourut en Asie Mineure à la suite d'un bain pris dans les eaux du Cydnus, et il n'arriva en Syrie que les débris de son armée. Philippe-Auguste se lassa bientôt, et, après un court séjour en Palestine, alla se rembarquer à Tyr en laissant derrière lui une armée de dix mille hommes sous les ordres du duc de Bourgogne. Resté chef suprême, Richard Cœur de Lion continua les actes de sauvagerie par lesquels s'étaient signalés les premiers croisés. Il commença par faire massacrer en

face du camp des musulmans trois mille prisonniers qui s'étaient rendus, et auxquels il avait juré la vie sauve, et se livra à toutes sortes de meurtres et de pillages.

On conçoit l'effet que durent produire des actes pareils sur le chevaleresque Saladin, qui avait si généreusement épargné les habitants chrétiens de Jérusalem, et pendant une maladie de Philippe Auguste et de Richard Cœur de Lion leur avait envoyé des provisions et des rafraîchissements. Il entrevit l'abîme qui séparait alors la façon de penser et de sentir d'un homme civilisé de celle d'un barbare, et comprit qu'on ne pouvait traiter de semblables forcenés que comme des animaux sauvages. Richard fut bientôt obligé de quitter la Palestine sans avoir même pu se présenter devant Jérusalem.

La troisième croisade n'eut d'autre effet que de maintenir les chrétiens dans quelques villes du littoral qui leur restaient. Pour arriver à ce mince résultat, les trois plus puissants rois de l'Europe avaient coalisé leurs forces.

La quatrième croisade (1202-1204) eut pour chef Baudouin, comte de Flandre. Jusqu'alors les croisés s'étaient rendus en Palestine par terre : ils résolurent cette fois de s'y rendre par mer, et se dirigèrent directement de Zara à Constantinople, alors capitale d'un empire chrétien.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 249

la figure # 159

[Chaire de marbre, dite chaire d'Omar, dans l'enceinte du Haram à Jérusalem ;](#)  
d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Arrivés à Constantinople, quelques croisés firent la remarque judicieuse que la Syrie était bien trop loin et trop épuisée par les précédents envahisseurs pour offrir une riche proie, alors que Constantinople, qu'on avait sous la main, contenait de grandes richesses. La justesse de cette observation ayant paru évidente, on résolut le pillage de la ville, où on était entré en allié, et les bons chevaliers se mirent à la saccager de fond en comble. Constantinople renfermait alors les plus précieux trésors d'art et de littérature accumulés par l'antiquité grecque et latine. Mais les trésors d'art et de littérature présentaient exactement autant d'intérêt à des croisés du commencement du treizième siècle, qu'ils auraient pu en offrir à une tribu de Peaux rouges. Ce qui n'était pas or et argent fut brisé ou jeté à la mer. Tous les marbres de Lysippe, Phidias Praxitèle furent détruits ; des ouvrages importants de Demosthène, Diodore, Polybe, etc., perdus pour toujours.



Rassasiés de butin, Baudouin et ses compagnons ne songèrent nullement à continuer leur voyage vers la Palestine. Baudouin se fit nommer empereur, et Innocent III, tout en reconnaissant que les chrétiens s'étaient rendus coupables des plus horribles excès, confirma l'élection. Il n'est pas besoin d'ajouter que le pouvoir du nouveau roi fut des plus éphémères : les guerriers chrétiens étaient de trop lourds barbares pour pouvoir fonder un empire durable ; ils ne savaient que détruire, et leur court séjour à Constantinople n'eut d'autre résultat que la perte des plus précieux trésors de l'antiquité gréco-latine.

Les cinquième et sixième croisades ne furent que des expéditions sans importance. Peu soucieuse d'aller se faire battre à Jérusalem, la majorité des croisés se dirigea vers l'Égypte dans l'espoir d'un riche butin. Ils ne s'avancèrent d'ailleurs pas bien loin et furent promptement obligés de battre en retraite.

Une petite armée, commandée par Frédéric II d'Allemagne, s'était dirigée à la vérité vers Jérusalem. Ce prince, grâce à un traité d'alliance avec les musulmans, obtint la permission d'entrer en allié à Jérusalem ; mais il dut revenir en Europe sans avoir obtenu d'autre résultat que cette petite satisfaction.

Les croisades perdaient du reste le caractère d'entreprises européennes qu'elles avaient d'abord revêtu. Les hordes d'hommes s'abattant sur l'Asie étaient remplacées par de petites expéditions où chacun agissait un peu à sa guise, cherchant avant tout à s'enrichir.

Malgré les cinq croisades qui avaient suivi la première, Jérusalem et la presque totalité de la Palestine restaient aux mains des musulmans. Saint Louis résolut de tenter un nouvel effort, et il entreprit, en 1248, une septième croisade. Parti d'Aigues-Mortes avec cinquante mille hommes, il se dirigea vers l'Égypte et débarqua à Damiette, dont il s'empara bientôt ; puis marcha sur le Caire ; mais son armée fut complètement battue, et lui-même fait prisonnier. Rendu à la liberté moyennant rançon, il se rendit en Syrie où, malgré deux ans de séjour, il ne put obtenir aucun avantage et dut revenir en France sans avoir même pu se présenter devant Jérusalem.

Malgré cet échec, saint Louis ne perdit pas courage, et, seize ans plus tard, il entreprenait une nouvelle croisade. Embarqué le 4 juillet 1270 à Aigues-Mortes, avec trente mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie, il se dirigea vers Tunis dans l'espoir chimérique que le gouverneur se ferait chrétien. Bientôt atteint de la peste, au siège de cette ville, il mourut le 25 août 1270.

Cette huitième croisade fut la dernière. L'ère de ces grandes expéditions était close pour toujours. L'Orient restait définitivement aux mains des disciples du prophète.

Les chrétiens perdirent bien vite les rares possessions qu'ils avaient conservées en Palestine. En vain les papes firent-ils tous leurs efforts pour réveiller l'ardeur des fidèles, il était trop tard, la foi était refroidie dans les âmes ; l'activité des peuples de l'Occident se tournait vers d'autres objets.

En terminant ce très court résumé de l'histoire des croisades, je n'essaierai pas de rechercher si cette agression de l'Europe contre l'Orient fut juste ou ne le fut pas. De telles questions peuvent utilement fournir matière de dissertation à de jeunes historiens, mais elles ne sont pas dignes d'une discussion sérieuse. Je ne connais pour

mon compte aucun exemple de conquérants anciens ou modernes qui se soient préoccupés un instant de savoir si une entreprise guerrière était juste ou injuste, quand elle était nettement conforme à leurs intérêts et pouvait être entreprise sans trop de dangers. Si l'entreprise réussit, point n'est besoin de la justifier ; le succès suffit et si, par impossible, l'utilité d'une justification se faisait exceptionnellement sentir, les rhéteurs de profession ne sont nullement embarrassés pour la tenter. Il est facile aussi de récriminer contre l'injustice de la force, et de prouver par d'éloquents tirades que le droit ne doit pas être primé par elle. Mais de telles récriminations ont sur la marche naturelle des choses aussi peu d'influence que nos lamentations contre les infirmités, la vieillesse et la mort. Les principes du droit théorique exposés dans les livres n'ont jamais servi de guides à aucun peuple. L'histoire nous montre que les seuls principes qui aient jamais été respectés sont ceux qu'on peut faire prévaloir les armes à la main. En prêchant les croisades et en inspirant des guerres meurtrières qui, au point de vue du droit théorique, seraient contraires aux lois de la plus élémentaire équité, les papes n'ont fait qu'imiter tous les conquérants passés ou futurs, et il serait injuste de le leur reprocher. Nous laisserons donc entièrement de côté toute appréciation sur ce point et ne nous occuperons que des résultats immédiats ou lointains engendrés par cette lutte colossale entre deux mondes.

### 3. - Résultats des luttes entre l'Occident et l'Orient

[Retour à la table des matières](#)

Les appréciations des historiens sur les résultats des croisades sont fort contradictoires. Très vantées par la plupart, elles sont considérées par d'autres comme n'ayant produit que des résultats funestes.

Si nous envisageons les croisades au point de vue du but direct qu'elles se proposaient d'obtenir, c'est-à-dire la possession de la Palestine, il est évident que leur résultat a été totalement nul, puisque, malgré une formidable dépense d'hommes et d'argent, continuée pendant deux siècles par l'Europe, les musulmans restèrent maîtres des contrées que les chrétiens voulaient à tout prix conquérir.

Mais si nous considérons les croisades au point de vue des résultats indirects dont elles furent l'origine, nous devons reconnaître que ces derniers furent très considérables. Parmi eux, il en est d'avantageux, d'autres de nuisibles ; mais les résultats utiles l'emportèrent certainement sur ceux qui ne le furent pas. Ce contact de deux siècles avec l'Orient fut un des plus puissants facteurs de développement de la civilisation en Europe. Il arriva ainsi que les conséquences des croisades furent très différentes de celles qu'elles se proposaient d'obtenir. Ce défaut de concordance entre le but poursuivi et le but atteint est tellement fréquent, du reste, dans l'histoire, qu'on pourrait facilement prouver qu'il est généralement la règle.

Si l'on se veut rendre un compte exact de l'influence réciproque de l'Orient sur l'Occident, il faut avoir présent à la pensée l'état de civilisation respective des peuples qui se trouvaient en présence. Nous savons que grâce aux Arabes l'Orient jouissait alors d'une civilisation brillante pendant que l'Occident était plongé dans la barbarie. Notre exposé des croisades nous a fait voir que les croisés se conduisirent partout en vrais sauvages, pillant et massacrant indistinctement amis ou ennemis, et détruisant dans Constantinople les plus inestimables trésors de l'antiquité grecque et latine.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 251

la figure # 160

[Porte de Jaffa à Jérusalem](#); d'après une photographie instantanée de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Au contact de ces rudes barbares, l'Orient n'avait rien à gagner, et il ne gagna vraiment rien. Pour les Orientaux la principale conséquence des croisades, - et cette conséquence est un des résultats nuisibles dont nous parlions plus haut - fut de lui inspirer pour les Occidentaux un mépris qui a traversé les âges. L'ignorance, la grossièreté, la stupide férocité, la mauvaise foi des croisés leur donnèrent la plus triste idée des peuples chrétiens de l'Europe et de leur religion. Il s'est ainsi creusé entre les peuples de l'Orient et ceux de l'Occident un abîme que rien aujourd'hui ne saurait combler.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 252

la figure # 161

[Verre arabe, dit de Charlemagne, probablement rapporté d'Orient](#)  
à l'époque des Croisades. (Musée de Chartres).

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Cette inimitié profonde, et trop justifiée, des populations de l'Orient contre celles de l'Occident, ne fut pas le seul résultat nuisible des croisades.

Elles eurent encore pour effet fâcheux d'accroître outre mesure la puissance spirituelle des papes, chefs suprêmes des croisés, et celle du clergé enrichi par les terres que les seigneurs étaient obligés de lui vendre pour payer leurs frais d'expédition. De cet accroissement de puissance des uns et de richesse de l'autre, il résulta bientôt que le pape voulut régenter les peuples et les rois et que la corruption du clergé devint générale. Ces effets, devenus causes à leur tour, engendrèrent plus tard la Réforme et toutes les luttes sanglantes qui en furent la suite.

Une des plus funestes conséquences des croisades fut d'avoir établi pour des siècles l'intolérance dans le monde, et de lui avoir donné ce caractère de cruauté barbare qu'aucune religion, celle des juifs exceptée, n'avait connu encore. Avant les croisades, l'intolérance était assez grande, mais il était rare qu'elle allât jusqu'à la cruauté. Pendant les croisades, elle acquit un degré de frénésie furieuse qui se prolongea presque jusqu'à nos jours. Habitué à verser le sang, le clergé appliqua bientôt à la propagation de la foi et à l'extinction des hérésies les procédés d'extermination appliqués d'abord aux infidèles. La moindre velléité d'opposition lui paraissait digne des plus affreux supplices. Les massacres des juifs, des Albigeois et des diverses catégories d'hérétiques, l'inquisition, les guerres de religion et toutes ces luttes qui ensanglantèrent l'Europe pendant si longtemps, furent les conséquences du funeste esprit d'intolérance développé par les croisades.

*Ces effets nuisibles des croisades étant bien mis en évidence, recherchons maintenant leurs résultats utiles.*

*Au point de vue politique*, les croisades eurent pour conséquence, en France et en Italie au moins, d'ébranler fortement le régime féodal. Non seulement les seigneurs perdirent beaucoup de leurs terres par suite de la nécessité où ils se trouvèrent de subvenir à leurs frais d'expédition, mais ils durent vendre aussi aux villes des franchises et des privilèges qui en firent de petits États libres dans les États seigneuriaux, et soumis seulement à l'autorité du roi. L'affranchissement des cités devint bientôt général, et toutes les villes finirent par être érigées en communes indépendantes. Il en résulta un grand affaiblissement de la puissance féodale du moins celle des petits seigneurs. Les grands fiefs, au contraire, tendirent plutôt à s'étendre. La puissance du roi, devenu seul arbitre entre les vassaux et leurs anciens maîtres, s'accrut également. Les rois de France, si faibles avant les croisades, virent leur puissance s'étendre après elles aux dépens de leurs anciens vassaux, dont le pouvoir, d'abord presque égal au leur, finit en quelques siècles par être réduit à de simples apparences.

La diminution du pouvoir féodal, engendrée par les croisades, ne s'observa qu'en France et en Italie. En Angleterre et en Allemagne, le résultat fut tout à fait contraire : les seigneurs n'ayant pris qu'une part assez restreinte aux premières croisades ne virent pas leurs fiefs amoindris, alors que les rois, qui s'y étaient au contraire fort engagés, furent bientôt à la merci de leurs vasseaux. Les derniers en profitèrent aussitôt pour restreindre la puissance royale. Trois empereurs allemands prirent part aux croisades, et, quand le dernier, Frédéric II, mourut, le pouvoir impérial n'était qu'une ombre. Trois souverains français, aussi, avaient pris part aux croisades ; mais le voyage de Philippe-Auguste avait été bien court, et, pendant l'absence de Louis VII et de Louis IX, l'énergie de Suger et de la reine Blanche avait facilement contenu une noblesse trop affaiblie déjà pour être bien redoutable. Si nous voulions suivre les

événements dans leurs conséquences lointaines, nous montrerions facilement que la constitution politique si solide de l'Angleterre eut ses racines dans les conditions particulières engendrées par les croisades.

*Ces grandes luttes de l'Europe et de l'Asie eurent également une influence considérable sur le commerce.* L'équipement, l'approvisionnement, les transports des immenses armées que L'Europe déversa pendant deux siècles sur l'Orient, produisirent un mouvement commercial et maritime considérable : Marseillais, Pisans, Génois, Vénitiens surtout y gagnèrent beaucoup. La marine de Marseille prit un tel accroissement, qu'en 1190 elle pouvait transporter en Terre Sainte toute l'armée de Richard Cœur de Lion.

Le développement commercial résultant des croisades ne s'arrêta pas après l'expulsion des croisés de l'Asie, car la plupart des républiques marchandes d'Italie firent des traités de commerce avec les princes musulmans. Ce commerce avec l'Orient devint même une des principales causes de la puissance de Venise, et il ne fit que s'accroître jusqu'au jour où la découverte de routes maritimes nouvelles le fit passer dans d'autres mains.

*L'influence des croisades sur l'industrie et les arts ne fut pas moins grande.* Tout grossiers qu'étaient les seigneurs croisés, ils furent frappés par l'éclat du luxe oriental et le commerce leur fournit les moyens de l'imiter. C'est au douzième et surtout au treizième siècle que nous voyons le luxe de l'Orient s'introduire dans les armes, les vêtements et les demeures des habitants de l'Occident.

Mais, à mesure que le luxe se développe, il entraîne forcément des progrès industriels importants. L'industrie cherche naturellement à obtenir les produits que le commerce lui demande, et la nécessité la conduit bientôt à satisfaire ses exigences. Le travail du bois et des métaux, la fabrication des émaux et des verreries exigeaient des connaissances variées. Inconnues avant l'époque des croisades, ces connaissances furent bientôt empruntées à l'Asie et répandues en Europe. Les verreries de Tyr servirent de modèles à celles de Venise. La fabrication des étoffes de soie, l'art de les teindre habilement, si développés chez les musulmans se propagèrent bientôt en Europe. Dans les armées que l'Occident envoya pendant deux siècles en Orient, des ouvriers de toutes sortes, armuriers, architectes, charpentiers, etc., se trouvaient représentés. Le séjour de tous ces artisans en Syrie fut assez long pour qu'ils pussent y acquérir les connaissances qui leur manquaient.

*Dans les arts,* l'influence de l'Orient sur l'Occident fut également très grande. Au contact des produits artistiques de tout genre que possédait le monde oriental, depuis Constantinople jusqu'à l'Égypte, le goût des croisés se dégrossit bientôt.

L'architecture elle-même finit pas se transformer entièrement en Europe, et il ne nous sera pas difficile de montrer, dans un autre chapitre, que ses premières trans-

formations furent considérablement influencées par les oeuvres de la civilisation arabe.

*Au point de vue de la science pure*, les croisades n'eurent, contrairement à l'opinion de beaucoup d'historiens, qu'une influence extrêmement faible. Les savants étaient inconnus dans les armées croisées, et on n'importe pas, du reste, des connaissances et des méthodes comme la forme d'un monument ou une recette industrielle. Si nous ne disons pas que l'influence des croisades sur les progrès scientifiques de l'Europe fut entièrement nulle, c'est que l'industrie est assez proche parente de la science et qu'en étudiant l'une on est souvent conduit à s'occuper un peu de l'autre. Le moyen âge puisa certainement ses connaissances scientifiques et littéraires dans les livres des Orientaux mais nous montrerons dans un autre chapitre que ce ne fut nullement par les croisades qu'elles pénétrèrent en Europe.

*Au point de vue exclusivement littéraire*, l'influence des croisades, bien qu'également très faible, ne fut pas non plus absolument nulle. Elles inspirèrent une foule de poètes et de prosateurs. Les enchanteurs de l'Égypte, les merveilles de l'Orient, Godefroy, Tancrede, etc., furent le thème principal des récits que les trouvères allaient réciter de châteaux en châteaux.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 255

la figure # 162

[Vase arabe de cuivre damasquiné, connu sous le nom de baptistère de saint Louis.](#)  
(Musée du Louvre.)

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Nous pouvons conclure de ce qui précède que, grâce aux croisades, l'influence civilisatrice de l'Orient sur l'Occident fut très grande, mais que cette influence fut beaucoup plus artistique, industrielle et commerciale que scientifique et littéraire. Quand on considère le développement considérable des relations commerciales et l'importance des progrès artistiques et industriels, engendrés par le contact des croisés avec les Orientaux, on peut affirmer que ce sont ces derniers qui ont fait sortir l'Occident de la barbarie, et préparé ce mouvement des esprits que l'influence scientifique et littéraire des Arabes, propagée par les universités de l'Europe, allait bientôt développer et d'où la renaissance devait sortir un jour.

Dans l'édition papier de 1980  
apparaît à la page 256

la figure # 163

[Ancien plat arabe en cuivre.](#)

téléchargeable sur le site web : [Les Classiques des sciences sociales](#),  
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :  
La civilisation des Arabes (1884).

[Retour à la table des figures](#) (ordre numérique sur le site web)

Fin du troisième livre : “ L'empire des Arabes ”